
ČASOPIS ÚSTAVU FILOLOGICKÝCH ŠTÚDIÍ
PEDAGOGICKEJ FAKULTY UNIVERZITY KOMENSKÉHO
V BRATISLAVE

PHILOGIA XXIV/2

2014
UNIVERZITA KOMENSKÉHO V BRATISLAVE

PHILOLOGIA
Vol. XXIV, N°2 (2014)

Predseda vedeckej rady – Head of Advisory Board

prof. PhDr. Ján Kačala, DrSc.

Hlavný redaktor – Editor in Chief

doc. PhDr. Anna Butašová, CSc.

Zástupca hlavného redaktora – Vice Editor in Chief

Mgr. Andrea Tureková, PhD.

Vedecká rada – Advisory Board

doc. Dr. Salustio Alvarado Socastro

prof. PhDr. Mária Bátorová, DrSc.

doc. PhDr. Anna Butašová, CSc.

PhDr. Adriana Ferenčíková, CSc.

prof. PhDr. Ján Kačala, DrSc.

doc. PhDr. Daniel Lančarič, PhD.

doc. PhDr. Gabriela Lojová, PhD.

prof. Dr. Coman Lupu

doc. Mgr. Andrea Mikulášová, PhD.

prof. PhDr. Ivo Pospíšil, DrSc.

prof. PhDr. Eva Tandlichová, CSc.

prof. PhDr. Mária Vajičková, CSc.

prof. Bodo Zelinsky

Redakčná rada – Editorial Board

Mag. Ingrid Blasge

Mgr. Renáta Bojničanová, PhD.

PhDr. Sylvia Brychová, CSc.

doc. PhDr. Anna Butašová, CSc.

Mgr. Mária Dziviaková, PhD.

Mgr. Eva Faithová, PhD.

Dr. Beatriz Gómez-Pablos, PhD.

PaedDr. Júlia Kiššová, PhD.

Mgr. Roman Mikuláš, PhD.

PaedDr. Arnaud Segretain

PaedDr. Martina Šipošová, PhD.

Mgr. Andrea Tureková, PhD.

© Univerzita Komenského v Bratislave, 2014

Požiadavky na knižnú výmenu adresujte:

All correspondence and exchange requests should be addressed to:

Študijné a informačné stredisko Pedagogickej fakulty UK, Moskovská ul. č. 2, 813 34 Bratislava

ISSN 1339-2026

OBSAH

JAZYKOVEDA

<i>Cécile Bruley – Branislav Meszaros:</i> Grammaires du français et discours grammatical contextualisé : le cas des grammaires éditées en Slovaquie	7
<i>Iveta Dinžiková:</i> Poznanie interkultúrneho aspektu pri preklade frazém	21
<i>Peter Gergel:</i> Was nimmt man gewöhnlich „in Anspruch“? Zur Verbindbarkeit des Funktionsverbgefüges „in Anspruch nehmen“	27
<i>Beatriz Gómez-Pablos:</i> La definición lexicográfica de algunos deportes	41
<i>Ján Kačala:</i> Synonymické vzťahy medzi prvkami gramatickej štruktúry vety	55
<i>Michele Paolini:</i> L’impatto dell’extradefinizione nella definizione lessicografica	69
<i>Monika Stroková:</i> El concepto de interferencia lingüística	83

VARIA

<i>Beatriz Gómez-Pablos:</i> Aprender a manejar el diccionario	95
<i>Monika Stroková:</i> Správa z konferencie Premeny poetiky novely 20. storočia v krajinách strednej Európy/Európy vôbec	97
<i>Radana Štrbáková:</i> Život sv. Cyrila, Život sv. Metoda, Proglas a ďalšie staroslovienske literárne pamiatky v španielskom jazyku	99

JAZYKOVEDA

GRAMMAIRES DU FRANÇAIS ET DISCOURS GRAMMATICAL CONTEXTUALISÉ : LE CAS DES GRAMMAIRES ÉDITÉES EN SLOVAQUIE

Cécile Bruley

Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3, Laboratoire DILTEC

Branislav Meszaros

Université de Pau et des Pays de l'Adour, Laboratoire LIUPPA

Abstract: In this article we will discuss a description of grammar in French grammar textbooks written outside of France, and systematize the identification of observable forms of contextualization of the description of French in these grammars. Our focus is on the topic of transposition which is included in French grammar textbooks published in Slovakia. Using specific examples identified in these textbooks, our analysis will show that these grammars include various types and degrees of contextualization which differ from the reference description.

Keywords: French as a Foreign Language (FFL), teaching grammar, grammatical speech, contextualization, Slovak context

Abstrakt: V tomto článku sa budeme zaoberať opisom gramatických javov v učebniciach francúzskej gramatiky napísaných mimo Francúzska a systematizáciou identifikácií kontextuálnych opisov týchto javov. Stredobodom pozornosti je téma transpozícií, ktoré majú miesto v učebniciach francúzskej gramatiky vydaných na Slovensku. Na vybraných konkrétnych príkladoch uvedených v týchto učebniciach ukážeme, že existujú rôzne druhy a stupne kontextualizácie, ktoré sa líšia od referenčného popisu.

Kľúčové slová: francúzština pre cudzincov, výučba gramatiky, gramatický prejav, kontextualizácia, slovenský kontext

INTRODUCTION

En fonction des contextes linguistiques et culturels, des périodes, des différents courants méthodologiques, la place de la grammaire et des activités grammaticales a varié dans le domaine de la didactique du français en tant que langue étrangère (désormais FLE). Ainsi, nous nous intéresserons dans cette contribution au discours grammatical présent dans les ouvrages pédagogiques et nous nous demanderons quelles variations, quant à lui, peut-on constater dans les différents contextes de l'enseignement du FLE. Dans le cadre de cette contribution, afin d'essayer d'apporter quelques éléments de réponse, nous nous

intéresserons plus précisément aux grammaires du français rédigées et publiées hors de France. On avance l'hypothèse que ces grammaires voient leur discours modifié par rapport à des grammaires du français produites en France dans la mesure où leurs auteurs procéderaient à une adaptation au contexte linguistique, éducatif et culturel d'enseignement. Ce type de contextualisation avait déjà été mis en évidence par Besse et Porquier (1984, p. 110-113). Dans le cadre de cette recherche, il s'agira ici de systématiser le repérage de ces contextualisations et par ce fait de mettre en évidence, entre autres, l'expertise professionnelle des enseignants de français en tant que langue étrangère (Beacco, 2010). Il faut en effet préciser que les auteurs de ces grammaires sont ou ont été des enseignants de langue française au contact d'un public non francophone homogène dont ils partagent généralement la langue de départ.

Une composante importante de la rédaction des ouvrages est par conséquent leur expertise d'enseignement dans un contexte donné. On s'intéressera donc plus précisément à ce que nous avons appelé les contextualisations du discours grammatical envisagé dans sa matérialité discursive, c'est-à-dire dans ses formes et ses contenus, tels les explications, les commentaires ou les représentations sémiotiques. Dans cette contribution, le contexte analysé sera plus précisément celui de la Slovaquie.

1. CADRE THÉORIQUE ET MÉTHODOLOGIQUE

Cette première partie permettra de nous positionner par rapport aux concepts de contextualisation, d'adaptation et de variation et de revenir sur le cadre méthodologique de cette recherche, qui s'inscrit dans les travaux du groupe de recherche GRAC (Grammaire et contextualisations)¹.

1.1. Retour sur les définitions d'adaptation, de contextualisation et de variation

Précisons au préalable quelques notions théoriques fondatrices de ce travail de recherche, sachant que cette contribution s'inscrit pleinement dans les travaux de groupe du GRAC et que les définitions que nous livrons ici sont en cours d'élaboration. Nous avons en effet cherché à distinguer trois phénomènes : l'adaptation, la contextualisation et la variation. A ce stade de la recherche, nous entendons par *adaptation* toute forme de reformulation « à visée proximale », quelle que soit la nature de cette reformulation, par rapport aux discours savants et au discours « moyen/ordinaire » (issu du précédent) de la grammaire du français. Ces adaptations ont pour fonction de rendre le discours descriptif ou explicatif plus accessible aux utilisateurs (en fonction de la représentation dominante de ceux-ci), qui constituent le lectorat potentiel en un contexte culturel, éducatif et linguistique donné.

¹ GRAC : groupe de recherche rattaché au laboratoire DILTEC, EA 2288. Voir programme du GRAC [accessible en ligne] et site : <http://www.univ-paris3.fr/grac-grammaire-et-contextualisation--155234.kjsp>

Les *contextualisations* sont des formes d'adaptation du discours grammatical de référence qui se manifestent sous forme d'écarts (ou de variations) par rapport à une description de référence, transposée et légitimée par les traditions de l'enseignement en France et dans les pays francophones.

Pour notre propos, nous mettrons en évidence les différentes formes sous lesquelles peuvent se manifester les éléments de contextualisations repérées dans ces grammaires produites hors de France, formes qui s'écartent de la description consensuelle de référence classique. Les contextualisations sont évidemment liées aux contextes éducatifs, linguistiques et culturels de l'enseignement du français langue étrangère et seconde.

1.2 Contextes de recherche et méthodologie de constitution des corpus

La recherche que nous menons sur ces grammaires du français produites hors de France vise à toucher tous les pays étrangers dans lesquels ces grammaires sont conçues et publiées. Les recherches s'organisent en groupes régionaux², actuellement au nombre de dix.

Nous avons recensé et analysé ces écarts par rapport à ce que nous avons appelé la grammaire du français de référence. On considèrera que ce point de référence par rapport auquel il sera possible d'établir et de caractériser des variations de catégorisation et de description sera constitué de grammaires françaises telles que celles par exemple destinées au collège en France³ ou encore d'autres grammaires de référence, telles la *Grammaire méthodique du français* de Riegel, Pellat & Rioul (1994) ; la *Grammaire du français contemporain* de Chevalier, Blanche Benveniste, Arrivé & Peytard (1964). Ces grammaires de référence destinées au départ à un public de locuteurs francophones natifs ont été sélectionnées, notamment la *Grammaire méthodique du français*, étant donné qu'elles font autorité en matière de description du français (Chiss & David, 2014).

En suivant la méthodologie de constitution des corpus que le groupe de recherche GRAC s'est fixée, il s'agira de rechercher :

- prioritairement les grammaires rédigées ou co-rédigées par des locuteurs natifs de la L1, ou par des non-natifs ayant une grande maîtrise de cette langue : c'est-à-dire des grammaires considérées localement comme des grammaires fréquemment consultées, des descriptions de synthèse, i.e. non centrées sur une théorie linguistique particulière, mais faisant généralement appel à plusieurs théories ; pour les dates retenues, les recherches de grammaires commenceront à partir des éditions contemporaines, en remontant dans le temps, et ce jusqu'aux années 1950-1960 (et si le corpus s'avère peu conséquent, nous remonterons encore davantage dans le temps, jusqu'au début du XX^e siècle).

² Actuellement, en 2014, dix groupes régionaux sont constitués et avancent leurs recherches dans le même sens. Les groupes en question sont les suivants : Afrique francophone, Allemagne, Brésil/Portugal, Cameroun, Chypre, Espagne, Français langue maternelle, Japon, République tchèque/Slovaquie, Serbie.

³ Dont par exemple : CHISS J.-L. & DAVID J. : *Grammaire et orthographe*. Paris : Nathan, collection Le Robert et Nathan, 2000.

- en second lieu, s'il y a absence de grammaire rédigée localement, nous prendrons en considération pour l'analyse les manuels de français édités localement, par exemple le précis grammatical ou les activités grammaticales, les adaptations locales de méthodes, etc.

Au niveau de la méthodologie générale, deux étapes sont à distinguer, sachant qu'elles peuvent bien sûr être menées simultanément :

- la première étape consiste à identifier le corpus à partir des critères précédents ;
- la deuxième étape sera centrée sur la lecture précise des grammaires retenues et sur la recherche systématique des formes de contextualisations.

Actuellement, la majorité des corpus est en cours de constitution⁴. Le groupe de recherche GRAC n'existe en effet que depuis la fin de l'année 2010 et les groupes régionaux GRAC n'ont commencé à se mettre en place officiellement qu'en 2013. Les recherches de contextualisations sont donc réalisées en parallèle de la constitution des corpus respectifs.

1.2.1 Constitution du corpus slovaque

Concernant le contexte de la Slovaquie, la période considérée et analysée au départ pour la constitution du corpus des grammaires représentait environ vingt années, soit de 1993 à 2013. Toutefois, il est important de signaler que durant cette période contemporaine, ce sont majoritairement les publications de grammaires éditées en France qui sont principalement utilisées et que les publications slovaques sont assez rares. Au final, une grammaire a été retenue et donc analysée pour la présente étude. Il s'agit de *Francúzska gramatika* [Grammaire française] de J. Taraba (1995).

1.2.2 Elargissement du corpus à la République tchèque

Vu le nombre restreint de grammaires éditées en Slovaquie durant la période évoquée précédemment, il nous a semblé très vite essentiel pour nos recherches de traiter en parallèle les corpus de grammaires éditées durant la période « tchécoslovaque », et donc y compris celles rédigées en langue tchèque et de traiter conjointement les deux corpus. Il est d'ailleurs envisagé dès à présent d'y associer également le contexte polonais, afin de constituer un groupe régional du GRAC axé sur l'Europe centrale⁵. Le corpus ainsi constitué nous permettra d'analyser le discours grammatical en contexte slavophone.

Ce rapprochement nous semble productif à bien des égards : afin de réinterroger la description grammaticale du français et de pouvoir à termes

⁴ Pour le contexte italien, le corpus et l'analyse complète des contextualisations sont présentés dans la thèse de doctorat de R. FOUILLET : *Les formes de contextualisation de la description du français dans les grammaires pédagogiques pour italophones (1970-2011). Cultures métalinguistiques et expertise professorale*, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3, sous la direction de J.-C. Beacco, 2013.

⁵ En 2014, constitution du groupe régional GRAC d'Europe centrale qui regroupe la Slovaquie, la République tchèque et la Pologne.

réécrire la description grammaticale du français ; dans un premier temps pour un contexte slavophone et à long terme pour la description de référence du français. Nous envisageons par exemple de nous centrer sur certains points, déjà identifiés au sein de notre groupe de recherche comme des zones potentielles de difficultés, à savoir notamment le système verbal, l'aspect, les parties du discours, les articles, etc.

Une fois le corpus délimité (bien qu'il soit non finalisé et encore en cours d'élaboration), nous avons donc procédé à l'analyse du discours de ces grammaires en tentant d'identifier les différentes formes de contextualisation. Nous précisons que notre travail actuel ne consiste pas à analyser les effets réels de ces contextualisations sur l'enseignement/apprentissage de la grammaire du français mais à relever les variations du discours grammatical opérées par les auteurs ce qui, à termes, peut faciliter l'enseignement/apprentissage de la grammaire du français.

Dans cette contribution, il s'agira d'exposer les premiers résultats d'analyse d'un contexte linguistique, éducatif et culturel précis, qui pour le moment porte sur le contexte slovaque. On ne se focalisera à ce stade, à titre d'exemple, que sur la grammaire de Taraba, éditée en 1995 en Slovaquie⁶. Cette grammaire destinée en premier lieu aux lycéens et étudiants voulant perfectionner leur français, ainsi qu'aux linguistes, traducteurs et spécialistes du français, est rédigée entièrement en slovaque ; seuls les exemples sont en français, accompagnés d'une traduction en slovaque.

2. LE CONTEXTE SLOVAQUE – RECENSEMENTS DES CONTEXTUALISATIONS

Dans cette seconde partie, nous allons procéder à la présentation de quelques exemples de contextualisations observées dans la grammaire de Taraba. Ce dernier prend très largement en considération la culture métalinguistique de son public et explique ainsi soit la coïncidence ou la non-coïncidence entre les systèmes français et slovaque, soit il modifie le discours grammatical, ou regroupe de manière inhabituelle des faits linguistiques, voire procède à des traductions ou à des équivalences.

Suite aux travaux du groupe GRAC sur les types et degrés de contextualisations⁷, nous allons proposer ici quelques exemples de contextualisation qui sont représentatifs et bien sûr non exhaustifs, le format de cette contribution ne le permettant pas. Il nous a semblé important d'illustrer toutefois chaque forme ou type de contextualisation avec un ou plusieurs exemples observés dans cette grammaire.

⁶ Le groupe venant de s'élargir seulement fin 2013 à la République tchèque et début 2014 à la Pologne, des travaux de comparaison des contextualisations repérées dans les trois contextes slavophones sont en cours et prévus pour 2015.

⁷ Voir notamment l'article : « Grammaires du français et discours grammaticaux contextualisés » de Bruley, Fouillet, Stratilaki et Weber et le travail de doctorat de R. Fouillet, « Les formes de contextualisation de la description du français dans les grammaires pédagogiques pour italophones (1970-2011) ».

Dans tous les exemples relevés ci-dessous, le discours grammatical est rédigé en langue slovaque ; il a toutefois été traduit et présenté ici directement en français afin de faciliter la lecture de cet article.

Notons que les deux premières formes de contextualisation présentées – utilisées d’ailleurs fréquemment dans les grammaires pédagogiques du français pour les contextes germanophone et italoophone, comme cela fut exposé dans les recherches de groupe du GRAC – sont proches de la théorie de l’analyse contrastive exposée par Lado dans son ouvrage de 1957.

2.1 Différences entre les deux systèmes

Nous allons commencer par un exemple qui met en avant une première forme de contextualisation, qui apparaît à travers les différences exprimées entre les systèmes linguistiques de la langue de départ et de la langue d’arrivée. Ce type de contextualisation se traduit dans le discours grammatical par la comparaison « négative » entre les deux langues. Elle concerne généralement toutes les formulations du type « contrairement au français... », « Il n’existe pas en français... » ou « La langue française ne possède pas... ».

Exemple 1:

Le français ne possède pas d’adjectif possessif universel applicable à toutes les personnes (en slovaque il s’agit de l’adjectif possessif **svoj**). La relation de possession doit alors toujours s’exprimer en utilisant l’adjectif possessif de la personne en question : j’aime **mon** travail – *mám rád svojú prácu*, tu aimes **ton** travail – *máš rád svojú prácu* etc. **Son, sa, ses** s’utilisent uniquement à la 3ème personne du singulier.

(Taraba, 1995, p. 69-70)

Ainsi, on a pu relever un exemple soulignant les différences de système entre le français et le slovaque au niveau des formes de l’adjectif possessif (voir exemple 1). En effet, la langue slovaque dispose d’un adjectif possessif que l’on pourrait appeler « universel », à savoir *svoj* [son], ce qui n’existe pas en français, la langue française exigeant une forme distincte pour chaque personne, ce que Taraba explicite en donnant plusieurs exemples.

2.2 Similitudes entre les deux systèmes

La seconde forme de contextualisation, quant à elle, est identifiée par rapport aux similitudes évoquées entre les deux systèmes linguistiques à partir de la comparaison dite « positive » entre les deux langues. Ainsi, elle inclut généralement toutes les descriptions introduites par des formulations telles que « comme en français » ou « Le français, comme le slovaque... », etc.

Pour le cas de la grammaire analysée, l'auteur insiste sur les similitudes au niveau du système des formes verbales en français et en slovaque, ce par rapport aux variations morphologiques. L'exemple 2 ci-dessous l'illustre :

Exemple 2:

Système des formes verbales

Les verbes français, comme les verbes slovaques, représentent un ensemble de formes grammaticales qui se divisent en deux catégories, selon si on applique ou non les distinctions morphologiques de personne, nombre et mode.

(Taraba, 1995, p. 111)

Synthèse provisoire

Au regard de ces deux premiers exemples et suite aux recherches menées sur l'ensemble de la grammaire de Taraba, nous pouvons déjà dire que l'auteur, dans son discours grammatical contextualisé, n'insiste pas tant sur les différences et les similitudes entre les deux systèmes ; il fait finalement peu de comparaisons entre les systèmes linguistiques en contact, mais s'efforce davantage de décrire le fonctionnement du français avec ses particularités.

2.3 Modification de la description ou de la catégorie grammaticale

Nous distinguons également un troisième type de contextualisation liée, non seulement à la langue de départ mais, surtout à la culture grammaticale, notamment à la manière dont cette langue est grammaticalement catégorisée. Nous l'avons nommée recatégorisation c'est-à-dire la « modification de la catégorie grammaticale » ou plus généralement redescription ou autrement « modification de la description grammaticale ». Ces contextualisations s'observent à différents degrés : soit l'appellation de la catégorie grammaticale est modifiée mais le contenu qu'elle désigne reste identique ; soit l'appellation et le contenu d'une catégorie sont modifiés et dans ce cas, on découpe autrement la langue. Enfin, parfois, une nouvelle catégorie grammaticale est inventée et dans ce cas, il s'agit en général d'une catégorie existant dans la langue première des apprenants, catégorie qui est directement importée dans la grammaire du français mais qui ne recouvre pas complètement une catégorie du français. Dans d'autres cas encore, il peut s'agir parfois d'une modification au niveau de la présentation du contenu, opérant ainsi une modification de la description grammaticale, sans introduire pour autant une nouvelle appellation. Les deux premiers exemples qui suivent (exemples 3 et 4) montrent des cas de modifications de la description grammaticale, alors que les exemples 5 et 6 sont des cas de modification de la catégorie grammaticale, au sens de catégorie métalinguistique.

Ainsi, dans le contexte analysé, on a pu relever des exemples de modification de la description grammaticale qui s'opère au niveau de la présentation du contenu, mais sans recourir à une modification du métalangage.

Exemple 3:

CAS	ARTICLE								
	défini			indéfini			partitif		
	sing.		plur.	sing.		plur.	sing.		plur.
N ⁸	le	la	l'	les	un	une	des	du, de la, de l'	des
G	du	de la	de l'	des	d'un	d'une	de	de	de
D	au	à la	à l'	aux	à un	à une	à des	à du, à de la, à de l'	à des
A	le	la	l'	les	un	une	des	du, de la, de l'	des

(Taraba, 1995, p. 35)

Pour l'exemple 3, il s'agit de rapprocher, de manière inédite⁹, dans un même tableau, les articles défini, indéfini et partitif et les cas utilisés dans la langue slovaque, c'est-à-dire pour l'exemple ci-dessous, le nominatif, le génitif, le datif et l'accusatif. Ce regroupement inhabituel apporte une modification de la description grammaticale dans le sens où les articles ne sont pas présentés de cette manière-là dans les grammaires du français éditées en France. Ainsi sur la base des analogies fonctionnelles entre les cas en slovaque et les différents articles en français, Taraba propose ce tableau regroupant les différentes formes des articles du français, cette présentation permettant ainsi de faire le lien entre les fonctionnements respectifs des langues française et slovaque et donc sans doute une meilleure mémorisation des différentes formes pour le public ciblé.

Un autre exemple de modification de la description grammaticale est le 4 et concerne la question du passé composé en français¹⁰.

Exemple 4:**A. Utilisation première**

Le passé composé indique que l'événement qui s'est déroulé dans le passé, a une certaine validité également pour le présent : soit l'événement qu'il exprime dure avec ses conséquences jusqu'au moment du discours, soit il se déroule dans un cadre temporel dans lequel le moment en question se trouve ou même le dépasse.

Il a plu toute la nuit. *Celú noc pršalo*. [pleuvoir/imperfectif/passé]¹¹ [...]

Remarque

Le passé composé est avant tout un temps utilisé typiquement dans les dialogues, qui s'utilise dans tous les registres stylistiques ou les formes du discours (à l'écrit ou à l'oral). Dans certains cas, il a tout de même maintenu une fonction de perfektum d'état présent (il exprime un événement qui s'est terminé dans le passé, qui subsiste dans le présent en tant qu'état final).

Vous **avez déjà lu** ce livre? *Prečítali ste túto knihu* [lire/perfectif/passé] ou *Máte prečítanú túto knihu?* [lire/perfectif/participe passé]

(J. Taraba, 1995, p. 142)

⁸ Cas : dans l'ordre d'apparition du tableau : N signifiant nominatif, G génitif, D datif et A accusatif.

⁹ Ceci dit, l'étude des liens entre les cas et les articles était présente dans certaines anciennes grammaires comme par exemple dans *Principes généraux et raisonnés de la grammaire française* de Pierre Restaut (1730) ou dans la *Grammaire générale, ou exposition raisonnée des éléments nécessaires du langage. Pour servir de fondement à l'étude de toutes les langues* de Nicolas Beauzée (1767).

¹⁰ Voir la démonstration complète de cette question dans Bruley & Starosciak 2014.

¹¹ Les précisions entre crochets ont été rajoutées par nous-mêmes pour faciliter la lisibilité de l'article.

Ainsi, cet exemple de contextualisation concernant les valeurs du passé composé permet de différencier précisément les aspects d'*accomplissement* et d'*achèvement*. Dans ces explications, Taraba distingue comme utilisation principale du passé composé l'aspect accompli du processus, en précisant que l'événement s'est déroulé de manière générale. Dans une utilisation secondaire, moins fréquente, il parle de la valeur d'*achèvement* du passé composé. Ce qu'il faut souligner à notre avis est le fait que J. Taraba est le seul auteur¹² à distinguer explicitement les valeurs d'*accompli* et d'*achevé* dans ses explications visant un public slovaquophone, en précisant bien que la valeur principale du passé composé est celle de l'accompli et non celle de l'achevé comme cela est souvent annoncé un peu abusivement dans les grammaires. Il nous semble aussi important de souligner le fait que J. Taraba est le seul auteur qui mette en relation et en opposition ces deux valeurs du passé composé, selon les contextes. Tous ces éléments nous permettent d'affirmer qu'il s'agit bien ici d'un exemple de contextualisation illustrant un cas de modification de la description grammaticale de référence.

En effet après avoir analysé quelques grammaires de référence (M. Riegel *et al.*, P. Charaudeau, J.-C. Chevalier *et al.*, M. Grevisse & A. Goosse) et pédagogiques (G.-D. De Salins, S. Poisson-Quinton *et al.*, Y. Delatour *et al.*)¹³ du français éditées en France, nous avons pu constater le problème lié à l'absence de définitions précises des concepts *accompli/achevé* et des relations que ces derniers entretiennent. Seuls P. Charaudeau et M. Riegel *et al.* présentent dans leurs écrits ces deux valeurs pour le passé composé, de manière plus ou moins explicite, et pas toujours dans le même paragraphe. Or, c'est à notre avis, cette mise en opposition des deux valeurs qui pourra se révéler facilitatrice de la compréhension de ce phénomène aspectuel, notamment pour les slavophones¹⁴.

Les deux exemples suivants (exemples 5 et 6) illustrent des cas de modification de la catégorie grammaticale. Ainsi, l'exemple 5 concerne la question des pronoms relatifs et met en évidence le fait que Taraba introduit une nouvelle catégorie grammaticale, celle d'« adjectif relatif ».

Exemple 5:

6.9 Pronom relatif

6.9.1 Adjectifs relatifs

À l'aide des adjectifs relatifs, on précise un terme déjà mentionné dans la phrase, à l'aide duquel on rattache une nouvelle information (il s'agit de la postposition de l'antécédent du pronom relatif). Ils sont morphologiquement identiques aux pronoms interrogatifs composés (voir 6.8.3) :

Il vous propose une autre solution. **Laquelle autre solution** ne sera pas peut-être meilleure, que celle-ci. *Navrhuje vám iné riešenie ; toto iné riešenie možno nebude lepšie ako predchádzajúce.*

6.9.2 Pronoms relatifs

(Taraba, 1995, p. 76-77)

¹² Taraba est le seul auteur, par rapport à des auteurs polonophones et francophones de grammaires françaises.

¹³ En plus des grammaires de référence sélectionnées, nous avons également consulté des grammaires pédagogiques destinées à des locuteurs non-francophones (ces grammaires étant des ouvrages de référence et de consultation pour les publics d'apprenants du français comme langue étrangère), afin de mettre en évidence les contextualisations.

¹⁴ Même si les liens entre l'accomplissement et l'achèvement et les temps demandent à être davantage approfondis.

Suite à des vérifications dans les mêmes grammaires de référence et grammaires pédagogiques éditées en France, nous avons pu relever la catégorie grammaticale « adjectif relatif » uniquement dans Chevalier *et al.* (1964, p. 255-256), auteurs qui introduisent toutefois « lequel adjectif » pour désigner un emploi archaïsant. Les auteurs de la *Grammaire du français contemporain* n'emploient pas l'étiquette « adjectif relatif » de la même manière que Taraba ; en effet, dans les deux cas que distingue Taraba, Chevalier *et al.* parlent bien de pronoms relatifs. D'où notre proposition de catégoriser cette contextualisation comme une nouvelle catégorie grammaticale.

Un autre exemple, le 6, illustre également un cas de modification de la catégorie grammaticale, avec ce que Taraba nomme les « noms de nombre ».

Exemple 6:

7 Noms de nombre

Les nombres sont des mots qui désignent à la fois des termes indépendants de calcul (par ex. **deux** et **trois** font cinq – *dva a tri je päť*) et des propriétés numériques d'objets, d'actions et d'attributs (par ex. **deux** livres – *dve knihy*, **dix** hommes – *desať mužov*). Il s'agit généralement de mots invariables (ils ne varient pas en fonction du genre et ils n'ont qu'un nombre). Font exception : 1. les nombres cardinaux **un** – *jeden* et **une** – *jedna*, 2. les dizaines, les centaines, les milliers composés de ce nombre (**vingt et une** femmes – *dvadsaťjeden žien*), 3. les nombres ordinaux (**le premier** jour – *prvý deň*, pour **la première** fois – *po prvýkrát*).

(Taraba, 1995, p. 84)

La catégorie grammaticale utilisée dans toutes les grammaires de référence et pédagogiques consultées est l'entrée « adjectifs numéraux » et non pas « noms de nombre » comme le fait Taraba. On trouve une telle dénomination, c'est-à-dire « noms de nombres », principalement dans les anciennes grammaires éditées généralement avant le 19^{ème} siècle pour le français, comme par exemple dans celle de RESTAUT (1730), voire dans d'autres, comme par exemple dans la grammaire du latin de MULLACH (1841). C'est d'ailleurs pour cela que dans le cas de la grammaire de Taraba, si nous analysons sa proposition de catégorie grammaticale par rapport au discours grammatical contemporain, nous considérons ici que nous pouvons parler effectivement d'une modification de la catégorie, en cela qu'il a choisi d'utiliser l'entrée « noms de nombre » et non « adjectifs numéraux », comme le font les auteurs de grammaires éditées de nos jours en France¹⁵.

2.4 Regroupement inhabituel de deux faits linguistiques

Une quatrième forme de contextualisation se dégage dans le choix de regrouper des faits linguistiques qui ne sont habituellement pas traités et présentés ensemble dans les grammaires du français rédigées et éditées en France.

¹⁵ Dans les grammaires éditées en France, les auteurs privilégient l'entrée « nombre » pour désigner les variations morphologiques relevant des questions de singulier et de pluriel.

Exemple 7:

5.1 Classification des adjectifs en français

Dans la langue française, on distingue 2 catégories de base d'adjectifs :
1. les adjectifs **qualificatifs** et 2. les adjectifs non-qualificatifs ou les adjectifs **déterminatifs**.
(Taraba, 1995, p. 44)

L'exemple 7 ci-dessous traite de la question des adjectifs.

Dans cet exemple 7, le regroupement se fait par rapport à la catégorie grammaticale « adjectif » et on observe un regroupement inhabituel des *adjectifs qualificatifs* et des *adjectifs déterminatifs*, soit des articles, appelés adjectifs possessifs, démonstratifs, numéraux... Le dénominateur commun « adjectif » a été choisi par Taraba pour regrouper deux phénomènes linguistiques, qui sont habituellement présentés séparément.

2.5 Traductions et équivalences

Nous considérons, enfin, comme cinquième forme de contextualisation la présence de la traduction ou de l'équivalence donnée dans la langue de départ. Certains auteurs ont effectivement recours à ce procédé pour rendre plus accessibles des éléments grammaticaux typiques de la langue française.

Pour nous d'ailleurs, les deux phénomènes, la traduction ou l'équivalence, sont à distinguer l'un de l'autre. En effet, dans la grammaire de Taraba, tous les exemples donnés à la suite des explications grammaticales (ou dans le discours grammatical lui-même) sont d'abord écrits en français, puis systématiquement traduits en slovaque ; ce qui ne donne pas toujours lieu à des équivalences de systèmes mises en avant. Donnons un exemple de traduction, le 8, qui figure dans le chapitre consacré aux propositions interrogatives.

La plupart du temps, les exemples proposés par Taraba sont des phrases complètes.

Exemple 8:

Est-ce qu'il circule en voiture ? *Vozí sa na aute ?*

(Taraba, 1995, p. 232)

L'exemple est d'abord donné en français, et est systématiquement suivi de sa traduction, celle-ci étant mise en italique. Plus rarement, seuls les mots sont traduits, et parfois représentés sous la forme de tableau, comme c'est le cas ci-dessous dans l'exemple 9, avec la place des adjectifs, qui sont soit placés avant le nom, soit après :

Exemple 9:

Adjectif	Avant le nom	Après le nom
seul	un seul homme <i>jediný človek</i>	un homme seul <i>osamelý človek</i>
unique	un unique cas <i>jediný prípad</i>	un cas unique <i>jedinečný prípad</i>

(Taraba, 1995, p. 50-51)

Dans d'autres cas, Taraba a recours aux équivalences. Un exemple d'équivalence, le 10, permet de montrer le lien entre les systèmes français et slovaque par rapport à la question des pronoms relatifs.

Le discours grammatical proposé par Taraba pose ici, dans l'exemple 10, certains fonctionnements linguistiques comme équivalents dans les deux langues, cela étant formalisé par un tiret, mis entre les formes françaises et slovaques. Nous pouvons d'ailleurs remarquer qu'aucune explication grammaticale en plus n'est fournie par l'auteur, seuls les tirets permettant de supposer cette équivalence ; d'où notre proposition de parler ici d'équivalence. On pourrait presque rapprocher cette forme de contextualisation des cas de similitudes, mais ici le discours grammatical ne met pas explicitement en avant les ressemblances.

Exemple 10:

6.9.2 Pronoms relatifs

On les divise en (a) **simples** : **qui** – *ktorý*, **que** – *ktorého, ktoré*, **quoi** – *čo*, **dont** – *o ktorom, o ktorej, ktorého, ktorej* atd. (b) **composés** : **lequel** – *ktorý*, **laquelle** – *ktorá*, **lesquelles** – *ktoré*. Morphologiquement, ils sont identiques aux pronoms interrogatifs.

(Taraba, 1995, p. 77)

BILAN ET PERSPECTIVES

L'analyse des contextualisations repérées en contexte slovaque montre bien que Taraba adapte son discours grammatical en fonction des difficultés potentielles des locuteurs slovaquophones. Les résultats confirmés à ce stade de la recherche nous ont permis de dégager les points suivants :

- Les modifications de la description grammaticales du français et des catégories grammaticales du français opérées par Taraba sont assez fréquentes.
- Au final, peu de contextualisations révélant les différences ou les similitudes entre les systèmes français et slovaque sont proposées, l'auteur slovaque semblant privilégier davantage la description du français pour elle-même, sans faire systématiquement le lien avec le fonctionnement de la langue slovaque.
- Les traductions des exemples en langue slovaque sont systématiques dans la grammaire de Taraba.
- Quelques équivalences et regroupements inhabituels de faits linguistiques ont pu également être observés dans la grammaire de Taraba.

Au-delà du repérage des contextualisations dans le contexte étudié, cette recherche nous permet de réinterroger la description de référence du français. Il s'agit d'ailleurs, à ce stade de l'avancée des travaux du groupe de recherche du GRAC, d'un exemple en construction de recherches systématiques des contextualisations dans un contexte donné, ici la Slovaquie, sachant que les études à systématiser à tous les contextes étudiés dans les groupes régionaux du GRAC.

Plus généralement, cette contribution, comme toutes celles du groupe, s'inscrit dans une volonté de renouveler la description de référence du français

où s'influencent mutuellement les savoirs savants et les savoirs issus des représentations des acteurs du contexte éducatif concerné (enseignants et apprenants). Ainsi, parmi les perspectives à longs termes de cette recherche, on pourrait proposer l'élaboration de nouvelles grammaires contextualisées, qui réactualiseraient les descriptions traditionnelles, et qui ne seraient pas de simples réécritures des ouvrages pédagogiques élaborés en France. Ces grammaires conçues langue par langue, famille de langues par famille, pourraient ainsi faciliter la compréhension du fonctionnement de la langue française aux utilisateurs allophones. A plus long terme ou en parallèle, en fonction des chercheurs impliqués et des contextes analysés, il nous semble également important d'analyser les représentations des enseignants et des apprenants ; et d'interroger aussi les effets du discours grammatical contextualisé sur l'apprentissage de la grammaire par les apprenants.

Bibliographie

- BEACCO, J.-C.: *La didactique de la grammaire dans l'enseignement du français et des langues*. Paris: Didier, 2010.
- BEACCO, J.-C. – PORQUIER, R. (dir): *Grammaires d'enseignants et grammaires d'apprenants de langue étrangère. Langue française* n°131, 2001.
- BESSE, H. – PORQUIER, R.: *Grammaire et didactique des langues*. Paris: Crédif & Hatier/Didier, 1984.
- BRULEY, C. – FOUILLET, R. – STRATILAKI, S. – WEBER, C.: « Grammaires du français et discours grammaticaux contextualisés », *Actes du colloque DILTEC (20-22 juin 2012)*, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3, (à paraître en ligne en 2014) : <http://halshs.archives-ouvertes.fr/DILTEC>.
- BRULEY, C. – STAROSCIAK, K.: « L'aspect accompli en français et dans les langues slaves : quels rapprochements dans les grammaires du français éditées en Pologne et en Slovaquie? », *Langue française*, n°181, 2014, p. 37-57.
- CHARAUDEAU, P.: *Grammaire du sens et de l'expression*, Paris : Hachette Éducation, 1992.
- CHEVALIER, J.-C. – BLANCHE-BENVÉNISTE, C. – ARRIVÉ, M. – PEYTARD, J.: *Grammaire du français contemporain*. Paris: Larousse, 1964.
- CHEVALLARD, Y.: *La transposition didactique. Du savoir savant au savoir enseigné*. Grenoble: La pensée sauvage éditions, 1991.
- CHISS, J.-L. – DAVID, J.: « les grammaires de référence dans la francophonie: contextualisations et variations », *Langue française*, n°181, 2014, p. 79-95.
- DE SALINS, G.-D.: *Grammaire pour l'enseignement / apprentissage du FLE*, Paris: Didier/Hatier, 1996.
- DELATOUR, Y. et al.: *Nouvelle Grammaire du Français, Cours de civilisation Française de la Sorbonne*, Paris: Hachette, 2004.
- FOUILLET, R.: *Les formes de contextualisation de la description du français dans les grammaires pédagogiques pour italophones (1970-2011). Cultures métalinguistiques et expertise professorale*, thèse de doctorat, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3, sous la direction de J.-C. Beacco, 2013.

- GREVISSE, M. – GOOSSE, A.: *Le bon usage – Grammaire française*. Bruxelles: De Boeck/Duculot, 2011.
- LADO, R.: *Linguistics across cultures – Applied Linguistics for Language Teachers*. The University of Michigan Press, 1971 (1957).
- MULLACH, F. W. A.: *Grammaire latine à l'usage des classes inférieures et moyennes du collège royal français*, Berlin: Renouard, 1841.
- POISSON-QUINTON, S. et al.: *Grammaire expliquée du français, niveau intermédiaire*, Paris: CLE International, 2002.
- RESTAUT, P.: *Principes généraux et raisonnés de la grammaire française, (avec des Observations sur l'orthographe, les accents, la ponctuation, & la prononciation et un abrégé des règles de la versification française)*, Paris: P.N. Lottin, 1730.
- RIEGEL, M. – PELLAT, J.-C. – RIOUL, R.: *Grammaire méthodique du français*. Paris: PUF, 1999 (1994).
- TARABA, J.: *Francúzska gramatika* [Grammaire française]. Bratislava: SPN (Slovenské Pedagogické Nakladateľstvo), 1995.

Cécile Bruley
Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3
Département DFLE
46, rue Saint-Jacques
75230 Paris cedex 05
cecile.bruley@univ-paris3.fr

Branislav Meszaros
Université de Pau et des Pays de l'Adour
Avenue de l'Université
BP 576 – 64012 Pau Cedex
bmeszaros@codermann.com

POZNANIE INTERKULTÚRNEHO ASPEKTU PRI PREKLADE FRAZÉM

Iveta Dinžíková

Univerzita Komenského v Bratislave

Abstract: The study deals with the need for knowledge of the cross-cultural aspect when translating phrasemes from French to Slovak. We provide an insight into the phraseme division depending on their definition properties, into translation being considered as a cross-cultural phenomenon and into the degrees of phraseme equivalence. Based on particular examples of translated phrasemes (from French into Slovak) taken from the lexical field of Christmas, we demonstrate the importance of the knowledge of cultural differences between France and Slovakia, focusing not only on the need of bilinguality but also biculturalism.

Keywords: phraseme, translation, equivalence, cross-cultural

Abstrakt: Táto štúdia pojednáva o potrebe poznania interkultúrneho aspektu pri preklade frazém z francúzštiny do slovenčiny. Prinášame pohľad na rozdelenie frazém na základe ich definičných vlastností, na preklad ako interkultúrny fenomén a na stupne ekvivalencie frazém. Na konkrétnych príkladoch prekladov frazém (z francúzštiny do slovenčiny) z lexikálneho poľa Vianoc je demonštrovaná dôležitosť poznania francúzsko-slovenských kultúrnych rozdielov, a tým je zdôrazňovaná nielen potreba bilingválnosti, ale aj bikulturalnosti.

Kľúčové slová: frazéma, preklad, ekvivalencia, interkultúra

ÚVOD

V článku prinášame pohľad na preklad frazém z interkultúrneho aspektu, pretože práve vhodný preklad z východiskového do cieľového jazyka predstavuje jeden z najčastejších a najnáročnejších problémov, či už pre prekladateľov, lingvistov, učiteľov cudzieho jazyka, ale aj pre všetkých používateľov daného cudzieho jazyka.

Prostredníctvom tohto článku sa snažíme priblížiť problematiku prekladu frazém (z francúzskeho do slovenského jazyka), zdôrazňujúc hlavne prítomnosť, respektíve potrebu poznania interkultúrneho aspektu týchto dvoch jazykov pri prekladaní daných frazém, neopomínajúc však ani potrebu lingvistických znalostí prekladateľa.

V teoretickej časti sa orientujeme na priblíženie rozdelenia frazém na základe definičných vlastností, prekladu ako interkultúrneho fenoménu a stupňov ekvivalentnosti frazém. Pre výraznejšiu ilustráciu interkultúrnych

rozdielov z východiskového do cieľového jazyka sme využili doslovný preklad východiskovej frazémy, ktorý je uvedený v hranatých zátvorkách.

V praktickej časti sa zameriavame hlavne na čiastočne ekvivalentné a bezekvivalentné frazémy lexikálneho názvu sviatkov Vianoc, pretože práve pri preklade týchto frazém sa zdôrazňuje potreba poznania interkultúrneho aspektu francúzskeho a slovenského jazyka.

Ako hlavný cieľ tejto práce sme si vytýčili výskum rozdielov francúzskych a slovenských frazém prostredníctvom procesu prekladu, kde svoju pozornosť venujeme prekladu frazém ako interkultúrnemu fenoménu.

1. TEORETICKÝ RÁMEC

1.1. Rozdelenie frazém na základe definičných vlastností

V súčasnej frazeologickej terminológii existuje viacero predstaviteľov jednotlivých frazeologických smerov, tak ako existuje aj diverzita termínov a definícií označujúcich základnú jednotku tejto jazykovednej disciplíny. K spresneniu termínu základnej frazeologickej jednotky – frazémy – sme si vybrali prístup L. Rosenbaumovej Frankovej (2010, s. 25), ktorá na základe početných definícií frazémy od jednotlivých francúzskych jazykovedcov ako G. Gross, G. Gécianová, I. González-Reyová, I. Meľčuk, M. Pecman, S. Mejri, M. Náray-Szabó, si stanovila určité okruhy definičných vlastností frazém. Rozlišuje základné definičné vlastnosti (polylexikálnosť, ustálenosť, sémantickú nepriehľadnosť) a doplnkové definičné vlastnosti frazémy (obraznosť, ikonickosť, reprodukovateľnosť, anomálnosť, expresívnosť, nepreložiteľnosť).

Pre našu prácu sú primárne hlavne tie definičné vlastnosti, ktoré nám umožňujú nazerať na frazémy zo sémantického hľadiska, čo využívame na poukazovanie jednotlivých interkultúrnych odlišností pri preklade. Čiže sú to tie sémantické vlastnosti ako sémantická nepriehľadnosť, t. j. nerozložiteľnosť významu a tiež nepreložiteľnosť.

1.1.1. Sémantická nepriehľadnosť frazémy

Sémantická nepriehľadnosť frazémy je charakteristická tým, že pri rozložení významov jednotlivých komponentov danej frazémy neprídeme k požadovanému ekvivalentu v cieľovom jazyku.

G. Gross (1996, s. 10) uvádza dva príklady spojení: sémanticky nepriehľadné, a také, ktorých význam môže byť aj priehľadný. Sémantickým nepriehľadným spojením je napr. *tomber dans les pommes* [spadnúť do jablk], ktoré znamená *zamdlieť, padnúť do mdlôb*, ale toto spojenie má taktiež aj priehľadný, t. j. doslovný význam *spadnúť do jablk*. Z vyššie uvedeného príkladu vyplýva, že každá frazéma je sémanticky nepriehľadná, ale zároveň môže (ale i nemusí) mať priehľadný, resp. čiastočne priehľadný význam.

Takže prvoradou úlohou prekladateľa je, aby presne identifikoval frazému, t. j. aby správne rozlíšil frazeologickú jednotku od tej nefrazeologickej, a to na základe svojich lingvistických a situačných znalostí východiskového jazyka, pretože daná frazéma už v tomto momente funguje sémanticky ako samostatné slovo, a je teda významovo nerozložiteľná na jednotlivé komponenty.

1.1.2. Nepreložiteľnosť frazémy

Nepreložiteľnosť frazémy z jedného jazyka do druhého je charakteristická definičná vlastnosť len niektorých frazém, preto L. Rosenbaum Franková (2010, s. 34) radí túto vlastnosť ako doplnkovú. Prekladateľ by mal pristupovať pri hľadaní ekvivalentu danej frazémy s prihliadnutím na interkultúrny aspekt týchto dvoch jazykov, aby buď našiel v cieľovom jazyku identickú frazému, alebo významovo, či formálne podobnú frazému.

Ak však neexistuje žiaden frazeologický ekvivalent danej frazémy v cieľovom jazyku, je nutné prekladať frazému pomocou synonyma alebo vysvetľujúceho opisu. Ide najmä o tie frazémy, ktoré sú nositeľmi kulturologického rozmeru. L. Rosenbaum Franková (2010, s. 99) uvádza niekoľko konkrétnych príkladov na takéto frazémy, kde navrhuje aj ich následný preklad, napr. *marques tricolores* [trojfarebné značky] obraz francúzskej vlajky – trikolóry, s navrhovaným prekladom: *francúzske značky*.

1.2. Preklad ako interkultúrny fenomén

T. Hrehovčík (2006, s. 25) poukazuje na to, že existuje jedna skupina teoretikov, ktorá pokladá preklad za záležitosť lingvistickú a značne ignoruje iné aspekty súvisiace s prekladom, ako sú napríklad kultúrne aspekty, a druhá skupina teoretikov vníma preklad ako prenos informácií z východiskového textu do cieľového textu pri dôslednom rešpektovaní rozdielov v kultúrnych a pragmatických funkciách.

Viaceri lingvisti ako E. Piirainen (2004, s. 339), A. Pamies (2009, s. 197) sa zaoberali kultúrnym aspektom frazém. Keďže frazémy sú ovplyvnené aj faktormi danej kultúry, tak niekedy pri prekladaní metaforických frazém z východiskového do cieľového jazyka, tak ako sme sa už vyššie zmieňovali, vzniká problém nepreložiteľnosti danej frazémy. Tento problém je spätý s miestnymi kultúrnymi osobitosťami, ktoré odrážajú dejiny určitého spoločenstva.

Pri procese prekladu sa stretávajú dva jazyky a dve kultúry, ktoré sú integrované v tomto procese. Toto stretnutie sa vyznačuje rôznymi problémami s prekladom, čo súvisí najmä s tým, že kultúrne rozdiely zabraňujú pochopiť význam frazémy a dať jej adekvátny ekvivalent. T. Hrehovčík (2006, s. 32) tvrdí, že práve dva dôvody môžu vysvetliť problémy s prekladom: lingvistická nepreložiteľnosť a kultúrna nepreložiteľnosť. O lingvistickú nepreložiteľnosť ide v prípade, ak v cieľovom jazyku neexistuje lexikálna alebo syntaktická náhrada za položku vo východiskovom jazyku. Kultúrna nepreložiteľnosť je dôsledkom absencie relevantného situačného prvku v kultúre cieľového jazyka,

ktorý by korešpondoval s textom východiskového jazyka. Sú to napríklad názvy inštitúcií, odevov, potravín alebo rôzne abstraktné pojmy.

Prekladatelia sú často konfrontovaní s viacerými lingvistickými alebo extralingvistickými fenoménmi pri svojej práci. Čelia rôznym prekážkam, ktoré súvisia buď s textom (lingvistické, terminologické a kultúrne prekážky), alebo s personálnymi a okolnostnými faktormi. Východiskovým bodom pri prekonávaní týchto prekážok je hlbšie a širšie spoznávanie jazyka (východiskového i cieľového) a kultúr týchto dvoch jazykov. Bez poznania kultúrneho kontextu je ťažké pochopiť význam termínu, výrazu alebo frazémy. Text je vždy viazaný na svoju kultúru a svoj sociálnokultúrny kontext (náboženstvo, dejiny, politika atď.).

V našej práci sme si stanovili francúzštinu ako východiskový jazyk a slovenčinu ako cieľový jazyk, pracujeme tak s dvomi rozličnými skupinami jazykov, románskymi (francúzština) a slovanskými (slovenčina), ktoré sa nikdy nedostali do priameho areálového a bezprostredného kultúrneho kontaktu. Naším záujmom nie je skúmať len vzťah dvoch lingvistických systémov, ale aj stretnutie dvoch rôznych kultúr – západnej (francúzskej) a východnej (slovenskej). S využitím lingvistickej a kultúrnej interakcie by sme chceli poukázať na značné interkultúrne rozdiely medzi východiskovými a cieľovými frazémami.

1.3. Stupne ekvivalencie frazém

M. Vajíčková (2002, s. 110) tvrdí, že za úplne frazeologické ekvivalenty slovenčiny považujeme také frazémy, ktoré sú sémanticky, štruktúrne a štylisticky identické. Môžeme hovoriť aj o čiastočnej a nulovej ekvivalencii. Z tohto hľadiska budeme rozlišovať tri stupne ekvivalentnosti frazém z východiskového do cieľového jazyka: 1. úplne ekvivalentné frazémy; 2. čiastočne ekvivalentné frazémy; 3. bezekvivalentné, resp. nulovo ekvivalentné frazémy.

1.3.1. Úplne ekvivalentné frazémy

Úplne ekvivalentné frazémy možno charakterizovať podľa J. Mlaceka (2007, s. 71) ako frazeologické kalky, v ktorých sa prekladá celá jednotka, pričom sa sleduje aj významová ekvivalentnosť kalku a východiskovej frazémy. Tieto spoločné jednotky môžu byť alebo sú jednoducho prevzatiami z iného jazyka, alebo výsledkom paralelného prevzatia jednotiek z rovnakého zdroja do rozličných jazykov (napr. antické, biblické, kresťanské, historické, literárne a iné zvraty vo frazeológii väčšiny európskych jazykov). Napr. *Les dés sont jetés*. [Kocky sú hodené.] *Kocky sú hodené*.

1.3.2. Čiastočne ekvivalentné frazémy

J. Mlacek (2007, s. 71) uvádza, že existujú i také frazeologické kalky, v ktorých sa preberá iba časť slovného spojenia, prípadne štruktúra cudzojazyčnej jednotky, ale

význam sa citel'ne posúva alebo sa celkom mení. Napr. *Argent est un bon serviteur et méchant maître*. [Peniaze sú dobrý sluha, ale zlý pán.] *Oheň je dobrý sluha, ale zlý pán*.

1.3.3. Bezekvivalentné, resp. nulovo ekvivalentné frazémy

Také východiskové frazémy, ktoré nemajú v cieľovom jazyku ekvivalent, označujeme ako bezekvivalentné frazémy. Podľa P. Žiga (2003, s. 241) sú to také frazeologické jednotky, ktoré obsahujú rozličné ojkonymá, antroponymá, oronymá a prvky domácich reálií (súčasne aj staré peňažné jednotky, jednotky dĺžky, hmotnosti, pomenovanie národných jedál, odevu, fauny, flóry), t. j. tzv. bezekvivalentná lexika, alebo sú to pomenovania s idioetnickou sémantikou. Napr. *galette des rois* [koláč kráľov] – typický francúzsky koláč, ktorý sa jedáva 6. januára, navrhovaný preklad: *trojkráľový koláč*.

2. PRAKTICKÝ RÁMEC

Tak ako L. Mešková (2011, s. 169) demonštrovala interkultúrny aspekt frazém pri preklade jednotlivých dňoch Veľkého týždňa, tak aj my sa v tejto časti práce snažíme poukázať na kultúrne rozdiely pri prekladaní frazém, ktoré sú príznačné pre ďalší významný kresťanský sviatok, a to Vianoce. Ide o všeobecné frazémy z náboženskej oblasti, v ktorých sú evidentné kultúrne rozdiely zakotvené v pohanskej a kresťanskej tradícii.

Analýzou deviatich vybraných frazém (východiskového jazyka) lexikálneho názvu sviatkov Vianoc (*bûche de Noël, dinde de Noël, Père Noël, chant de Noël, sapin de Noël, réveillon de Noël, veillée de Noël, cadeau de Noël, messe de Minuit*) prostredníctvom prekladu, poznajúc interkultúrny aspekt východiskového a cieľového jazyka, sme prišli k záverom, že pri dvoch frazémach (*cadeau de Noël* [vianočný darček] *vianočný darček*; *messe de Minuit* [polnočná omša] *polnočná omša*) nie je žiaden rozdiel medzi východiskovým a cieľovým jazykom, čiže môžeme tu hovoriť o tzv. úplne ekvivalentných frazémach. Pri ďalších štyroch frazémach (*chant de Noël* [vianočná pieseň] *vianočná koleda*; *sapin de Noël* [vianočná jedlička] *vianočný stromček*; *réveillon de Noël* [vianočná večera] *štedrovečerná večera*, pričom slovo *réveillon* ako všeobecné substantívum nemá samostatný význam, používa sa len v slovnom spojení *réveillon de Noël* alebo *réveillon de la Sainte-Sylvestre, silvestrovská večera*; *veillée de Noël* [vianočné večerné posedenie] *štedrý večer*) nastáva čiastočný sémantický posun frazém, a preto môžeme tieto frazémy radiť k tzv. čiastočne ekvivalentným frazémam. Pri posledných troch frazémach (*bûche de Noël* [vianočné poleno] typický francúzsky štedrovečerný koláč v tvare malého polena, navrhovaný preklad *francúzsky štedrovečerný koláč*; *dinde de Noël* [vianočná morka] typické francúzske štedrovečerné jedlo, navrhovaný preklad: *francúzska štedrovečerná morka*; *Père Noël* [otec Vianoce] symbolická postava starca, ktorý rozdáva deťom darčeky, navrhovaný preklad *francúzsky Ježiško*) sme nenašli žiadne ekvivalenty v cieľovom jazyku, z tohto dôvodu ich označujeme ako tzv. bezekvivalentné frazémy.

ZÁVER

Náš vyššie uvedený príklad názorne ukazuje, že pri procese prekladu sa nestretávajú len dva lingvistické systémy, ale aj dve odlišné kultúry. Takže hlavnou úlohou pri prekladaní frazém je nájsť vhodný ekvivalent, vychádzajúc nielen z lingvistických, ale aj kultúrnych osobitostí daných krajín. Avšak možno konštatovať, že výsledkom takéhoto prekladu nie sú len adekvátne ekvivalenty, ale taktiež zdôraznenie interkultúrneho aspektu frazém dvoch rozličných krajín, poznajúc náboženský, historický, sociálno-ekonomický a geopolitický kontext týchto dvoch krajín. Z tohto dôvodu je nevyhnutné, aby prekladateľ poznal ako lingvistickú oblasť danej krajiny, tak aj osobitosti z oblasti jej reálií, aby mohol nájsť najvhodnejší ekvivalent frazémy v cieľovom jazyku, pretože sa tu nastoľuje potreba nielen bilingválnosti, ale aj bikulturálnosti.

Literatúra

- GROSS, G.: Les expressions figées en français. Paris: Editions Ophrys 1996, 161 s.
- HREHOVČÍK, T.: Prekladateľské minimum. Bratislava: Iris 2006, 113 s.
- MEŠKOVÁ, L.: Les différences culturelles de la traduction des phrasèmes généraux et terminologiques. In: *Praseologie und Parömiologie, Band 28: Multi-Lingual Phraseography: Second Language Learning and Translation Applications*. Baltmannseiler: Schneider Verlag 2011, s. 167 – 175.
- MLACEK, J.: Štúdie a state o frazeológii. Ružomberok: Katolícka univerzita 2007, 375 s.
- PAMIES, A.: Phraséo-parémiologie et lexicographie interculturelle. In: *Acta linguistica* N° 7. Banská Bystrica: Ekonomická fakulta UMB 2009, s. 197 – 204.
- PIIRAINEN, E.: Culture in Figurative Language: Standard Average European VS. Dialects. In: Meiri, S. (ed.) *L'espace euro-méditerranéen : Une idiomaticité partagée*. Tunis: Cahiers du C. E. R. E. S. 2004, s. 339 – 354.
- ROSENBAUM FRANKOVÁ, L.: Dynamické procesy vo frazeológii odborných textov z oblasti ekonómie. Bratislava: Filozofická fakulta UK 2010, 216 s.
- VAJÍČKOVÁ, M.: Handbuch der deutschen Phraseologie unter fremdensprachendidaktischen Aspekten. Bratislava: Vydavateľstvo UK 2009, 197 s.
- ŽIGO, P.: Úvahy o znakoch slovenských a gruzinských frazeotextém. In: *Frazeologické štúdie IV*. Bratislava: STIMUL 2003, s. 240 – 248.

Iveta Dinžíková
Katedra románskych jazykov a literatúr
Ústav filologických štúdií PdF
Univerzita Komenského v Bratislave
Račianska 59, 813 34 Bratislava
idinzikova@hotmail.sk

WAS NIMMT MAN GEWÖHNLICH „IN ANSPRUCH“? ZUR VERBINDBARKEIT DES FUNKTIONSVERBGEFÜGES „IN ANSPRUCH NEHMEN“

Peter Gergel

Comenius-Universität Bratislava

Abstract: This contribution spotlights verbal-nominal conjunction (VNC) “in Anspruch nehmen” (to engage in something), its specific features, particularly focusing on its linking and closer characteristics of the semantic surroundings. In the theoretical part we focus our attention on the debate about the criteria by which you can assign a particular phrase to the category of the verbal-nominal conjunction. On the basis of corpus analysis, we analyse linking of the verbal-nominal conjunction with subjects and objects in the accusative and subsequently we classify them to different categories according to their semantic criteria. We assume that the analysis of 1,000 occurrences of VNC allows us to characterize its semantic surroundings more specifically.

Keywords: verbal-nominal conjunction, structure of verbal-nominal conjunction, criteria, analysis of the corpus, linking of the verbal-nominal conjunction

Abstrakt: V centre tohto príspevku je verbo-nominálne spojenie (VNS) „in Anspruch nehmen“ a jeho špecifiká, a to najmä so zameraním na jeho spájateľnosť a bližšiu charakteristiku sémantického okolia. V teoretickej časti sústredíme pozornosť na diskusiu o kritériách, podľa ktorých možno priradiť určité slovné spojenie ku kategórii verbo-nominálne spojenie. Spájateľnosť tohto verbo-nominálneho spojenia s podmetmi a predmetmi v akuzatíve analyzujeme na základe korpusovej analýzy a následne ich podľa sémantických kritérií klasifikujeme do jednotlivých tried. Predpokladáme, že analýza 1000 výskytov daného VNS umožní bližšiu charakteristiku jeho sémantického okolia.

Kľúčové slová: verbo-nominálne spojenie, štruktúra verbo-nominálnych spojení, kritériá, korpusová analýza, spájateľnosť verbo-nominálneho spojenia

EINLEITUNG

Die Funktionsverbgefüge werden in der Fachliteratur meist als eine Verbindung aus einem bedeutungsschwachen Verb, das einen Desemantisierungsprozess erfahren hat, und aus einem Substantiv, das als Bedeutungsträger der ganzen Wortverbindung aufgefasst wird, definiert. Die Verben als Bestandteile der Funktionsverbgefüge gibt es auch außerhalb von diesen spezifischen

Wortverbindungen als Vollverben, wobei sie in den Funktionsverbgefügen einen Teil ihrer semantischen Merkmale zugunsten ihrer neuen Rolle im Funktionsverbgefüge auf(ge)geben (haben). Es wird ihnen in der Regel u.a. eine syntaktische Rolle zugewiesen. Die Tatsache, dass Substantive als Bestandteile der Funktionsverbgefüge die größte semantische Last zu tragen haben, hat viele deutsche Linguisten dazu geführt, die Funktionsverben als semantisch ausgeleert/entleert zu bezeichnen (Seresová, 2001, s. 144). Frau Seresová kommt im Rahmen ihrer Dissertation aufgrund einer durchgeführten Analyse zum Schluss, dass jedes Funktionsverb als Bestandteil des Funktionsverbgefüges eine bestimmte Bedeutung ausdrückt, mit der es zur Gesamtbedeutung des lexikalisierten Funktionsverbgefüges beiträgt. (Seresová, 2001, s. 144). In ihrem Beitrag *Definitionsversuch der Begriffe „Funktionsverbgefüge“ und „Funktionsverb“* (2010, s. 69) betrachtet sie diese Erscheinungen als Verbindung zweier Elemente, wobei sie das Verb mit seinen Kategorien für das Grundelement des Gefüges hält und sie für das Substantiv individuelle Bedeutungen annimmt. „In diesem Falle handelt es sich um eine analytische Art der Bildung einer lexikalischen Einheit“ (2010, s. 69).

Höppnerová (2009/2010, s. 125, 126) hat in ihrem Beitrag *Die Funktionsverbgefüge in der Wirtschaftssprache* die Rolle, die diese sprachlichen Erscheinungen in einem speziellen Fach, also in der Sprache der Wirtschaft, einnehmen, untersucht. Konkret ist sie auch der Frage nachgegangen, worauf die Beliebtheit der Funktionsverbgefüge in der Wirtschaftssprache und vor allem in der Handelskorrespondenz zurückzuführen ist. Als Gründe der Beliebtheit dieser Wortverbindungen in der Wirtschaftssprache nennt sie den fachlichen Charakter, syntaktische Einfachheit und u.a. weist sie auch darauf hin, dass diese Verbindungen die Lücken im Fachwortschatz füllen und es ihrem Wesen nach gestatten, auch höflichere Formulierungen zur Verfügung zu haben, als dies bei den entsprechenden Vollverben der Fall wäre. Seresová (2001) geht in ihrer Doktorarbeit auch der Problematik der Verwendung von Funktionsverbgefügen in Wirtschaftstexten nach. Seifert (2004) macht die Funktionsverbgefüge in der deutschen Gesetzessprache (18. – 20. Jahrhundert) zum Gegenstand seiner Forschung.

Der Problematik rund um Funktionsverbgefüge (im Folgenden nur „FVG“) wird von Seiten der Sprachwissenschaft insbesondere seit Anfang des 20. Jahrhunderts eine besondere Aufmerksamkeit gewidmet, vor allem was theoretische Gesichtspunkte anbelangt. Die Aufmerksamkeit von Seiten der Linguistik gilt nicht nur der oben erwähnten Problematik im Bezug auf die semantische Rolle der einzelnen Bestandteile der FVG, zu denen außer Verben und Substantiven auch Artikel und Präpositionen hinzuzurechnen sind, wobei die beiden letzteren Komponenten aufgrund ihres unregelmäßigen Vorkommens eher zu fakultativen Aktanten der FVG gehören, sondern auch den Abgrenzungskriterien, mit Hilfe deren man diese Wortverbindungen von anderen festen, meist zum phraseologischen Bestand gehörenden Verbindungen unterscheiden kann. In diesem Falle spricht man von den mehrfach diskutierten Ermittlungskriterien und den

damit verbundenen Problemen und unterschiedlichen Ansätzen.

Nach dieser „theoretischen Periode“, der oftmals ein Mangel an Empirie vorgeworfen wurde (*Das Empiriedefizit und seine Folgen: ein verzerrtes Bild*, Kamber, 2008, s. 37) wäre es unter Einbeziehung von linguistischen Korpora an der Zeit, auf die Einzelercheinungen zu fokussieren und sie einer gründlicheren Analyse zu unterziehen. Kamber (2008, s. 38) ist fest davon überzeugt, dass in der Sprachwissenschaft „kein Weg an der harten ‚Knochenarbeit‘ des Exzerpierens von Korpora vorbeiführt.“ In diesem Beitrag soll das Potenzial des FVG „in Anspruch nehmen“ in semantischer Hinsicht näher charakterisiert werden. Eine ziemlich hohe Zahl der zum Zweck der eigentlichen Analyse in Anspruch genommenen Belege soll relevantere Ergebnisse gewährleisten als dies bei früheren Analysen der Fall war. Darin besteht der größte Erkenntnisgewinn gegenüber vorgängigen Untersuchungen. Hierbei soll noch angemerkt werden, dass sich die Analyse auf die semantische Charakteristik der im Zusammenhang mit diesem FVG vorkommenden Akkusativobjekte und Subjekte und ihre Kombinierbarkeit konzentriert.

1. ERMITTLUNGSKRITERIEN – KURZER FORSCHUNGSÜBERBLICK

In diesem Teil soll die Zugehörigkeit zur Gruppe der FVG ermittelt werden und zwar anhand von geeigneten Kriterien. Was die Ermittlungskriterien angeht, haben wir es mit solchen linguistischen Ansätzen zu tun, die von Fall zu Fall unterschiedliche Konstruktionen aus- bzw. einschließen. Bekannt sind die von Helbig/Buscha aufgestellten Kriterien, die zur Ermittlung der FVG dienen (Helbig/Buscha, 1998, s. 97 – 101). Es geht hierbei um 15 als syntaktische Kriterien aufgeführte Punkte, zu denen z.B. deadjektivische, bzw. deverbale Substantive (bei den nominalen Bestandteilen der Funktionsverbgefüge), die Möglichkeit der Paraphrase durch das entsprechende Vollverb sowie die Bildung von Kommutationsreihen gehören. Nimmt man die wichtigsten und in der einschlägigen Literatur am häufigsten zitierten Kriterien aus diesem Ermittlungskatalog in Anspruch (Paraphrasierbarkeit, fehlende Anaphorisierbarkeit, Pronominalisierbarkeit und Negation mit „nicht“), stellt man ohne weiteres fest, dass das analysierte FVG auch diesen traditionellen Kriterien Rechnung trägt (vgl. Winhart, 2002, s. 5 – 33). Es sei nur am Rande vermerkt, dass diese Kriterien von neueren Ansätzen kritisiert bzw. in Frage gestellt werden.

Alain Klamber präsentiert in seinem Buch *Funktionsverbgefüge – empirisch* eine Klassifizierung im Sinne der Prototypensemantik, nämlich das Modell der umrahmten Schnittmengen. (Kamber, 2008, s. 21). Er berücksichtigt 4 Zuordnungskriterien. Die Verwendung eines Verbs als Funktionsverb hält er für das grundlegende Kriterium für die Bestimmung von FVG (Kamber, 2008, s. 21). Neben diesem bezieht er sich noch auf weitere Kriterien. Im

Folgenden werden alle vier Kriterien präsentiert, auf die im Rahmen dieser Studie Bezug genommen wird:

1. Das Basiskriterium – die Verwendung eines Verbs
2. Ist das Substantiv ein Verbalabstraktum oder nicht?
3. Ist das Verb ein Bewegungs- oder Zustandsverb oder nicht?
4. Enthält das Syntagma eine Präpositionalgruppe oder nicht?

Das erste Kriterium stellt wie gesagt die Verwendung des betreffenden Verbs als Funktionsverb dar. Dieses Kriterium hält er für die Bestimmung von FVG für grundlegend, und aus diesem Grunde wird es als Basiskriterium bezeichnet. Anhand anderer Kriterien lassen sich „verschiedene Grade der Zugehörigkeit“ unterscheiden (Kamber, 2008, s. 21). Im Folgenden werde ich der Frage nachgehen, inwieweit das FVG „in Anspruch nehmen“ den genannten und der Subklassifizierung dienenden Kriterien entspricht (Kriterien 2 – 4), oder anders gesagt, inwieweit dieses FVG „ein typischer Vertreter seiner Klasse ist.“

Was das erste Kriterium (Basiskriterium, folglich unabdingbar) betrifft, so lässt sich die Wortverbindung „in Anspruch nehmen“ zweifellos unter die Gruppe anderer FVG subsumieren, zumal dies auch in den meisten Grammatiken und einschlägigen Publikationen der Fall ist (z.B. Helbig/Buscha, 1998, Seifert 2004 u.a.). Auf die zum Teil bereits oben angedeutete Problematik der Funktionsverben, die wie erwähnt traditionell als „bedeutungsarme“ und „verblasste“ Elemente in Bezug auf ihre Rolle im FVG charakterisiert werden und von einigen Linguisten auch heute nur für Träger der grammatischen und strukturellen Bedeutung gehalten werden, werde ich hier nicht näher eingehen, weil dies den Umfang dieses Artikels sprengen würde. Ich schließe mich jedoch diesen Auffassungen nicht an und bin zusammen mit Winhart (2002) der Meinung, dass man nicht von Bedeutungsverlust und Verblasstheit sprechen kann, weil die Bedeutung der FV als spezifische Lesart (daher Verblesart) zu interpretieren ist und die Rolle eines Verbs als FV auf seine spezifische „breite“ Semantik zurückzuführen ist. In seinem Buch hat Kamber (aufgrund der Aufstellung des Basiskriteriums) die FVG aus der Sicht der ihnen zugrunde liegenden FV klassifiziert. Für das Verb „nehmen“ hat er im Spiegel-Korpus insgesamt 1 862 Belege gefunden (davon 835 Belege im Indikativ, woraus auf eine dominierende Stellung des Indikativs geschlossen wurde). Von diesen 1 862 Belegen entfallen 959 auf FVG, d.h. etwas über die Hälfte (51,5 %), verteilt auf 125 Substantive.

Als zweites Kriterium folgt die Bedingung, dass es sich beim Nomen um das Verbalabstraktum handeln muss. Dieses Kriterium bereitet aber ziemlich große definitorische Schwierigkeiten und daraus resultierende Probleme mit der Abgrenzung, auf die hier nicht näher eingegangen wird. Es sei an dieser Stelle nur vermerkt, dass dieser Begriff in enger Verbindung mit der Bezeichnung „Nomen actionis“ steht, die inhaltlich sowohl für die Handlung, ein Geschehen oder sogar einen Zustand steht. (Heringer, 1968, s. 25, zitiert nach Kamber, 2008, s. 27). Nach Bußmann (2008) dient dieser Terminus als Bezeichnung

für Substantive, die sich auf Handlungen und Vorgänge beziehen, wobei er für die Bezeichnung von Zuständen, den Ergebnissen von Verbalhandlungen, den Terminus „Nomen Acti“ in Anspruch nimmt. Aufgrund der Tatsache, dass in einigen Fällen „die semantische Beziehung des Verbalsubstantivs zu dem zugrunde liegenden Verb verloren gegangen ist“, wird z.B. in Fleischer (1997, s. 137) dem FVG „in Anspruch nehmen“ (und ebenso einer Reihe anderer FVG) der Status des FVG aberkannt, und es wird als Phraseolexem qualifiziert. Die FVG werden den Phraseoschablonen zugeordnet. Dies ist nach Fleischer (1997, s. 254) „eine Möglichkeit, ihrer Zwischenstellung zwischen Syntax und Lexik gerecht zu werden.“ Die Phraseoschablonen hält er also für Konstruktionen in einem Grenzbereich der Phraseologie zur Syntax (Fleischer, 1997, s. 130). Als Äquivalent wird hier zur Erklärung dieses FVG das Vollverb „beanspruchen“ herangezogen. Seifert (2004, s. 61) bedient sich des Terminus „Phraseolexem“, wobei er das analysierte FVG der FVG-Gruppe zuordnet, und zwar unter dem Begriff „FVG-Phraseolexeme“. Nach Seiferts Auffassung (2004, s. 208) „können formal unterschiedliche Abstrakta als NA (Nomen Actionis) fungieren: ... Gemeinsam ist ihnen, dass sie die Hauptprädikatsklassen [Handlung], [Vorgang] oder [Zustand] vertreten.“ Das implizite Derivat „Anspruch“ ist nach Auskunft von Paul (zitiert nach Seifert 2004, s. 217) im Deutschen längst etabliert (seit mhd.), und man könne es der Hauptprädikatsklasse [Handlung] zuordnen. Da die implizite Derivation heute als weitgehend unproduktiv gilt (Seifert, 2004, s. 217), kann man schlussfolgern, dass „die verwendeten Abstrakta schon längst etabliert und lexikalisiert sind“. Das gilt etwa für „Anspruch“ (mhd.), „Aufsicht“ (1538), „Verzug“ (mhd.), (in Klammern das Alter der Derivate nach Paul, 2002, zitiert nach Seifert, 2004, s. 217). Auch Seresová (2001, s. 71) weist im Zusammenhang mit dem analysierten FVG auf die Prozessualität hin, und im Rahmen der formalen Analyse des Substantivs (Seresová, 2001, s. 91) ordnet sie den nominalen Teil dieses FVG den Deverbativa zu, die eine Handlung ausdrücken, konkret zur Gruppe von Derivaten mit Nullsuffix, folglich zu den Nomina actionis. Wie oben erwähnt, ist das Abstraktum „Anspruch“ im Deutschen schon im Mittel hochdeutschen belegt. „Für Hermann Paul (1897, s.25, zitiert nach Seifert, 2004, s. 62) ergibt sich ein Zusammenhang zwischen dem FVG ‚in Anspruch nehmen‘ mit ‚ansprechen‘ in der Bedeutung ‚bitten‘, wobei die ursprüngliche Bedeutung ‚Forderung‘ verblasst sei.“ Seifert (2004, s. 62) setzt für dieses FVG eher die Bedeutung „von etwas Gebrauch machen“ oder „erfordern“ an. Auf welches Verb lässt sich also das implizite Derivat „Anspruch“ zurückführen bzw. mit welchem Vollverb kann man es umschreiben? Wenn man hierfür das Verb „ansprechen“ in Anspruch nimmt, kann man sicher eine gewisse (inzwischen jedoch verloren gegangene) semantische Nähe dieses Verbs zum analysierten FVG feststellen, wenn es nicht gerade um eine Ableitung aus diesem Verb geht. „Häufig aber hat ansprechen die Absicht eines Gesuchs, einer Bitte [...] steht jedoch der angesprochne gegenstand im bloßen acc. ohne um, so ist kein Bitten gemeint, sondern berechtigtes fordern und verlangen, postulare, vindicare. Der arme spricht die Unterstützung an, die ihm gebührt..... GÖTTE bedient sich oft

eines ähnlichen ansprechen für oder als etwa in fällen, wo man es durch nennen oder in Anspruch nehmen, für etwas erklären auslegen kann.“ (DWB, Bd. 1, Sp 467, 45). Aus dieser ursprünglichen Bedeutung des Verbs „ansprechen“ ist etwas bis heute erhalten geblieben: „sich in einer bestimmten Angelegenheit an jmdn. wenden: jmdn. auf einen Vorfall a. (seine Stellungnahme erbitten); jmdn. um seine Hilfe, um Geld a. (bitten).“ (DUW 2006 [CD-ROM]). Im *Wörterbuch der Deutschen Sprache* (Campe, 1807 – 1811, s. 182) wird dieses Verb folgendermaßen charakterisiert: „Bittweise oder auch als Recht, wenigstens als vermeintliches Recht fordern. Einen um eine Gefälligkeit, um Almosen ansprechen. + Etwas ansprechen, in Anspruch nehmen, ein Recht darauf zu haben behaupten.“

Nach Seifert (2004, s. 189) stammt „die allgemein verwendete Fügung in Anspruch nehmen ‚beanspruchen, von etwas Gebrauch machen; erfordern‘ ursprünglich aus der Rechtssprache.“ Nach Angaben im DRWB (*Deutsches Rechtswörterbuch. Wörterbuch der älteren deutschen Rechtssprache*. Weimar 1914 – s. 734f, zitiert nach Seifert, 2004, s. 189) ist Anspruch Behauptung eines Rechts (gerichtliche Forderung, Klage, Recht zu gerichtlicher Forderung, Anwartschaft, das FVG sei seit 1649 belegt. Nach Seifert (2004, s. 188) gehört dieses FVG in der Rechtssprache zu den wenigen Typen mit hoher Gebrauchsfrequenz. Dem nominalen Teil der FVG wird teilweise die Rolle des Verbs zugewiesen, „v.a. im Hinblick auf die Leerstellen im Satz“ (Pottelberge, 2007, s. 437). Als Beispiel zieht er das FVG „zur Abstimmung kommen“ heran, „wo das Substantiv Abstimmung das Subjekt Gesetz selektiert.“ Welche Selektionsbeschränkungen in diesem Sinne das Substantiv „Anspruch“ hat, soll anhand der Korpusanalyse ermittelt werden.

Im DWB (Bd 1, Sp 471, 19) wird das FVG „in Anspruch nehmen“ unter dem Lemma „Anspruch“ verzeichnet, und seine Bedeutung wird folgendermaßen präzisiert: es vindizieren, fordern, einen um oder wegen etwas in Anspruch nehmen, ihn belangen, zur Rede stellen... Weigand (1878, s. 60) leitet das Substantiv „Anspruch“ vom Verb „ansprechen“ ab: „das Wenden mit einem Verlangen an jn.“ [in „in Anspruch nehmen“]

In gegenwärtigen Wörterbüchern steht dieses FVG unter dem Lemma „Anspruch“, und zwar mit folgenden Bedeutungen (z.B. DUW):

1. jmdn. etw. in Anspruch nehmen – jmdn. beanspruchen, von etwas Gebrauch machen
2. erfordern, beanspruchen, etwas für sich in Anspruch nehmen (etwas Bestimmtes von sich behaupten)

Was die Leistungen der FVG betrifft, wird oftmals auf die Aktionsarten hingewiesen. Man kann jedoch feststellen, dass sich in vielen Fällen die Aktionsart im Verhältnis zum verwandten Verb nicht ändert (vgl. mit Pottelberge, 2007, s. 440). Beim analysierten FVG kommt die Aktionsartendifferenzierung nach Seifert (2004, s. 89) nicht in Frage, weil es (zusammen mit einigen anderen FVG) synchron nicht mehr auf ein Verb zurückgeführt werden kann. Die Leistungen dieses und ähnlicher FVG werden darin gesehen, dass sie lexikalische Lücken schließen. (Seifert, 2004, s. 187).

Zusammenfassend ließe sich also hinsichtlich dieses kurzen diachronischen Exkurses Folgendes sagen: Das analysierte FVG wurde höchstwahrscheinlich vom Vollverb „ansprechen“ abgeleitet, wobei die Bedeutung „sich mit einer (berechtigten) Forderung an jn. wenden“ von Wichtigkeit ist. Da das aufgrund der oben skizzierten Bedeutung ursprünglich in der Rechtssprache verwendete FVG Eingang in die Umgangssprache gefunden hat, kam es wahrscheinlich auch zu einer Bedeutungserweiterung, die sich in der Tatsache manifestiert, dass „die ursprüngliche Bedeutung ‚Forderung‘“ allmählich verblasste. (vgl. Seifert, 2004, s. 62). Die ursprünglich spezielle Wendung ist in die Alltagssprache übergegangen, und dies ging Hand in Hand mit der oben erwähnten Erweiterung ihrer Bedeutung. Das Verb „beanspruchen“ ist als Umschreibung des analysierten FVG erst später aufgetaucht.

Was das dritte Kriterium anbelangt, so ist das FV „nehmen“ zweifellos den Bewegungs- oder Zustandsverben zuzurechnen, jedoch nicht im Sinne der Vollverblesart, wie Kamber (2008, s. 25) erwähnt: „Dabei enthalten die FV keine Idee des Raums mehr, diese semantische Komponente tritt weitgehend in den Hintergrund.“ Das Verb „nehmen“ ist also den Bewegungsverben zuzuordnen, wenn man bei dieser Auffassung von einer breiteren Vorstellung von Bewegung ausgeht. In diesem Zusammenhang weist Seifert (2004, s. 165) auf deiktische Charakteristika hin, was er am Beispiel von 2 FVG demonstriert:

1. in Verwahrung nehmen
2. in Verwahrung bringen

„Bei bringen ist die Bewegung in eine vom Ort des Agens (Origo) verschiedene Richtung impliziert, nehmen setzt die Bewegung in Richtung auf das Agens voraus.“ (Seifert, 2004, s. 165). Wieder ein Argument gegen den Bedeutungsverlust und die Verblastheit der FV, denen doch eine wichtige Rolle über die grammatische Markierung hinaus zukommt. Seresová (2001) teilt in ihrer Arbeit die FV in 6 semantische Klassen ein, wobei „die Verben vom Typ ‚nehmen‘ eine Tätigkeit zu Gunsten des Aussagesubjektes ausdrücken.“ (Seresová, 2001). Diese Feststellung trifft auch auf das FVG „in Anspruch nehmen“ zu. Die semantische Breite des Verbs „nehmen“ ist auch dem Wörterbuch zur Valenz und Distribution deutscher Verben (Helbig, 1991, s. 317 – 319) zu entnehmen und manifestiert sich in einer Fülle von semantischen Partnern, mit denen dieses Verb eine Verbindung eingehen kann. Anhand von Kambers Untersuchung (2004, s. 198) kommt, wie oben erwähnt, mehr als die Hälfte aller auf das Verb „nehmen“ bezogenen Verbformen in FVG vor. Auch in Seiferts auf die Rechtssprache orientierter Untersuchung ist das Verb nehmen als FV unter den Top gebucht, wenngleich es von den Verben „kommen“, „stehen“, „ziehen“ und „treten“ sozusagen „überholt“ wurde (Seifert, 2004, s. 236).

Nach Seifert (2004, s. 54) bilden den Kernbereich der FVG „die Konstruktionen des Typs zur Anwendung bringen“, also Funktionsverbgefüge mit Präpositionalgruppe. Zu erwähnen wäre noch, dass es sich hierbei um ein „hartes“ Kriterium handelt, das keine Zweifelsfälle zulässt (vgl. Kamber, 2008, s. 26).

Die Übereinstimmung mit dem letzten (vierten) Kriterium scheint problemlos zu sein, da das analysierte FVG eine Präpositionalgruppe enthält. Die Verbindung zwischen dem Nomen als Prädikationskern und der Präposition scheint fest zu sein, jedoch wird auch die Erweiterungsmöglichkeit der Präpositionalgruppe (weiter nur PG) „in Anspruch“ der empirischen Korpusanalyse unterzogen. Zum Thema Artikel ist noch zu erwähnen, dass es sich um den Abbau funktional irrelevanter Sprachelemente handelt und dass dieser Prozess mit Grammatikalisierungsprozessen eng zusammenhängt (Seifert, 2004, s. 232). Das FVG „in Anspruch nehmen“ kommt bekanntlich ohne Artikel vor. Meiner Meinung nach handelt es sich hierbei um eine Hinwendung zum Allgemeinen (und damit verbundene Abweichung vom Konkreten), was mit dem Nullartikel in Verbindung zu bringen ist. Der Präposition „in“ werden eine lokale und temporale Markierung zugesprochen (Helbig/Buscha, 1998, s. 429). In unserem Fall handelt es sich um eine Zielgerichtetheit, was mit dem Akkusativ im Einklang steht, wobei die Verwendung dieser Präposition mit den oben erwähnten deiktischen Eigenschaften des Funktionsverbs „nehmen“ in Verbindung steht – d.h. etwas nehmen + in – „etwas zu sich nehmen“. Die Wahl der Präposition ist daher vom Funktionsverb (weiter nur FV) determiniert, das keine beliebige Verbindung eingeht. Von einer Desemantisierung der Präposition würde ich in diesem Falle nicht sprechen, eher von einer Bedeutungsspezifizierung, was wiederum auf eine breite semantische Potentialität zurückzuführen ist. Vielleicht ist das ein Grund dafür, warum diese Präposition in FVG so frequentiert ist.

Man kann also zusammenfassen, dass das FVG „in Anspruch nehmen“ aufgrund dieser Ermittlungskriterien zum Kernbestand der deutschen FVG gehört. Diese Einordnung wird von der Mehrheit der traditionellen Ansätze und Grammatiken der deutschen Sprache bestätigt.

2. KORPUSANALYSE

Kamber hat die einzelnen FVG (nach FV geordnet) anhand der Korpusanalyse untersucht und, wie oben erwähnt, 72 Belege dieses FVG im Spiegel Korpus analysiert. Was die Erweiterungsmöglichkeiten betrifft, stellt er fest, dass die Präpositionalgruppe in keiner Form erweitert wird. Er weist des Weiteren auf einen hohen Anteil von infiniten Verbformen hin und stieß auf 4 Belege, die im Zusammenhang mit einer Negation vorkommen. Bei der Komplementierung stellt er fest, dass die Leerstelle „Akkusativobjekt“ immer aktualisiert wird, wobei ein fakultatives Präpositionalobjekt zugelassen ist. (Kamber, 2008, s. 201, 202). Weiter stellt er folgende 2 Bedeutungsvarianten fest:

1. etwas beanspruchen
2. von sich behaupten

Was die semantische Klassifizierung anbelangt, habe ich anhand von Kamber den Katalog logisch-semantischer Merkmale von Helbig/Schenkel (1983)

übernommen, allerdings mit einer von Kamber durchgeführten Veränderung. Zusammen mit Kamber unterscheide ich also 5 Kategorien: [+Hum], [+Anim], [+Abstr], [+Konkr] und [+Koll], zugleich schließe ich mich Kamber (2008, s. 71) an, der in diesem Zusammenhang postuliert: „Auch wenn diese Typologie semantisch gesehen etwas grob und teilweise auch anfechtbar ist, erweist sie sich für unsere Zwecke als durchaus ausreichend.“

Gegenstand der vorliegenden Analyse ist die Untersuchung von 1000 Belegen aus dem Mannheimer Korpus (Archiv der geschriebenen Sprache) mit den FVG „in Anspruch nehmen“. Alle Belege, d.h. die einzelnen Subjekte und Objekte, wurden samt ihrer semantischen Angaben manuell in den Computer eingegeben. Diese Verfahrensweise bietet die Möglichkeit, die maschinell gespeicherten Daten (Subjekte und Objekte) bei der nachfolgenden Analyse aufeinander zu beziehen und vor allem Zusammenhänge zwischen ihnen zu ermitteln (bezogen auf die Präferenzen der Subjekte hinsichtlich der Akkusativobjekte). Untersucht wurde die Erweiterungsmöglichkeit dieses FVG und seine Komplementierung, wobei folgende Fragen von Belang sind:

1. Kann man das FVG „in Anspruch nehmen“ erweitern?
2. Wie sieht die Komplementierung dieses FVG aus?
3. Lassen sich in diesem Falle semantische Klassen der im Zusammenhang mit diesem FVG vorkommenden Akkusativobjekte erstellen?
4. Welche Zusammenhänge ergeben sich zwischen den Subjekten und Akkusativobjekten aus semantischer Hinsicht?

Von den oben erwähnten 1000 Belegen waren 24 aus verschiedenen Gründen für die weitere Untersuchung unbrauchbar, d.h. insgesamt wurden 976 Belege der Analyse unterzogen. Von diesen Belegen entfallen auf die Bedeutungsvariante „etwas von sich behaupten“ 927 Belege, d.h. 92,7 % aller analysierten Belege; auf die Bedeutungsvariante „etwas von sich behaupten“ entfällt der Rest (49 Belege, 5,29 %). Da im Zusammenhang mit diesem FVG auch ein fakultatives Präpositionalobjekt auftreten kann, ist auch die Frage von Belang, auf welche Art und Weise sich das Vorkommen des Präpositionalobjektes (mit der Präposition „für“) auf die einzelnen Bedeutungsvarianten verteilt. Wie erwartet, hat auch diese Analyse eine klare Dominanz der (Nicht) Verwendung von Präpositionalobjekten bei einzelnen Subtypen bestätigt, oder anders gesagt, die Bedeutungsvariante „von etwas Gebrauch machen“ ist mit der Nichtverwendung eines Präpositionalobjektes in Zusammenhang zu bringen; umgekehrt kann man eine Parallele zwischen der Bedeutungsvariante „etwas von sich behaupten“ und dem Präpositionalobjekt ziehen. Jedoch überrascht ein nicht übersehbarer Anteil der Verwendung mit Präpositionalobjekt mit der ersten Bedeutungsvariante (78 Belege, 8,41 %). Auf diese Tatsache hat auch Kamber (2004, s. 203) hingewiesen, wobei er auf ein Beleg gestoßen ist, bei dem das Reflexivpronomen mit der Variante „von etwas Gebrauch machen“ vorkommt. Dies schreibt er der Betonung des Subjektes, d.h. „des Begünstigten“ des „In-Anspruch-Nehmens“ zu. Typische Belege sehen wie folgt aus (aus Cosmas II.):

1. Und dieses Recht auf Beratung sollte jede Frau *für sich* in Anspruch nehmen.
2. Die Meinungen darüber, wer dies (den Zuschlag) *für sich* in Anspruch nehmen darf, gehen freilich weit auseinander.
3. Die Kirche hat *für sich* das Recht in Anspruch genommen, die Dinge selbst zu regeln.

Die allgemeine Analyse bei der Verwendungsweise „von etwas Gebrauch machen“ hat folgende Ergebnisse hervorgebracht:

Tab. 1

Subjekte			Akkusativobjekte		
Kategorie	absolut	relativ	Kategorie	absolut	relativ
[+Hum]	398	47,16	[+Hum]	17	1,83
[+Konkr]	12	1,42	[+Konkr]	51	5,50
[+Koll]	16	1,90	[+Koll]	9	0,97
[+Abstr]	195	23,10	[+Abstr]	818	88,24
unbestimmbar	223	26,42	unbestimmbar	32	3,45
gesamt	844	100,00	gesamt	927	100,00

Es ist noch anzumerken, dass es sich bei der Kategorie „unbestimmbar“ um solche Subjekte bzw. Objekte handelt, die selbst aus dem Kontext nicht erschlossen werden konnten. Der Tabelle kann man entnehmen, dass bei den Subjekten die Kategorie [+Hum] überwiegt, wobei sich die Kategorie [+Abstr] bei den Akkusativobjekten durch eine klare Dominanz in Bezug auf die anderen auszeichnet. Die Kategorie [+Anim] kommt gar nicht vor.

Was die zweite Verwendungsweise anbelangt, wurden nur die Subjekte der Analyse unterzogen. Die Ergebnisse sehen wie folgt aus: Die klare Dominanz der beiden Kategorien [+Hum] und [+Koll] ist kaum überraschend.

Tab. 2

Subjekte		
Kategorie	absolut	relativ
[+Hum]	30	61,22
[+Konkr]	0	0,00
[+Koll]	13	26,53
[+Abstr]	4	8,16
unbestimmbar	2	4,08
gesamt	49	100,00

Aus der Sicht der Semantik ist eine weitere Analyse von Belang, anhand derer man semantische Felder und deren Dominanz in Bezug zueinander feststellen kann. Die

folgende Tabelle bietet eine Übersicht über die semantischen Felder, wobei hier noch die Kategorie „Sonstiges“ eine Rolle spielt. Zu dieser Kategorie gehören Akkusativobjekte, die keiner der oben angeführten Kategorien zugerechnet werden konnten.

Tab. 3

	absolut	relativ
Angebot	50	5,12
Dienstleistung	93	9,53
Finanzen	79	8,09
Hilfe	87	8,91
Zeit	193	19,77
Sonstiges	474	48,57
gesamt	976	100,00

Wenn man die einzelnen Kategorien aufeinander bezieht, ergeben sich folgende Präferenzen, d.h. man kann feststellen, welche Subjekte präferieren welche Akkusativobjekte als semantische Partner, um daraus allgemeine Charakteristika in Bezug auf das ganze FVG und seine Semantik abzuleiten. Die Kategorie [+Hum] als Subjekt geht am meisten eine Verbindung mit den Abstrakta (92%) ein, die anderen Kategorien sind als semantische Partner von Subjekten [+Hum] eher marginal belegt ([+Konkr] 6%, [+Hum] und [+Koll] – je 1%). Konkreta als Subjekte kommen nur selten vor – es wurden nur 12 Belege gefunden. Die meisten Subjekte [+Konkr] gehen eine Verbindung mit Abstrakta ein (75%). Den bevorzugten semantischen Partner von Subjekten [+Koll] bilden ebenfalls Abstrakta (86%), die anderen Objekte (semantische Felder) sind nur marginal belegt. Bei den Subjekten [+Abstr] wiederholt sich dieses Muster. Die meisten gehen eine Verbindung mit den Abstrakta ein – sogar 95%. Will man die Analyse noch präzisieren, und zwar bis auf die Ebene der semantischen Bedeutungsfelder der im Zusammenhang mit diesen FVG vorkommenden Akkusativobjekte, kommt man zu den Ergebnissen, die in den folgenden drei Tabellen zusammengefasst sind:

Tab. 4

Subjekt	Objekt		Semantisches Bedeutungsfeld		
	Kategorie	absolut	Kategorie	absolut	relativ
[+Hum]	[+Abstr]	355	Sonstiges	120	33,80
			Dienstleistung	55	15,49
			Hilfe	53	14,93

Tab. 5

Subjekt	Objekt		Semantisches Bedeutungsfeld		
	Kategorie	absolut	Kategorie	absolut	relativ
[+Koll]	[+Abstr]	82	Sonstiges	35	42,68
			Finanzen	15	18,29
			Hilfe	9	10,98

Tab. 6

Subjekt	Objekt		Semantisches Bedeutungsfeld		
	Kategorie	absolut	Kategorie	absolut	relativ
[+Abstr]	[+Abstr]	179	Zeit	15	8,38
			Sonstiges	13	7,26
			Finanzen	4	2,23

Die Kategorie [+Konkr] wurde aufgrund der oben erwähnten niedrigen Zahl der Belege ausgelassen. In den Tabellen sind jeweils 3 der am häufigsten der näheren Charakteristik der Akkusativobjekte dienenden Bedeutungsfelder angeführt, wobei hier auch die Kategorie „Sonstiges“ angeführt wird. Dadurch kommt auch eine ziemlich starke Heterogenität der Akkusativobjekte zum Vorschein. Will man aufgrund des Analysierten allgemeine Schlüsse ziehen, so ist das in Anbetracht der letztgenannten Tatsache nur bedingt möglich, oder anders ausgedrückt – die allgemeinen semantischen Muster lassen sich nur ohne Bedeutungsfelder formulieren. Bei Berücksichtigung der typischsten Verbindung kann man folgende Prototypen ableiten (mit typischen Belegen aus Cosmas II.):

I. Subjekt[+Hum] + Objekt[+Abstr]

1. Sie werden besonders *die Rentner* belasten, die *die Senkung des Steuertarifs* nicht in Anspruch nehmen können, weil sie meist keine Steuern zahlen müssen.
2. *Drei Personen* nahmen *eine Jugendberatung* in Anspruch.
3. *Rhineland Funding* musste davon bereits *erste Garantien* in Anspruch nehmen, weil er am Markt kein Geld mehr bekam.

II. Subjekt[+Koll] + Objekt[+Abstr]

4. Weiters war zu bedenken, daß *die Landeshauptstadt* ihrerseits für Grundstücke vielfach *hochverzinst Fremdmittel* in Anspruch nehmen mußte.
5. Es könne aber nicht sein, gibt der SDR-Jurist zu bedenken, daß *eine Firma* viele tausend Mark Gebühren für *Dienste* entrichten müsse, die sie nie in Anspruch nimmt.
6. Im Entwurf eines Ausgemeindungsvertrags verpflichtet sich *die Gemeinde* stattdessen über einen Zeitraum von 10 Jahren *eine Arbeitsleistung des städtischen Bauhofs im Wert von mindestens 50 000 Mark pro Jahr* in Anspruch zu nehmen.

III. Subjekt[+Abstr] + Objekt[+Abstr]

7. Auch diesmal nimmt *die Verlesung der Anklage* durch Bezirksanwalt

Gerhard Schenk *einige Zeit* in Anspruch: So soll der Jüngling bei einem Streit in Voitsberg einen Kontrahenten durch einen Schlag ins Gesicht verletzt haben.

8. *Die Aufräumarbeiten* nahmen *viel Zeit* in Anspruch.
9. *Die ganze Maßnahme* kostet rund 250 000 Euro und kann noch *einige Wochen* in Anspruch nehmen.

Aufgrund der gewonnenen Ergebnisse kann man sagen, dass das FVG „in Anspruch nehmen“ im Laufe der Jahrhunderte eine Bedeutungsverallgemeinerung erfahren hat. Ein ursprünglich im Rechtsgeschäft verwendetes FVG hat den Weg in die Alltagssprache gefunden, wobei die ursprüngliche Bedeutung verblasst zu sein scheint. Die semantische Analyse hat ergeben, dass sich dieses FVG mit einem ziemlich breiten Spektrum von Akkusativobjekten verbindet, die sich nur bedingt den semantischen Bedeutungsfeldern zuordnen lassen, woraus man eine ziemlich starke Heterogenität schließen kann. Die oben erwähnten Selektionsbeschränkungen (das Beispiel „zur Abstimmung bringen“) gelten nur bedingt, d.h. der nominale Bestandteil dieses FVG kommt fast nur mit Abstrakta vor. Häufig kommen als Akkusativobjekte solche Substantive vor, die sich den Bedeutungsfeldern Hilfe, Dienstleistung, Zeit und Finanzen zuordnen lassen. Viele der wenigen Konkrete, die als Akkusativobjekte vorkommen, können in Frage gestellt werden. Wenn z.B. ein Taxi oder ein Bürgertelefon in Anspruch genommen wird, so meint man hiermit eher eine Dienstleistung und nicht den Gegenstand selbst. Die Verallgemeinerung steht im Einklang mit der Verblassung bzw. Verschiebung der ursprünglichen Bedeutung in Richtung „von etwas Gebrauch machen“.

Die Leistung dieses FVG ist im Bereich des Abstrakten zu suchen. Trotz der Feststellung, dass man keine Tendenz zur Grammatikalisierung der FVG beobachten kann (vgl. Pottelberge 2007, s. 441, 442), bin ich der Meinung, dass man in diesem konkreten Fall von der Grammatikalisierung der Konstruktion sprechen kann, da es heute die vielleicht einst starken und auf die im Rechtsgeschäft vorkommenden, in Bezug auf Akkusativobjekte existierenden Selektionsbeschränkungen nicht mehr gibt. Die Leistungen der FVG sind daher individuell zu betrachten. Die semantischen Restriktionen in Bezug auf die Akkusativobjekte sind im Laufe der Zeit locker geworden. Dennoch ist das analysierte FVG als markiert zu verstehen, wenn man die Verwendung, d.h. Inanspruchnahme von etwas Abstraktem zum Ausdruck bringen will, insbesondere wenn man die anderen Ausdrucksmöglichkeiten in Betracht zieht (von etwas Gebrauch machen, jmd. beschäftigen, etwas erfordern, etwas von sich behaupten). Die Position des Akkusativobjektes vor der Präpositionalphrase „in Anspruch“ dient zu seiner Hervorhebung, und das ganze FVG als Rahmenkonstruktion trägt im Vergleich zu anderen Optionen wesentlich

zur semantischen Markierung der ganzen Aussage bei.

Literaturverzeichnis

- BUSZMANN, H.: *Lexikon der Sprachwissenschaft*. Stuttgart: Alfred Kröner Verlag, 2008.
- CAMPE, J. H.: *Wörterbuch der deutschen Sprache*. 5 Bände. Braunschweig, 1807 – 1811.
- DUW – Duden. *Deutsches Universalwörterbuch*. 6. Auflage. Mannheim, Leipzig, Wien, Zürich: Dudenverlag, 2006.
- DWB – Deutsches Wörterbuch von Jacob und Wilhelm Grimm. Zweitausendeins, 2005.
- FLEISCHER, W.: *Phraseologie der deutschen Gegenwartssprache*. Tübingen: Max Niemeyer Verlag, 1997.
- IDS-Korpora Cosmas II: <http://www.ids-mannheim.de/cosmas2/>
- HELBIG, G.: *Wörterbuch zur Valenz und Distribution deutscher Verben*. Tübingen, 1991.
- HELBIG, G./BUSCHA, J.: *Deutsche Grammatik. Ein Handbuch für den Ausländerunterricht*. Leipzig, Berlin, München: Langenscheidt, 1998.
- HERINGER, H. J.: *Die Opposition von „kommen“ und „bringen“ als Funktionsverben*. Düsseldorf: Schwann, 1968.
- HÖPPNEROVÁ, V.: *Verbonominální vazby v hospodárském jazyce*. In: Cizí jazyky, Fraus, 2009/2010.
- KAMBER, A.: *Funktionsverbgefüge – empirisch. Eine korpusbasierte Untersuchung zu den nominalen Prädikaten des Deutschen*. Tübingen: Max Niemeyer Verlag, 2008.
- PAUL, H.: *Deutsches Wörterbuch*. Halle, 1897.
- POTTELBERGE, J. van: *Funktionsverbgefüge und verwandte Erscheinungen*. In: *Phraseologie HSK 28*, 2007.
- SEIFERT, J.: *Funktionsverbgefüge in der deutschen Gesetzessprache (18. – 20. Jahrhundert)*. Hildesheim, Zürich, New York: Georg Olms Verlag, 2004.
- SERESOVÁ, K.: *Funktionsverbgefüge in deutschen Wirtschaftstexten* [Dissertation]. Bratislava, 2001.
- SERESOVÁ, K.: *Pokus o definovanie pojmov „verbo-nominálne spojenie“ a „funkčné sloveso“*. In: *Jazykovedné a didaktické kolokvium III*. Bratislava: Z-F LINGUA, 2010.
- WEIGAND, K. L. F.: *Deutsches Wörterbuch*. Gießen, 1878.
- WINHART, H.: *Funktionsverbgefüge im Deutschen. Zur Verbindung von Verben und Nominalisierungen*. (philosophische Dissertation). Tübingen, 2002.

Peter Gergel
Pedagogická fakulta UK v Bratislave
Ústav filologických štúdií
Katedra nemeckého jazyka
Račianska 59, 813 34 Bratislava
peter.gergel@cdv.uniba.sk

LA DEFINICIÓN LEXICOGRÁFICA DE ALGUNOS DEPORTES

Beatriz Gómez-Pablos

Universidad Comenio de Bratislava

Abstract: The main objective of this study was to analyze the definition of words belonging to lexical field of sports in the academic dictionary. The selective criteria for the thirteen sports have been the use of the ball and its Anglo-Saxon origin. The analysis focuses on the components of the definition of these sports: the genus and specific difference, and deals especially with the latter. Alongside the review of these definitions arises a constructive proposal, in order to gain in precision and clarity.

Keywords: definition, hyponym, hyperonym, lexical field, lexicography, lexicology, dictionary

Abstrakt: Hlavným cieľom štúdie je analýza definície slov uvedených v akademickom slovníku, ktoré patria do oblasti športu. Kritériom pre výber trinástich analyzovaných športov je používanie lopty a anglosaský pôvod. Analýza sa zameriava na zložky definície športov: nadradený pojem a špecifické príznaky (genus proximum a differentia specifica), pričom sa venuje najmä druhej zložke. Popri kritike definícií sa predkladá konštruktívny návrh, ktorého cieľom je vyššia miera presnosti a jasnosti.

Kľúčové slová: definícia, hyperonymum, hyponymum, lexikálne pole, lexikografia, lexikológia, slovník

INTRODUCCIÓN

La definición lexicográfica ha sido objeto de abundantes estudios; no obstante escasean los análisis sobre definiciones concretas, de modo que la teoría y la práctica recorren con frecuencia senderos paralelos. No son pocos los lingüistas que critican las deficiencias de las definiciones; unas veces porque no expresan con claridad o precisión el significado, otras porque no incluyen elementos importantes o porque muchos de los elementos que se recogen en el artículo lexicográfico son superfluos. En otros casos, critican la presencia de un contorno innecesario del que se puede prescindir en la definición lexicográfica o que debe ser diferenciado tipográficamente, etc. Estas críticas, sin embargo, no parten de análisis sistemáticos; sino que con frecuencia sirven simplemente para ilustrar una afirmación determinada.

El propósito del presente artículo consiste en examinar las definiciones de un campo léxico concreto –los deportes– y tratar de ofrecer así una muestra compacta. Inevitablemente el análisis lleva a una crítica de los aspectos negativos que presentan dichas definiciones, pero al mismo tiempo desea conducir también a una propuesta constructiva de búsqueda de nuevos modelos que sirvan como base para este tipo de definiciones. Se trata de encajar la teoría

con la práctica y paralelamente la práctica con la teoría, de modo que no se contrapongan sino que se complementen.

La muestra abarca trece definiciones de deportes. El elemento común que comparten estos deportes es que en todos ellos se utiliza algún tipo de pelota; si bien sobre la definición de *pelota* volveremos más tarde. Los deportes escogidos por orden alfabético son los siguientes¹:

bádminton, baloncesto, balonmano, béisbol, fútbol,
golf, hockey, pádel, polo, ping-pong, rugby, tenis, voleibol.

Algunos de estos deportes cuentan con modalidades, según se juegue al aire libre o en un recinto cerrado; sobre hierba, hielo, suelo, arena o en el agua. En muy pocos casos el lugar influye en la esencia del juego. Por este motivo y porque las variantes generalmente suelen ser derivaciones posteriores, hemos optado por la modalidad principal.

Para el análisis, hemos escogido las definiciones que ofrece el *Diccionario de la Real Academia Española*, por tratarse del diccionario que tiene mayor difusión en el ámbito hispánico y porque pensamos, como Seco (2003, p. 25), que es “prototipo de la gran mayoría de los diccionarios españoles”. En segundo lugar, es el diccionario que más reediciones ha experimentado y, por tanto, del que se puede presuponer que ha tenido más ocasiones de pulir sus definiciones. Por otro lado, somos conscientes de que, como afirma Pedro Álvarez de Miranda (2011, p. 203), “para cada una de las reediciones de la obra la Academia no ha solido revisar la totalidad de ella”.

Otro rasgo común a los deportes escogidos es que en su mayoría² han nacido en Inglaterra o Estados Unidos y cuentan, por ello, con nombres originarios en inglés. De ahí que la Academia se haya demorado a veces en acogerlos en su diccionario, a pesar de que los hablantes llevaban ya bastantes años empleando estas voces³. En ese periodo de espera han convivido con frecuencia diferentes grafías para dichos extranjerismos, hasta que la Academia se ha inclinado por

¹ Al principio para la selección de los deportes, pensamos añadir como segundo criterio que constasen entre los juegos olímpicos. Sin embargo, la clasificación para los juegos olímpicos cambia cada cuatro años, por lo cual lo descartamos.

² Excepto el polo, de origen tibetano, y el balonmano, de origen alemán. No obstante sobre el origen de la palabra *balonmano* no existe consenso entre los lingüistas. Citamos a Seco (2000-2001, p. 268): “Sin embargo, la forma, no menos inglesa que alemana, de la palabra, perfectamente homologable al inglés *football*, hace que la conciencia lingüística de los hispanohablantes no dude en tenerla por voz inglesa, y como tal es considerada en aquellos diccionarios de nuestra lengua que de ella se ocupan. Por otra parte, los mismos diccionarios ingleses registran la palabra sin advertir ninguna conexión con la alemana homónima”.

³ Un caso extremo es el de la palabra *squash*. Este deporte se practica en España desde hace más de cuatro decenios y aún no ha sido recogido en el DRAE. Quizás la grafía resulte demasiado extraña. Una posible solución es añadir una /e/ al principio de palabra (como en el caso de ‘espaguetis’) y adaptar la grafía inglesa a la española sustituyendo la /qu/ por /cu/ y la /a/ por una /o/. Lo más conflictivo es el fonema /sh/, para lo que hasta ahora no se ha encontrado solución (véase ‘short’, por ejemplo; palabra que la Academia tampoco ha introducido aún en su diccionario). El resultado final podría ser *escuos* o *escuosh*. Veremos qué nos depara la edición que ha anunciado la Academia con motivo de la celebración de su tercer centenario.

una forma concreta, que ha propuesto posteriormente como normativa. Esto ha sucedido con más o menos éxito sobre todo en los intentos de traducción; así se ha impuesto *baloncesto* frente a *basquetbol*, pero ha prevalecido *voleibol* frente a *balonvolea*. La adaptación fonética presenta numerosas curiosidades, de las que hablaremos más adelante.

1. DEFINICIÓN Y TIPOS DE DEFINICIÓN

Antes de entrar en el análisis de las definiciones de deportes, exponemos lo que entendemos aquí por *definición* y describimos los tipos de definición brevemente. Según Medina (cfr. 2011, p. 131), la definición cataloga cada una de las acepciones de la entrada y ofrece el sentido consolidado por el uso y aceptado por una comunidad de hablantes. Esto no significa que la redacción de dichas definiciones resulte sencilla, más bien todo lo contrario. Medina (2011, p. 133) añade que, además de la *sistematicidad* y *coherencia*⁴, debe cumplir tres condiciones:

1. La unidad léxica definida no debe figurar en la definición.
2. La definición no debe traslucir ninguna ideología.
3. La definición debe participar de las características de la lengua de su época y las palabras con que se codifique han de ser sencillas a la vez que claras y precisas.

Todos estos requisitos se dan en las definiciones que se analizan en este artículo.

Respecto a las clasificaciones de las definiciones, cabe afirmar que existen numerosas y su parangón llevaría demasiado lejos. En su lugar, deseamos presentar de modo esquemático, la que nos ofrece Reinhold Werner (cfr. 1982, p. 272-285). Según el lingüista alemán pueden distinguirse cinco tipos de definición lexicográfica, a la que nosotros hemos agregado una sexta⁵:

- aristotélica, lógica, inclusiva o hiperonímica: consta de género próximo y diferencia específica (*hombre*: animal racional);
- sinonímica: define a través de un sinónimo (*espanto*: terror, consternación);
- circular: remite a otro lema y este a otro hasta regresar al primero de nuevo sin que propiamente se haya definido (*figura*: forma; *forma*: figura);
- parafrásica: se parafrasea el semema (*corredor*: el que corre);
- lingüística vs. enciclopédica: la primera define el contenido lingüístico, mientras que la segunda define el contenido histórico y/o sociocultural (*elefante*: animal mamífero [...]. Se usa como medio de transporte en la India. Tiene colmillos de los que se extrae el marfil);
- ostensiva: se muestra el significado mediante algo conocido al usuario del diccionario (*rojo*: el color de la sangre).

⁴ Las cursivas son del original. La autora no especifica nada más sobre estos términos.

⁵ Los ejemplos son también nuestros.

Las definiciones de los deportes generalmente suelen ser aristotélicas. El hiperónimo acostumbra ser *juego* o *deporte*, mientras que la diferencia –o diferencias específicas– coincide con una descripción de las reglas, los instrumentos que se emplean, el número de jugadores, etc.

2. LA CUESTIÓN DEL HIPERÓNIMO: ‘JUEGO’ O ‘DEPORTE’

Pasamos en este punto y el siguiente a analizar los elementos de la definición aristotélica, aplicados a las definiciones de los deportes. De las 13 voces, once comienzan su definición con la palabra *juego* y sólo una (*rugby*) incluye en el artículo lexicográfico la palabra *deporte*. El DRAE-2001 ofrece trece definiciones de *juego*, sin que haya una referencia explícita al deporte; si bien, la segunda acepción se puede aplicar al deporte y a su vez a otro tipo de juegos:

Juego. 2. m. Ejercicio recreativo sometido a reglas, y en el cual se gana o se pierde.

Por otro lado, al consultar la entrada de *deporte* leemos:

1. m. Recreación, pasatiempo, placer, diversión o ejercicio físico, por lo común al aire libre.
2. Actividad física, ejercida como juego o competición, cuya práctica supone entrenamiento y sujeción a normas.

Según la primera definición, “colgar la colada”, “dar un paseo” o “limpiar la terraza” puede ser un deporte, siempre que entretengan al que efectúa esas actividades.

El concepto de *juego* es más amplio que el de *deporte*. La relación entre ambos es de hiperónimo frente a hipónimo.

3. LA DIFERENCIA ESPECÍFICA: ELEMENTOS DEFINITORIOS DE LOS DEPORTES

En las descripciones de deportes, podemos distinguir algunos aspectos que los definen y que, sin orden de prioridad, podemos listar de la siguiente manera:

- cantidad de jugadores: un individuo, una o dos parejas, un equipo
- objetos que utilizan los jugadores
- reglas del juego y modo de puntuación
- lugar donde se juega

Veamos hasta qué punto estos elementos son determinantes. La cantidad de jugadores, por ejemplo, puede ser en muchos casos modificable (por

supuesto, exceptuando el caso de la pareja). Es decir, se puede jugar al fútbol con 12 personas en cada equipo o con 9, y no por eso deja de ser fútbol. Evidentemente, si se trata de un partido oficial o una competición, en cualquier deporte se respetará la cantidad prevista, pues es lo normativo. Eso queda fuera de cualquier discusión; pero lo que deseamos indicar es que la cantidad de jugadores no resulta siempre un elemento esencial en todos los deportes y, por tanto, como veremos, puede omitirse a menudo en la definición lexicográfica.

Los objetos que utilizan los jugadores definen en muchos casos de manera decisiva el deporte. Por ejemplo, es imposible imaginarse el bádminton sin el volante (conocido también como *plumilla*, *mosca*, *moscardón*, *pergañeta*, *flamingolera* o *gallito*), tan característico de este deporte. De la misma manera, no es posible jugar al golf con raqueta o al fútbol con un palo de hockey, incluso difícilmente con un balón de rugby, porque estos elementos los desvirtuarían. El instrumento u objeto que se utiliza en un deporte como diferencia específica en la definición tiene, a nuestro modo de ver, otro estatus⁶ que el número de jugadores.

Las reglas del juego de los deportes suelen ser complejas, por ello una definición lexicográfica no puede detenerse en enumerarlas todas y menos en entrar en detalles. Debe centrarse en lo que constituye la regla esencial, que muchas veces coincide en describir en qué consiste el juego y cómo se marcan puntos (por ejemplo, “golpear un balón con el pie y dirigirlo a la portería del equipo contrario”).

Por último, estaría el espacio donde tiene lugar el deporte. Generalmente, el campo de juego (la cancha, la pista, la piscina, la mesa, etc.) ha de tener unas medidas concretas⁷, al igual que los objetos que se encuentran en él (la red, las porterías, los agujeros, etc.). Con frecuencia el medio determina las diferentes modalidades. Así existe el hockey sobre hielo, sobre patines e incluso el hockey subacuático. No obstante, hay deportes que no pueden practicarse en otros medios y la gran mayoría no tiene modalidades (ejemplo de esto último serían el baloncesto o el ping-pong). Fuera de los deportes escogidos, la natación por definición es un deporte que se realiza en el agua; y el hecho de que el tenis se juegue en una cancha de hierba, arena o indoor no afecta a las reglas del juego.

Podemos afirmar que todas las diferencias mencionadas –cantidad de jugadores, objetos que se utilizan, reglas del juego, modo de puntuación y lugar– actúan como diferencias específicas en la definición lexicográfica; si bien, el lugar es el elemento que menos se menciona. Pasamos ahora al análisis de las definiciones lexicográficas de los deportes escogidos.

⁶ Si llevamos las cosas al extremo, también podría defenderse que hablamos de “jugar al fútbol” aunque sea con una chapa, una piedra o una lata. También la portería se puede delimitar por medio de dos jerseys o dos libros. Pero es llevar las cosas demasiado lejos.

⁷ A diferencia de muchos deportes, el golf es uno de los pocos que no tiene una superficie de juego estandarizada.

4. ANÁLISIS DE LA DEFINICIÓN LEXICOGRÁFICA DE LOS DEPORTES

Hemos dividido los deportes en tres grupos según los objetos que se utilizan: a) balón, b) pelota y raqueta, c) pelota y palo. Cada deporte emplea su propia pelota.

a) balón⁸

balompié. (Calco del ingl. *football*).

1. m. **fútbol.**

fútbol o **futbol.** (Del ingl. *football*).

1. m. Juego entre dos equipos de once jugadores cada uno, cuya finalidad es hacer entrar un balón por una portería conforme a reglas determinadas, de las que la más característica⁹ es que no puede ser tocado con las manos ni con los brazos.

balonmano. (Calco del al. *Handball*).

1. m. Juego entre dos equipos de siete jugadores cada uno, que consiste en introducir el balón en la portería contraria siguiendo unas determinadas reglas, de las que la más característica es servirse de las manos.

balonvolea. (Calco del ingl. *volleyball*).

1. m. Juego entre dos equipos, cuyos jugadores, separados por una red de un metro de ancho, colocada en alto en la mitad del terreno, tratan de echar con la mano un balón por encima de dicha red en el campo enemigo.

voleibol. (Del ingl. *volleyball*).

1. m. **balonvolea.**

básquet. (Acort. del ingl. *basketball*).

1. m. Am. **baloncesto.**

baloncesto. (Calco del ingl. *basketball*).

1. m. Juego entre dos equipos de cinco jugadores cada uno, que consiste en introducir el balón en la cesta o canasta del contrario, situada a una altura determinada.

rugby. (Voz ingl., de *Rugby*, escuela pública de Warwickshire, en Inglaterra, donde se inventó).

1. m. Deporte que se practica, con las manos y los pies, entre dos equipos de quince jugadores cada uno, con un balón ovalado que se debe depositar tras la línea que marca el final del campo o introducir entre un travesaño y dos postes que se elevan sobre los extremos de este.

⁸ Hemos colocado las definiciones de cada grupo por orden alfabético.

⁹ El subrayado de las definiciones es nuestro. Se trata de elementos que, a nuestro modo de ver, pueden ser omitidos. Véase más adelante las propuestas que hacemos.

En los cinco casos se trata de deportes con un nombre original en lengua extranjera (alemán o inglés). La lengua española ha optado en dos casos por el calco, en *balonmano* y *baloncesto* (aunque esta última convive con la adaptación gráfica en *básquet*) y en otros dos casos se ha inclinado por la adaptación gráfica, en *fútbol* y *voleibol*, en vista de que los respectivos calcos –*balompié*¹⁰ y *balonvolea*– no han tenido éxito. *Rugby* conserva su grafía original.

Respecto a las definiciones, en todos los casos se trata de deportes de dos equipos y se especifica el número de jugadores, excepto en *voleibol*. Se puede plantear la posibilidad de eliminar este elemento, sin que haya una pérdida sustancial en el enunciado definicional. Del mismo modo, podrían eliminarse los elementos que hemos subrayado, pues no aportan una información imprescindible. Corroboramos así la opinión de Seco (2003, p. 44):

El lexicógrafo entiende que su cometido es dar con precisión el contenido de la palabra definida, y tiende a pensar que para cumplir ese cometido es necesario que la definición contenga el mayor número posible de especificadores. Por eso, cuando dispone de abundancia de datos –como ocurre con determinados nombres de cosas–, no desaprovecha la ocasión de enriquecer con ellos su definición, ofreciendo al lector una imagen muy «completa» del objeto definido. Pero la definición lexicográfica no se propone –o no se debe proponer– la imagen «completa» del objeto, sino la imagen «suficiente».

Precisamente aspirando a la imagen suficiente, consigue una imagen completa, que no exhaustiva. El lexicógrafo “enumera solo los rasgos semánticos más importantes de la unidad léxica definida, que son suficientes para diferenciarla de otras unidades” (Zgusta, 1971, p. 252, en Seco ídem.). Se consigue así mayor precisión, claridad y sencillez. Llevando a cabo las modificaciones pertinentes, las definiciones quedarían de la siguiente manera¹¹:

balonmano. Juego entre dos equipos, que consiste en introducir el balón en la portería contraria solo con la ayuda de las manos.

fútbol o futbol. Juego entre dos equipos, que consiste en introducir el balón en la portería contraria solo con la ayuda de los pies o la cabeza.

baloncesto. Juego entre dos equipos de cinco jugadores cada uno, que consiste en introducir el balón en la cesta o canasta contraria.

rugby. Juego entre dos equipos, que consiste en depositar un balón ovalado tras la línea final del campo o introducirlo entre un travesaño y dos postes.

voleibol. Juego entre dos equipos, que consiste en echar con la mano un balón por encima de la red en el campo enemigo.

¹⁰ En el lenguaje periodístico se utiliza también esta palabra como sinónimo para evitar repeticiones. Fuera de ahí es muy difícil escuchar a alguien decir: “Vamos a jugar al balompié, ¿te animas?”.

¹¹ En estas propuestas omitimos la etimología, informaciones gramaticales y número de las acepciones para no recargar demasiado el texto. Además, recogemos la voz más usada (*fútbol* frente a *balompié*, o *bádminton* frente a *volante*, por poner dos ejemplos).

Deseamos hacer un inciso y traer a colación las definiciones de *pelota*, *balón* y *bola*, pues también aquí encontramos algunas incoherencias en el diccionario académico:

pelota 1. f. Bola de materia elástica que le permite botar, y que se usa en diversos juegos y deportes. 2. f. **balón** (pelota grande).

balón. 1. m. Pelota grande, usada en juegos o con fines terapéuticos.

bola. 1. f. Cuerpo esférico de cualquier materia.

Se percibe cierta circularidad y algún punto contradictorio en las definiciones. Bastaría definir la pelota como “cuerpo esférico de materia elástica [...]” y el balón como “pelota grande”, para ganar en precisión.

b) pelota¹² y raqueta o pala

Como en los deportes anteriores, tenemos de nuevo adaptaciones gráficas (*pádel*, *pimpón* y *tenis*), como también un intento fallido de sustituir el anglicismo *bádminton* por una voz española, *volante*.

Los deportes de raqueta son siempre de parejas (individuales o dobles) y esta puede ser la razón por la que la Academia –excepto en el caso de *tenis*– haya querido prescindir de este dato en sus definiciones. Por otro lado, el hecho de que aparezca en el artículo de *tenis* –algo más extenso que los otros– puede explicarse aludiendo a que *bádminton* y *pimpón* hacen referencia a dicho deporte, pues en ambos casos se indica: “juego semejante al tenis”. Sorprende, por otro lado, que no se diga lo mismo del *pádel*. Es curioso que en *bádminton* se destaquen únicamente las raquetas ligeras y no la plumilla. La definición de *pádel* es algo ambigua, pues no queda claro si “aquella” se refiere a la pared o a la pelota. Las definiciones contienen además elementos que expresan subjetividad “corto”, “ligero”, “pequeño”. Hemos subrayado aquello que, a nuestro parecer, podría desaparecer de la definición, pues no aporta información necesaria. Transcribimos los textos del DRAE-2001:

bádminton. (Del ingl. *badminton*, y este de *Badminton*, lugar donde se practicó por primera vez en Gran Bretaña). m. **volante**.

volante

11. m. Juego semejante al tenis en el que se utilizan raquetas ligeras.

paddle. (Voz ingl.).

1. m. Juego de pelota entre cuatro paredes, en el que aquella se golpea con una pala de mango corto.¹³

pádel. (Del ingl. *paddle tennis*).

¹² Somos conscientes de que la plumilla del bádminton no es propiamente una pelota.

¹³ Se trata de una definición provisoria de la que sólo se encuentra en la versión digital del DRAE.

ping-pong. (Voz ingl., marca reg.).

1. m. Juego semejante al tenis, que se practica sobre una mesa de medidas reglamentarias, con pelota ligera y con palas pequeñas de madera a modo de raquetas.

pimpón. (Del ingl. *ping-pong*, marca reg.).

1. m. **tenis de mesa.**¹⁴

tenis. (Del ingl. *lawn-tennis*).

1. m. Juego practicado por dos personas o dos parejas, que se lanzan alternativamente una pelota, utilizando raquetas, por encima de una red, con el propósito de que la otra parte no acierte a devolverla.

También aquí es interesante ver cómo los académicos definen las voces *raqueta* y *pala*. Sin duda la de *raqueta* es excesivamente larga y se podría eliminar el texto subrayado, sin que por ello pierda sustancialmente:

pala.

16. f. *Dep.* Tabla de madera fuerte, con mango, que se usa para jugar a la pelota.

18. f. *Dep.* **raqueta** (que se emplea en el juego del volante).

raqueta.

1. f. Bastidor con mango que sujeta una red o pergamino, o ambas cosas, y que se emplea como pala en el juego del volante, de la pelota y otros semejantes, como el tenis.

Para los deportes proponemos las siguientes definiciones:

tenis. Juego practicado por dos personas o dos parejas, que se lanzan alternativamente una pelota, utilizando raquetas, por encima de una red, con el propósito de que la otra parte no acierte a devolverla.

bádminton. Juego semejante al tenis en el que se utilizan raquetas ligeras y plumillas.

pádel. Juego semejante al tenis, que se practica entre cuatro paredes y donde se utilizan palas y pelotas de goma.

pimpón. Juego semejante al tenis, que se practica sobre una mesa con pelota ligera y palas.

c) pelota (bola) y palo

En las definiciones de las siguientes voces observamos que, a pesar de tratarse en tres casos de juegos de equipos, en ninguna de ellas se menciona el número de jugadores. Si sostenemos que el número de jugadores es un

¹⁴ *Pimpón* remite a *tenis de mesa* y la definición que ofrece esta entrada coincide al pie de la letra con la de *ping-pong*.

elemento esencial de la definición habría que añadir aquí nueve jugadores para el béisbol, cinco para el hockey y cuatro para el polo. Si decidimos que es un elemento innecesario, debería desaparecer –por razones de coherencia– en las definiciones de los deportes vistos arriba. Veamos las definiciones:

béisbol. (Del ingl. *base ball*).

1. m. Juego entre dos equipos, en el que los jugadores han de recorrer ciertos puestos o bases de un circuito, en combinación con el lanzamiento de una pelota desde el centro de dicho circuito.

golf. (Del ingl. *golf*).

1. m. Juego de origen escocés, que consiste en impeler con un palo especial una pelota pequeña para introducirla en una serie de hoyos abiertos en un terreno extenso cubierto ordinariamente de césped. Gana el jugador que hace el recorrido con el menor número de golpes.

hockey. (Voz ingl.).

1. m. *Dep.*¹⁵ Juego entre dos equipos, consistente en introducir en la portería contraria una pelota o un disco impulsado por un bastón curvo en su parte inferior, y que se practica en un campo de hierba o con patines en una pista de hielo u otra superficie dura.

polo³. (Del ingl. *polo*, y este del tibetano *pholo*, pelota).

1. m. Juego practicado entre grupos de jinetes que, con mazas de astiles largos, impulsan una bola de madera hacia una meta.

En estos cuatro deportes, además de la pelota¹⁶, se emplea un palo con características propias. El diccionario se refiere a éste usando diversas expresiones: *palo especial* (golf), *bastón curvo* (hockey), *mazas de astiles largos* (polo). No aparece, sin embargo, el tan característico *bate*¹⁷ en la definición de *béisbol*. Si consultamos las definiciones de estas voces en el diccionario académico, los resultados son insatisfactorios. Hemos escogido la acepción que más se acerca:

palo. m. Trozo de madera, más largo que grueso, generalmente cilíndrico y fácil de manejar.

bastón. m. Vara de una u otra materia, por lo común con puño y contera y más o menos pulimento, que sirve para apoyarse al andar.

¹⁵ Sólo esta entrada cuenta con marca diatécnica.

¹⁶ Surge de nuevo la cuestión de la precisión. ¿Es más exacto decir *bola de golf* o *pelota*?

¹⁷ Según el DRAE-2001: **bate.** m. Palo más grueso por el extremo libre que por la empuñadura, con el que se golpea la pelota en el béisbol y en otros juegos.

maza.

1. f. Arma antigua de palo guarnecido de hierro, o toda de hierro, con la cabeza gruesa.

11. f. *Dep.* Aparato de gimnasia de madera u otro material, similar a una botella, que consiste en un mango terminado en forma gruesa.

astil. m. Mango, ordinariamente de madera, que tienen las hachas, azadas, picos y otros instrumentos semejantes.

La expresión más curiosa es la de “maza de astiles largos”, que no se consigue descifrar con un simple análisis interno de las definiciones del DRAE-2001. Pensamos que el hiperónimo que se podría utilizar en estas definiciones es *palo* o *bastón*; de hecho, en el lenguaje común, se utiliza ‘palo de golf’, ‘palo de hockey’ y ‘bastones’ como sinónimos. Por otro lado, habría que introducir modificaciones en las definiciones de ambas voces.

A continuación proponemos las siguientes definiciones:

béisbol. Juego entre dos equipos, en el que los jugadores han de recorrer las bases de un circuito, al ser lanzada una pelota con un bate.

golf. Juego, que consiste en introducir una pelota en una serie de hoyos abiertos en un terreno de césped con la ayuda de un palo.

hockey. Juego entre dos equipos, consistente en introducir en la portería contraria una pelota o disco impulsado por un palo.

polo. Juego entre dos equipos de jinetes que, con palos largos, impulsan una bola de madera hacia una meta.

CONCLUSIONES

Afirma Seco que “la definición es, a la vez que la médula del artículo lexicográfico, la tarea más ardua que le toca al lexicógrafo, tarea cuya delicadeza, cuya complejidad y cuya aspereza reconocen no solo los oficiales de este arte, sino los lingüistas todos y los pensadores” (2003, p. 30-31). El presente artículo confirma estas palabras, a través de una muestra concreta. Si el análisis lleva a la crítica, también ha de conducir a una propuesta constructiva, cuyo objetivo no ha de ser unificar o uniformar, sino ganar en precisión¹⁸ y claridad¹⁹.

El análisis de definiciones ha sido acometido con frecuencia desde la perspectiva de las categorías gramaticales (modo de definir los adjetivos, los

¹⁸ No se trata sólo de eliminar elementos superfluos en la definición y aspirar a la mayor brevedad posible, sino de recoger realmente lo “suficiente”.

¹⁹ Gracias a una corrección en la estructura del artículo lexicográfico, la eliminación de ambigüedad, la introducción de nuevos matices en los hiperónimos y otras voces empleadas en la definición, etc.

verbos, los sustantivos, etc.) o desde la perspectiva del tipo de definición (aristotélica, parafrásica, circular, etc.). En nuestro trabajo unimos estos dos aspectos, pues analizamos la definición aristotélica de sustantivos, y añadimos un tercero: el campo semántico (de los deportes); perspectiva que ha sido apenas abordada y que constituye en nuestro caso el aspecto principal. Por supuesto, los tres aspectos están íntimamente relacionados.

Este artículo no se entiende como una crítica al *Diccionario de la Lengua Española* de la Real Academia, pues probablemente si efectuásemos este análisis partiendo de otro diccionario del español moderno, los resultados no diferirían demasiado. Cualquier diccionario es susceptible de mejoras. En el campo de las definiciones es evidente que queda mucho por hacer.

Bibliografía

- ALVAR EZQUERRA, M.: *Lexicografía descriptiva*. Barcelona : Biblograf, 1993.
- ÁLVAREZ DE MIRANDA, P.: *Los diccionarios del español moderno*. Gijón : Trea, 2011.
- BOSQUE, I.: Sobre la teoría de la definición lexicográfica, In *Verba. Anuario galego de filología* 9. Universidad de Santiago de Compostela : 1982, p. 105-123.
- FERNÁNDEZ SEVILLA, J.: *Problemas de lexicografía actual*, Bogotá : Instituto Caro y Cuervo, 1974.
- HAENSCH, G. y otros: *La lexicografía. De la lingüística teórica y la lexicografía práctica*. Madrid : Gredos, 1982.
- HERNÁNDEZ, H.: Sobre el concepto de acepción. Revisiones y propuestas. In *Voz y Letra* II/1, 1991, p. 127-141.
- LAPESA, R.: *Historia de la lengua española*. Madrid : Gredos, 1981.
- LARA, L. F.: *Teoría del diccionario monolingüe*. México D. F. : El Colegio de México, 1996.
- LARA, L. F.: *De la definición lexicográfica*. México D.F. : El Colegio de México, 2004.
- LIPSKI, J.: *El español de América*. Madrid : Cátedra, 1994.
- MEDINA GUERRA, A. M. (coord.): *Lexicografía española*. Barcelona : Ariel, 2011.
- MORENO DE ALBA, J. G.: *Introducción al español americano*. Madrid : Arco Libros, 2007.
- PORTO-DAPENA, J. A.: *Lexicografía y metalexigrafía: estudios, propuestas y comentarios*. A Coruña : Universidade da Coruña, 2009.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA: *Diccionario de la lengua española*. Madrid : Espasa, 2001.
- SECO, M.: *Estudios de lexicografía española*. Madrid : Gredos, 2003.
- SECO, M.: La importación léxica y la unidad del idioma: anglicismos en Chile y en España, In *Boletín de Filología de la Universidad de Chile* XXXVIII. Santiago de Chile : Universidad de Chile, 2000-2001, p. 253-280.
- TERUEL SÁEZ, A.: Observaciones sobre la definición en los diccionarios. In J. A. Moya Corral y M. I. Montoya Ramírez (eds.): *Variaciones sobre la enseñanza de la lengua. Actas de las IX Jornadas sobre la Enseñanza de la Lengua Española*, Granada : Universidad de Granada, 2004, p. 375-383.

WERNER, R.: La definición lexicográfica. In Haensch, G. y otros: *La lexicografía. De la lingüística teórica y la lexicografía práctica*. Madrid : Gredos, 1982, p. 259-328.

Beatriz Gómez-Pablos
Departamento de Lenguas y Literaturas Románicas
Facultad de Pedagogía
Universidad Comenio de Bratislava
Račianska 59, 813 34 Bratislava
gomezpablos@fedu.uniba.sk

SYNONYMICKÉ VZŤAHY MEDZI PRVKAMI GRAMATICKEJ ŠTRUKTÚRY VETY

Ján Kačala

Univerzita Komenského v Bratislave

Abstract: Defying the basic concepts and terms related to language and syntactic synonymy in particular the author presents the systematics of synonymous relations among components of a grammatical structure, i. e. among the parts of a sentence, and distinguishes the synonymy of the parts of a sentence from the synonymy of various forms performing as the parts of a sentence.

Keywords: synonymous relations in language, syntactic synonymy, parts of a sentence, grammatical sentence structure, semantic sentence structure, syntagm

Abstrakt: Autor na pozadí výkladu elementárnych pojmov a termínov z oblasti jazykovej a osobitne syntaktickej synonymie podáva systematiku synonymných vzťahov medzi prvkami gramatickej štruktúry vety, t. j. medzi vetnými členmi, a odlišuje pritom synonymiu vetných členov od synonymie rozličných foriem slúžiacich na realizáciu vetného člena.

Kľúčové slová: synonymické vzťahy v jazyku, syntaktická synonymia, vetný člen, gramatická štruktúra vety, sémantická štruktúra vety, syntagma

ÚVOD

Téma synonymických vzťahov medzi prvkami gramatickej štruktúry vety, t. j. medzi vetnými členmi, nie je v našej literatúre rozpracovaná ani sústavnejšie spracovaná. Tento stav si vysvetľujeme tým, že ani teórii vetných členov, hoci slúži ako základné a zatiaľ aj ako neodmysliteľné východisko v jazykovom vyučovaní na všetkých relevantných stupňoch škôl, nevenuje sa taká pozornosť, akú by si najmä s ohľadom na uvedenú metodickú dimenziu zaslúžila. V našej stati si kladieme za cieľ osvetliť základné pojmy a termíny z tejto oblasti a podať systematiku synonymických vzťahov medzi prvkami gramatickej štruktúry vety. Naša stať je rozdelená na tieto časti: I. Výklad základných pojmov a termínov, II. Systematika synonymných prvkov v gramatickej štruktúre vety, III. Synonymia rozličných foriem na realizáciu istého vetného člena a IV. Zhrnutie a závery.

1. VÝKLAD ZÁKLADNÝCH POJMOV A TERMÍNOV

Za základné pojmy a termíny používané pri spracovaní témy pokladáme: gramatická štruktúra vety; sémantická štruktúra vety; vetný člen alebo prvok gramatickej štruktúry vety; syntagma; synonymické vzťahy v jazyku; syntaktická synonymia.

Gramatickou štruktúrou vety rozumieme konfiguráciu gramatických prvkov vety a ich vzájomných syntaktických vzťahov vybudovanú na aktualizácii ako vetotvornom vzťahu, ktorá prepája výstavbu danej minimálnej vetnej štruktúry s odrážanou mimojazykovou skutočnosťou. Východiskom gramatickej štruktúry vety ako celostnej syntaktickej štruktúry je gramatické jadro vety, ktoré v slovenskom jazyku môže byť dvojaké: 1. môže byť utvorené ako rozčlenené, analytické, v ktorom sú spojené dva základné vetné členy, t. j. podmet a prísudok, alebo 2. ako nerozčlenené, syntetické, ktoré tvorí jeden základný vetný člen – vetný základ. Gramatická štruktúra vety ako istá celosť, ale aj svojimi jednotlivými prvkami je bytostne zviazaná so sémantickou štruktúrou vety a jej prvkami. Sémantická štruktúra vety je konfigurácia sémantických prvkov vety a ich vzájomných sémanticko-syntaktických vzťahov vychádzajúca takisto z vetotvorného vzťahu, keďže ten má komplexnú sémanticko-gramatickú povahu. Základňou sémantickej štruktúry vety sú najvšeobecnejšie sémantické komponenty tvoriace náplň slova ako integrálnej súčasti vety. Sémantickú štruktúru vety utvárajú kategoriálne a subkategoriálne komponenty v sémantike slova. Slovo ako komplexná jazyková jednotka teda svojimi kategoriálnymi a subkategoriálnymi komponentmi v sémantickej štruktúre podmieňuje sémantickú štruktúru vety, svojimi nekategoriálnymi komponentmi podmieňuje obsahovú štruktúru vety a svojimi gramatickými vlastnosťami sa spoluzúčastňuje na utváraní gramatickej štruktúry vety.

Vetný člen je súčasťou gramatickej štruktúry vety, je to jeden prvok tejto štruktúry, obsadzujúci istú syntaktickú pozíciu vo vete, vo vzťahu k inému, najmä syntakticky nadradenému prvku. Vetný člen ako najmenšia syntaktická jednotka jazyka sa vymedzuje aj zo syntagmatického hľadiska ako jedna zo súčastí najmenšieho syntagmatického spojenia, syntagmy, ktorá sa vyčleňuje v štruktúre vety na základe syntagmatického aj sémantického vzťahu medzi súčasťami spojenia. Syntagma je spojením vetných členov, ktoré k sebe patria obsahovo a vecne, gramaticky aj sémanticky.

Vetný člen možno chápať dvojakou: jednak ako gramatický náprotivok zodpovedajúceho prvku sémantickej štruktúry vety a jednak ako komplexný sémanticko-gramatický prvok ucelenej vetnej štruktúry, ktorý má svoju syntaktickú, sémantickú, ako aj lexikálno-morfologickú stránku. Syntaktickou stránkou sa rozumie jeho pozícia v gramatickej štruktúre vety, sémantickou stránkou sa rozumie jeho pozícia v sémantickej štruktúre vety a napokon lexikálno-morfologickou stránkou vetného člena sa rozumie spôsob jeho vyjadrenia, t. j. vlastná výrazová stránka vetného člena. V tejto stati sa pridrižujeme prvého konceptu; vetný člen ako komplexný syntakticko-sémanticko-morfologický útvar vo vete sme predstavili v našej staršej práci – v monografii o doplnku – pozri Kačala, 1971, s. 54 n.

Synonymické vzťahy prestupujú celý významový systém jazyka. Tak ako jazykový význam vo všeobecnosti, aj synonymické vzťahy chápeme ako rýdzo jazykové entity, ktoré nepresahujú rámec jazyka a nemeríme ich nijakými pravdivostnými, logickými, kvantitatívnymi alebo inými nejazykovými veličinami. Tak sme naše chápanie synonymie predstavili v štúdiu *Sémantické*

vzťahy v syntaxi s podtitulom *Synonymia syntaktických konštrukcií* z roku 2000 a tejto koncepcie sa pridrižujeme aj v tejto práci. Syntaktická synonymia sa týka výlučne syntaktických jednotiek jazyka, a tak napríklad lexikálna synonymia, aj keď sa prejavuje na úrovni vety, povedzme v dvojici viet *Na oblohe sme pozorovali pohybujúce sa oblaky.* a *Na nebi sme obzerali hýbuce sa mračná.*, zostáva „iba“ lexikálnou synonymiou: nepresahuje totiž synonymické vzťahy medzi zodpovedajúcimi lexikálnymi jednotkami ako súčasťami daných vetných celkov (napríklad *obloha* a *nebo*, *pozorovať* a *obzerať*...) a nemá dosah na stavbu vety ako celku alebo jej organických súčastí, akými sú syntagmy. Ináč povedané: na syntaktickej stavbe obidvoch viet nezisťujeme nijaké znaky, podľa ktorých by sme vety mohli hodnotiť ako navzájom synonymné.

Syntaktická synonymia v našom ponímaní je teda viazaná nie na lexikálne jednotky, lež na vlastné syntaktické jednotky a ako sémantický vzťah medzi zodpovedajúcimi alebo korešpondujúcimi jednotkami sa prejavuje na štyroch úrovniach: 1. na úrovni formálnej realizácie členov syntagmy, 2. na úrovni vetných členov, 3. na úrovni syntagmiem a napokon 4. na úrovni celostných syntaktických útvarov, t. j. viet. Príkladom na synonymiu na úrovni formálnej realizácie člena syntagmy sú povedzme rozdielne realizácie väzby prídavného mena *podobný*: *otcovi*, *s otcom*, *na otca*. Všetky tieto tri spôsoby vyjadrenia adjektívnej väzby sú synonymné a všetky vystupujú ako objekt prídavného mena *podobný*, lebo sú výrazom väzby daného adjektíva. Synonymiu na úrovni vetných členov máme v príkladoch typu *prejsť cestu* a *prejsť cez cestu*: obidva výrazy v spojení so slovesom *prejsť* vyjadrujú rovnaký význam, ale ako vetné členy sú rozdielne: akuzatívna forma má úlohu predmetu nadradeného slovesa, kým predložková forma *cez* + akuzatív mena má úlohu príslovkového určenia miesta. Synonymia na úrovni syntagmiem sa uplatňuje v súvzťažných prípadoch typu *zapríčiniť skazu* a *byť príčinou skazy*, *dať príklad odvahy* a *byť príkladom v odvahe*, v ktorých sú obidva členy syntagmy v synonymickom vzťahu. Napokon synonymiu na úrovni vety môžeme ilustrovať súvzťažnými príkladmi typu *List doručil poštár.* a *List bol doručený poštárom.* – *Študent orientuje svoj záujem na matematiku.* a *Záujem študenta sa orientuje na matematiku.* – *Deti prejavujú pozornosť predovšetkým voči rodičom.* a *Pozornosť detí sa prejavuje predovšetkým voči rodičom.* – *Konečne prišiel rad aj na nášho predsedu.* a *Konečne prišiel na rad aj náš predseda.* Ako vidno, v súvzťažných vetách sú v synonymických vzťahoch rozhodujúce časti vety – podmet a prísudok, kým iné časti (napríklad príslovkové určenia alebo prívlastky) môžu byť aj syntakticky totožné, t. j. zachovávajú si svoju základnú pozíciu vo vzťahu k nadradenému členu v obidvoch vetách.

Základný a neobíditeľný postulát pri posudzovaní syntaktickej synonymie, ako aj synonymie vo všeobecnosti je, aby sme synonymiu videli ako významovo-výrazový fenomén, to značí, že nemôžeme pri nej klásť dôraz na rovnaký alebo blízky význam rozoberaných jazykových jednotiek bez toho, žeby sme tento význam neuvádzali do súvzťažnosti s rozdielnou jazykovou formou, keďže práve ona prináša diferencovanosť, rozdielnosť v realizácii toho istého alebo blízkeho významu. Všetky uvedené príklady potvrdzujú splnenie tohto

elementárneho postulátu. Pravdaže, na úrovni vety treba fenomény významu a výrazu hodnotiť zároveň ako relatívne, lebo pri vete máme do činenia s viacerými navzájom zviazanými úrovňami: 1. úroveň obsahovej štruktúry, 2. úroveň sémantickej štruktúry a 3. úroveň gramatickej štruktúry vety. Preto napríklad v platnosti výrazovej stránky vo vzťahu k obsahovej štruktúre vety vystupuje sémantická štruktúra vety, lebo práve ona je vo vzťahu k rovnakej obsahovej stránke nositeľom výrazovej diferencie. No v relácii ku gramatickej štruktúre vety sémantická štruktúra vystupuje už ako významová, prípadne obsahová stránka. Podrobnejší rozbor tejto problematiky podávame v citovanej štúdií o sémantických vzťahoch v syntaxi.

2. SYSTEMATIKA PRVKOV GRAMATICKEJ ŠTRUKTÚRY VETY, KTORÉ SÚ VO VZÁJOMNÝCH SYNONYMICKÝCH VZŤAHOCH

V tejto časti našej práce preberieme jednotlivé prípady vzájomnej synonymie rozdielnych vetných členov, ktoré zastávajú rozličnú pozíciu v gramatickej štruktúre vety. Za synonymický označujeme taký vzťah medzi rozdielnymi vetnými členmi, keď lexikálny význam súvzťažných výrazov v pozícii rozličných vetných členov je rovnaký alebo blízky, pričom tento stav sa opiera aj o výskyt rovnakých lexikálnych jednotiek. Pravdaže, tieto súvzťažné lexikálne jednotky záväzne vystupujú v rozdielnych gramatických tvaroch, zodpovedajúcich ich rozdielnej vetnočlenskej pozícii a úlohe, ktorú majú v gramatickej štruktúre danej vety. Okrem rovnakých lexikálnych jednotiek v takom vzťahu môžu byť príbuzné lexikálne jednotky majúce rovnaký základ, ale patriace do rozličných slovných druhov. Za také pokladáme povedzme dvojice *príčina* (v danom prípade v spojení *byť príčinou*) a *zapríčiniť*, *môcť* a *možno*, *treba* a *potrebovať* a podobne. Kritérium významovej a výrazovej blízkosti spĺňajú aj dvojice zložené z plnovýznamového slova a zo spojenia, v ktorom príbuzné slovo vystupuje v spojení s formálnym (kategoriálnym) menom alebo slovesom, napríklad *inžinier* a *inžiniersky titul* (v príkladoch *Vrátil sa ako inžinier.* a *Vrátil sa s inžinierskym titulom.*) a podobne. Za významovo aj výrazovo blízke pokladáme aj súvzťažné dvojice sloves nezvratné sloveso a zodpovedajúce zvrtné sloveso utvorené reflexívnou deriváciou.

Východiskový poznatok je taký, že do vzájomných synonymických vzťahov vstupujú všetky vetné členy, no nie všetky vystupujú vo vzájomnej kombinácii. Nenašli sme dvojicu, v rámci ktorej ako synonymné vetné členy vystupujú základné vetné členy dvojčlennej vety, t. j. podmet a prísudok. Dá sa to pochopiť na základe ich špecifickej úlohy pri utváraní gramatického a sémantického jadra vety a vzájomného spojenia v aktualizácii. Pri tomto vetotvornom vzťahu sa totiž istej substancii prisudzuje istý (dynamický) príznak a tieto fenomény sú stabilizované v syntakticky spojených vetných členoch – podmete a prísudku –, a preto uvedené fenomény, t. j. substanciu a (dynamický) príznak, nemožno zamieňať, rovnako ako nemožno zamieňať syntaktické pozície, v ktorých vystupujú zodpovedajúce vetné členy. Nenašli sme ani dvojicu viet, v ktorej by ako synonymné vetné členy vystupovali podmet a doplnok. Aj toto zistenie sa dá pochopiť na základe toho, že

doplnok (subjektový aj objektový) má v našej koncepcii prísudkovú povahu, a preto sa v takých reláciách vo vete správa ako (druhý, prípadne druhotný) prísudok.

No podmet vystupuje v synonymickom vzťahu s mnohými ďalšími vetnými členmi: predmetom, príslovkovým určením a prívlastkom. Prísudok je najčastejšie v synonymickom vzťahu s vetným základom. Doplnok často vystupuje v synonymickom vzťahu s paralelným príslovkovým určením a s paralelným prívlastkom. Napokon máme aj príklady na synonymický vzťah medzi vedľajšími vetnými členmi, ako je predmet a príslovkové určenie alebo predmet a prívlastok. Na všetky spomenuté dvojice uvedieme typizované príklady a prípadne pridáme nevyhnutný komentár.

2.1 Podmet – predmet

Tieto dva vetné členy stoja v regulárnom paradigmatickom synonymickom vzťahu najmä pri paralelných dvojiciach viet s aktívnou a neaktívnou (pasívnou) gramatickou vetnou perspektívou. S postavením príslušného pomenovania v pozícii predmetu je spojený činný slovesný tvar v prísudku a aktívna gramatická perspektíva vety, kým s postavením tohto pomenovania v pozícii podmetu je spojený pasívny slovesný tvar v prísudku a neaktívna (pasívna) gramatická perspektíva vety. Napríklad: *List /akuzatív/ mu doručil poštár.* a *List /nominatív/ mu bol doručený poštárom.* – *Drevenú plastiku vyrobil zručný ľudový rezbár.* a *Drevená plastika bola vyrobená zručným ľudovým rezbárom.* – *Univerzitné publikácie /akuzatív/ prijímajú vedecké kruhy kladne.* a *Univerzitné publikácie /nominatív/ sú vo vedeckých kruhoch prijímané kladne.* Táto ostatná veta môže byť stvárnená aj v podobe so zvrátnym pasívom, ktoré je v našom jazyku oveľa častejšie a neutrálnejšie ako opisné pasívum: *Univerzitné publikácie sa vo vedeckých kruhoch prijímajú kladne.*

Iná skupina príkladov je viazaná na jestvovanie paralelných viacintenčných sloviess, z ktorých jedno je osobné a druhé je neosobné, také sú napríklad zvrátne slovesá *prísniť sa, snívať sa, mariť sa* v príkladoch: *To sa mu prísnilo.* a *O tom sa mu prísnilo.* – *To sa mu snívalo.* a *O tom sa mu snívalo.* – *To sa mi len marilo.* a *O tom sa mi len marilo.* – *To sa nám mohlo len zdať.* a *O tom sa nám mohlo len zdať.* Ako vidno, osobné varianty majú iba väzbu s datívom, kým neosobné varianty majú väzbu s datívom aj s lokálom s predložkou *o*.

Napokon sú tu príklady s dvojicou súvzťažné nezvrátne a zvrátne sloveso: *Mladší pracovníci formujú svoje názory na základe získaných nových poznatkov.* a *Názory mladších pracovníkov sa formujú na základe získaných nových poznatkov.* – *Otca zaujíma história.* a *Otec sa zaujíma o históriu.* – *Študent nazlostil učiteľa.* a *Učiteľ sa nazlostil na študenta.* Uvedené príklady sú pozoruhodné tým, že v takýchto dvojiciach sa na pozíciách podmetu a predmetu pri tejto reflexívnej derivácii striedajú pomenovania v oboch pozíciách zároveň.

Synonymický vzťah podmetovej a predmetovej pozície môžeme pozorovať aj v súvzťažných vetách vybudovaných na zvrátnej podobe slovesa v prísudku dvojčlennej vety a na neosobnom variante paralelného osobného nezvrátneho slovesa vo vetnom základe jednočlennej vety: *Vybili sa mu poistky.* a *Vybilo mu poistky.*

Na špecifickejšej variantnosti výrazov *prísť rad na niekoho* a *niekto prišiel na rad* s povahou frazeologizmov sú založené vety *Prišiel rad aj na predsedu.* a *Prišiel na rad aj predseda.* Podobný príklad so slovesom *prísť* máme aj v súvzťažných vyjadreniach *Táto téma dnes vôbec neprišla do reči.* a *Na túto tému dnes vôbec neprišla reč.*

Z príkladov vidno, že v predmetovej pozícii najčastejšie býva meno v akuzatívnej forme, ktorá najplnšie vyjadruje zásahovosť objektu vo vzťahu k určitému slovesnému tvaru v pozícii prísudku, prípadne vetného základu.

2.2 Podmet – prívlastok

Tieto dva vetné členy sa v synonymických vzťahoch nevyskytujú veľmi často. Výmena pozícií je aj tu spojená s výskytom zvrätneho a paralelného nezvrätneho slovesa. Príklady: Mladší *pracovníci* formujú svoje názory na základe získaných nových poznatkov. a *Názory mladších pracovníkov* sa formujú na základe získaných nových poznatkov. – *Synovec* orientuje svoj záujem na štúdium fyziky. a *Záujem synovca* sa orientuje na štúdium fyziky.

2.3 Podmet – príslovkové určenie

Vzájomný synonymický vzťah týchto dvoch vetných členov je najčastejšie viazaný na jestvovanie paralelných viacintenčných slovies – jedného osobného a druhého neosobného. Z výskytu osobného slovesa vyplýva možnosť použiť určitý slovesný tvar vo všetkých paradigmatických variáciách, kým povahou neosobného slovesa je daná možnosť upotrebiť iba jeden tvar z celej paradigmy, ktorý je zhodný s tvarom 3. osoby jednotného čísla stredného rodu. Na súvzťažných osobných a neosobných slovesách sa potom zakladajú paralelné dvojčlenné a jednočlenné vety. Príklady: *Záhrada* sa nám páčila. a *V záhrade* sa nám páčilo. – *Dom* horel. a *V dome* horelo. – *Bolia* ma *kríže*. a *Bolí* ma *v krížoch*. – *Povodeň* vzala dolu vodou most. a *Pri povodni* vzalo dolu vodou most. – *Oči* sa mu zaiskrili. a *V očiach* sa mu zaiskrilo. – *Obloha* sa rozjasnila. a *Na oblohe* sa rozjasnilo. – *Kopce* sa zatiahli hmlou. a *V kopcoch* sa zatiahlo hmlou.

V iných prípadoch sa v prísudku upotrebuje sloveso s rovnakou intenčnou hodnotou, napríklad: *Susedia* upratujú dvor. a *U susedov* upratujú dvor. V takejto dvojčlennej vete, založenej na slovesách so subjektovo-objektovou intenčnou hodnotou, s neurčitým podmetom a s takýmto obsadením vetnočlenských pozícií sa dá premeniť aktívna gramatická perspektíva na neaktívnu (pasívnu) náhradou aktívneho tvaru prísudkového slovesa zvrätaným pasívnym tvarom: *U susedov* sa upratuje dvor. O bezpodmetový zvrätaný tvar v pozícii vetného základu už jednočlennej vety by v takom prípade išlo vtedy, keby vo vete nebola obsadená pozícia zásahu (sémantického predmetu): *U susedov* sa upratuje.

Sloveso *prísť* pripúšťa vo svojom okolí takúto súvzťažnosť podmetu a príslovkového určenia: *Na túto tému dnes vôbec neprišla reč.* a *Táto téma*

dnes vôbec neprišla do reči. Pravdaže, so zreteľom na petrifikovanosť spojenia *prísť do reči* možno v predložkovom výraze *do reči* vidieť príslovkové určenie miesta iba v abstraktnom, už vzdialenom zmysle.

Z uvedených príkladov vidno, že pravidelným súvzťažným členom podmetovej pozície je príslovkové určenie miesta; iné príslovkové určenia (napríklad času) sú zriedkavé.

2.4 Prísudok – vetný základ

Tento synonymický vzťah má limitovanú paradigmatickú povahu, lebo sa opiera o paralelné jestvovanie modálnych slovíec ako súčasti zloženého prísudku v dvojčlenných vetných štruktúrach a modálnych vetných prísloviach ako súčasti zloženého vetného základu v súvzťažných jednočlenných vetných štruktúrach. Napríklad: *Z tohto vrchu môžeme vidieť Tatry.* a *Z tohto vrchu možno vidieť Tatry.* (prípadne aj: *Z tohto vrchu vidieť Tatry.* alebo: *Z tohto vrchu vidno Tatry.*) – *Musíme prebrať oveľa viac látky, aby sme sa dostali k jadrú otázky.* a *Treba prebrať oveľa viac látky, aby sme sa dostali k jadrú otázky.* – *Nemáte sa spytovať na zbytočné veci.* a *Neradno / nehodno sa spytovať na zbytočné veci.*

2.5 Doplnok a príslovkové určenie

Tieto dva vetné členy sa zásluhou príbuzných vyjadrovacích prostriedkov dosť často vyskytujú v synonymických vzťahoch. Najmä paralelné vyjadrenia s prídavným menom, s trpným prídavným alebo iným adjektívom a súvzťažnou príslovkou majú aj vecný význam (vlastný obsah) takmer ťažko odlišiteľný, no syntaktický význam pri obidvoch vetných členoch zostáva zachovaný; vidíme ho najmä v tom, že doplnok sa polopredikatívnym vzťahom viaže na nadradené meno v syntaktickej pozícii podmetu a nepravou koordináciou sa spája so slovesom v prísudku vety. Na druhej strane vecným významom aj formou blízka príslovka s funkciou príslovkového určenia spôsobu sa subordinatívnym vzťahom spája iba so slovesným tvarom v prísudku vety; to značí, že pri syntagmatickej výstavbe príslovkového určenia nemôžeme identifikovať jeho syntaktický vzťah s podmetom, no ten je zasa pre doplnok rozhodujúci. Niektoré príklady: *V súťaži dorastencov sa umiestnil prvý.* a *V súťaži dorastencov sa umiestnil na prvom mieste.* – *Úlohu si urobil sám.* a *Úlohu si urobil samostatne.* – *Sedel schúlený.* a *Sedel schúlene.* – *Pozeral prekvapený.* a *Pozeral prekvapene.* „Nečakaný výsledok,“ povedal *zamyslený.* a „Nečakaný výsledok,“ povedal *zamyslene.* – *Do rodnej obce sa vrátil ako inžinier.* a *Do rodnej obce sa vrátil s inžinierskym titulom.*

Pri odlišovaní doplnku od príslovkového určenia sa v slovenskej a českej jazykovede najmä v minulosti používalo transformačné pravidlo, ktoré sformuloval český syntaktik Vladimír Šmilauer vo svojom hlavnom syntaktickom diele *Novočeská skladba* (1966, s. 336): „Keď nahradíme sloveso dejovým substantívom, premení sa príslovkové určenie na prívlastok tohto

dejevového substantíva, kým doplnok na prívlastok podmetu alebo predmetu.“ Ukazuje to na príklade *Vojsko poraženo /doplnok/ ustoupilo rychle (adverbiále) ke Skalici.* (adverbiále) Po transformácii identifikuje tieto relevantné syntagmy: *ústup poraženého vojska; rychlý ústup; ústup ke Skalici.*

2.6 Doplnok a prívlastok

Synonymný vzťah medzi týmito dvoma vetnými členmi je pri zhodnom adjektívnom type doplnku a zodpovedajúceho prívlastku pravidelný. Na rozdiel od vzťahov medzi ostatnými vetnými členmi tento vzťah sa neutvára transformačným postupom, ani tvarovou zmenou niektorého z vetných členov, lež je výlučne vecou polohy daného adjektívneho výrazu vo vzťahu k nadradenému menu v pozícii podmetu alebo predmetu. Kým doplnok stojí až za nadradeným podmetom aj prísudkom alebo aspoň za podmetom, zhodný prívlastok záväzne zaujíma postavenie tesne pred menom s funkciou podmetu. Ukazujú to príklady na subjektový doplnok: Horár kráčal *zamyslený* dolu dedinou., prípadne Horár *zamyslený* kráčal dolu dedinou. a na prívlastok: *Zamyslený* horár kráčal dolu dedinou. Analogicky sa to uplatňuje pri objektovom doplnku: Chlapca našli *premrznutého* v opustenej chate. a pri paralelnom prívlastku mena s funkciou predmetu: *Premrznutého* chlapca našli v opustenej chate. Keďže takéto vzťahy doplnku a prívlastku sú pravidelné, nebudeme prinášať na ne ďalšie doklady.

Menej typický synonymický vzťah medzi doplnkom a prívlastkom môžeme nájsť aj v istých konštrukciách so vzájomným transformačným vzťahom. Ako menej typický ho označujeme preto, že pri doplnku sa síce vychádza z vety, ale synonymná konštrukcia s prívlastkom už nemá povahu zodpovedajúcej dvojčlennej vety, lež iba transformovanej konštrukcie s východiskovým dejovým menom (vychádzajúcim z prísudkového slovesa), a tá potenciálne môže fungovať už iba ako jednočlenná veta. Takýto ráz transformovanej konštrukcie je daný aj tým, že konštrukcia nie je výsledkom bežného vyjadrovania a premena doplnku na paralelný prívlastok nadradeného mena transformovaného z podmetu alebo predmetu sa v jazykovede (v zmysle spomínaného transformačného pravidla Vladimíra Šmilauera) využíva ako dokazovací postup na odlišenie doplnku od príslovkového určenia, ktoré, ako sme videli, sa pri takejto transformácii zmení na prívlastok dejového mena. Ukazujú to príklady so subjektovým aj objektovým doplnkom: Deti sa z rekreácie vrátili *zdravé a osviežené*. Po transformácii: *Návrat zdravých a osviežených* detí z rekreácie. Podobne pri objektovom doplnku: Dievča našli po dlhom hľadaní *zranené* v lese. Po transformácii: *Nájdenie zraneného* dievčaťa po dlhom hľadaní v lese. Tieto príklady ukazujú skôr na jestvovanie transformačných vzťahov medzi danými syntaktickými štruktúrami ako na synonymické vzťahy medzi vetnými členmi v obidvoch súvzťažných štruktúrach (každá z nich by totiž mala mať plnohodnotnú vetnú platnosť).

2.7 Predmet a príslovkové určenie

Aj tieto dva vetné členy majú zásluhou jestvovania príbuzných výrazových prostriedkov k sebe blízko aj významovo a bežne sa medzi nimi vyskytuje aj synonymický vzťah. Príklady: *Miestnosť* treba vyvetrať. a *V miestnosti* treba vyvetrať. – Zloděj preskočil *plot*. a Zloděj preskočil *cez / ponad plot*. – Prešiel celú západnú *Európu*. a Prešiel *po* celej západnej *Európe*. – Prepláva bez odpočinku celé *jazero*. a Prepláva bez odpočinku *cez* celé *jazero*. Z príkladov vidno, že v synonymickom vzťahu sa tu predmet a príslovkové určenie vyskytujú najmä pri predponových slovesách s významom pohybu, ktoré práve príponou nadobudli subjektovo-objektovú intencnú hodnotu. Vo vzťahu k takýmto slovesám vo všeobecnosti tento jav nadobúda závažnejšiu platnosť tým, že tieto slovesá z hľadiska intencnej hodnoty sa tu javia raz ako vyžadujúce predmetové doplnenie a inokedy ako nevyžadujúce toto predmetové doplnenie. To značí, že v tomto druhom prípade vystupujú síce ako bezpredmetové, no zároveň akoby záväzne sa spájajúce s pomenovaním miestnej okolnosti, ktorá je sémanticky súvzťažná s označením zodpovedajúceho predmetu deja, na ktorý slovesný dej prechádza. Ukazuje sa, že predmetové doplnenie a okolnostné doplnenie tu vystupujú popri sebe ako variantné; značí to, že dané sloveso subjektovo-objektového intencného typu popri objektovom doplnení pripúšťa aj okolnostné doplnenie s významom miesta a tieto dve doplnenia sú z hľadiska naplnenia intencného potenciálu prísudkového slovesa vzájomne rovnocenné a významovo príbuzné (synonymné), ale súčasne vedľa seba nestoja a navzájom sa vylučujú.

Tento poznatok už prekračuje rámec gramatickej štruktúry vety a dotýka sa sémantickej štruktúry vety a vymedzovania typov sloviac podľa intencnej hodnoty. Zdá sa, že v budúcnosti bude v sémanticky orientovanej syntaktickej teórii výkladu vetnej stavby treba rátať aj s variantnými doplneniami objektového rázu a okolnostného rázu pri tom istom slovese. Obidva svojou podstatou rozdielne (proti intencne podmienenému zásahu stojí „nezásah“), ale sémanticky blízke typy doplnenia vyplývajú z intencného potenciálu príslušného slovesa, obidva teda pokladáme za intencné doplnenia. Na druhej strane tieto prípady pokladáme síce za regulárne, ale zároveň aj okrajové.

2.8 Predmet a prívlastok

Synonymický vzťah medzi týmito dvoma rozvíjacími vetnými členmi z rozdielných dvoch skupín vety – slovesnej a mennej – má paradigmatickú povahu, keďže sa opiera o pravidelné vzťahy predmetu v relácii k nadradenému slovesu, najčastejšie k určitému slovesnému tvaru v pozícii prísudku dvojčlennej vety, a zodpovedajúceho nezhodného prívlastku mena po pretransformovaní slovesnej syntagmy na mennú, ako to vidno z príkladov: Víchor zapríčinil v okolitej prírode *skazu*. a Víchor bol príčinou / na príčine *skazy* v okolitej prírode. – Výrobca zaručuje dobrú *kvalitu*. a Výrobca je zárukou dobrej *kvality*. – Vojenské velenie zakázalo *vstup* do priestoru. a Vojenské velenie dosiahlo

zákaz *vstupu* do priestoru. – Diváci prejavili pri vystúpení aktivistu *nevôľu*. a Pri vystúpení aktivistu boli prejavy *nevôle* (zo strany) divákov.

Takéto paradigmatické a transformačné vzťahy platia pri predmete v tvare *bezpredložkového* akuzatívu, ktorý sa po zmene nadradeného slovesa na zodpovedajúce meno pretransformuje na genitív s funkciou prívlastku nadradeného mena. No väzby slovesa s inými bezpredložkovými aj predložkovými pádmí mena, ako aj s neurčitkom slovesa a s predmetovou vedľajšou vetou po transformácii na zodpovedajúce podstatné meno zachovávajú svoj tvar a ani po tejto transformácii slovesa na meno sa formálne nemenia. Menia však svoju syntaktickú pozíciu vo vete: mení sa ich syntaktický vzťah k nadradenému členu vety a stávajú sa jeho prívlastkom. Niektoré príklady: Rozlúčili sme sa *so starým rokom*. a Bola rozlúčka *so starým rokom*. – Nečakane sa rozhodli *vzdať* majetku v prospech vnúčeniec. a Nečakané bolo (ich) rozhodnutie *vzdať sa* majetku v prospech vnúčeniec. – Nečakane sa rozhodli, *že sa vzdajú majetku v prospech vnúčeniec*. a Nečakané bolo (ich) rozhodnutie, *že sa vzdajú majetku v prospech vnúčeniec*.

V istých prípadoch, podmienených sémantikou prísudkového slovesa, akuzatívnu väzbu takéhoto slovesa nahrádza väzba s datívom. Druhá väzba s akuzatívom s predložkou *na* alebo s predmetovou vedľajšou vetou pritom zostáva zachovaná: Občania písomne vyzývali *starostu na odstúpenie*, prípadne *aby odstúpil*. a Občania poslali písomnú výzvu *starostovi na odstúpenie*, prípadne *aby odstúpil*.

Iná situácia je pri vzťahu jednoslovného slovesa a paralelného viacslovného spojenia zahŕňajúceho kategoriálne sloveso a dejové substantívum utvorené z východiskového slovesa, napríklad *súhlasit' s niečím* a *byť v súhlase s niečím* vo vetách Autorov výrok *súhlasí s celkovým vyznením* diela. a Autorov výrok je *v súhlase s celkovým vyznením* diela. Tu v druhej vete predložkový výraz *s vyznením* už neplní úlohu nezhodného prívlastku mennej súčasti viacslovného pomenovania *byť v súhlase*; je to spôsobené tým, že tento predložkový výraz sa ako väzobný konštituoval – analogicky podľa zodpovedajúceho slovesa – aj pri viacslovnom pomenovaní *byť v súhlase* ako analytickej lexikálnej jednotke. Rovnaký stav máme aj pri súvzťažných dvojiciach *poradiť si s niečím* a *dať si rady s niečím* alebo *usporiadať niečo* a *dať niečo na poriadok*, prípadne *dať niečo do poriadku* vo vetách *Učiteľka si poradila s každým detským výstrelkom*. a *Učiteľka si dala rady s každým detským výstrelkom*. a *Deti si v izbe usporiadali knihy*. a *Deti si v izbe dali na poriadok knihy*, prípadne *Deti si v izbe dali do poriadku knihy*.

3. SYNONYMIA ROZLIČNÝCH FORIEM NA REALIZÁCIU ISTÉHO VETNÉHO ČLENA

Tému synonymického vzťahu dvoch alebo viacerých foriem na realizáciu jedného vetného člena sa žiada odlišiť od témy synonymických vzťahov medzi rozličnými vetnými členmi, ktorá bola predmetom nášho rozboru doteraz. Z vyratovania spôsobov vyjadrenia rozličných vetných členov v sústavných gramatických prácach je známe, že spôsoby na realizáciu istého vetného člena sú bohaté a aj veľmi diferencované. Táto diferencovanosť je

spravidla podmienená slovnodruhovými rozdielmi a rozdielmi na úrovni spôsobu výstavby danej časti vety v tom zmysle, či ide o jednoduchý vetný člen, o zložený vetný člen, o vedľajšiu vetu alebo o hlavnú vetu (tento ostatný variant iba v osobitných prípadoch). V tejto časti našej state nemáme na mysli takéto rozdiely; pôjde nám o formálne rozdiely v rámci jedného slovného druhu, ktoré, pravdaže, nesú so sebou aj výrazové rozdiely vyplývajúce pri podstatnom mene z významu pádov, ako aj – pri predložkových pádoch – z významu predložky. Napríklad pri predmete ako vetnom člene nám ide o také spôsoby vyjadrenia, ako sú: *okoštovať koláč*, *okoštovať koláča*, *okoštovať z koláča*. Pri predmete môžeme uviesť zasa tieto spôsoby: *Víno ubudlo*. – *Vína ubudlo*. – *Z vína ubudlo*. Ako vidno, pri uvedených rozličných spôsoboch vyjadrenia sa tu dôsledne pohybujeme v rámci jedného vetného člena.

Už sme naznačili, že pri uvedených rozdielnych formách ide predovšetkým o rozdiely vo význame pádov, prípadne plus so zreteľom na význam predložky. Pri uvedených spojeniach so slovesom *okoštovať* máme pred sebou väzbu slovesa s akuzatívom a tá môže byť istým spôsobom modifikovaná: keď do nášho vyjadrenia vstupuje významový prvok kvantity, volí sa väzba s genitívom (*okoštovať koláča* – ide o partitívny genitív), keď pribudne významový prvok pôvodu, využije sa väzba s predložkou *z* + *genitívny tvar* podstatného mena. (J. Oravec v monografii o predložkách /1968, s. 143 n./ uvádza význam pôvodu ako prvý medzi statickými odtienkami vo význame predložky *z*.) Podľa teórie pádov, tak ako ju poznáme z Mikovej monografie o gramatických kategóriách podstatných mien (pozri Miko, 1962, s. 88 n.) a z akademickej Morfológie slovenského jazyka z roku 1966 (s. 70 n.), akuzatív vyjadruje (neobmedzenú) účasť niečoho (deja) na danom jave, genitív vyjadruje účasť s obmedzením, ale bez ďalšieho príznaku a pri predložkovom genitíve do hry vstupuje aj význam predložky, v danom prípade je to spomenutý význam pôvodu vyjadrený predložkou *z*.

O podobné vzťahy ide aj pri uvedených formách na vyjadrenie podmetu, pravdaže, s tým zásadným rozdielom, že nominatív ako základný prostriedok na realizáciu podmetu vety je v opozícii so všetkými pádovými formami, lebo vyjadruje neúčasť niečoho (deja) na danom jave: *Víno ubudlo*. Keď vo vyjadrení vyzdvihneme kvantitatívny ukazovateľ vzťahujúci sa na daný prvok, na realizáciu podmetu vety upotrebíme partitívny genitív: *Vína ubudlo*. Keď ku kvantitatívnemu významu genitívu priberieme významový prvok pôvodu, daný obsah vyjadríme genitívom s predložkou *z*: *Z vína ubudlo*. Pravdaže, pri interpretácii tohto predložkového výrazu môžeme významový prvok pôvodu vyzdvihnúť do takej miery, že význam pôvodu ako prevažujúci prisúdime predložkovému výrazu ako celku a syntaktickú pozíciu predložkového výrazu tým posunieme do oblasti okolnostného určenia, budeme teda tento predložkový výraz vetnočlensky pokladať za príslovkové určenie pôvodu.

V interpretácii syntaktickej platnosti predložkových výrazov tohto typu je naša syntaktická teória doteraz nejednotná; okrem uvedeného spôsobu výkladu takého predložkového pádu sa uznáva aj podmetová platnosť takéhoto pádu. Touto otázkou sa v našej súvislosti nebudeme ďalej zaoberať.

Dôležitý je záver z tejto analýzy viacerých príbuzných foriem na realizáciu toho istého vetného člena na rozdiel od zisťovania synonymických vzťahov medzi rozličnými vetnými členmi s rozdielnym postavením vo vetnej štruktúre: tieto dve oblasti sú navzájom odlišné a nemožno ich stotožňovať.

ZHRNUTIE A ZÁVERY

Na základe predchádzajúcej analýzy synonymických vzťahov medzi prvkami zaujímavými rozdielne pozície v gramatickej štruktúre vety sa predovšetkým ukazuje, že síce prvky gramatickej štruktúry vety sú navzájom vyprofilované syntaktické jednotky, ale nepanuje medzi nimi izolovanosť, ktorá by bránila tomu, žeby na okraji systému týchto syntakticky odlišných prvkov nemohli medzi nimi jestvovať vzťahy synonymie, ktoré sú charakteristické pre všetky významovo-výrazové prvky systému jazyka. Aj predstavená analýza synonymických vzťahov medzi rozličnými prvkami gramatickej štruktúry vety potvrdzuje jednu z axiém súčasnej teoretickej jazykovedy, že totiž význam je nevyhnutné vždy posudzovať vo vzťahu k danej forme, lebo jazyková forma je v konečnom dôsledku vždy prostriedkom na identifikáciu jazykového významu, obrazne povedané, jazyková forma je nevyhnutnou bránou vedúcou k jazykovému významu. V súvislosti s identifikovaním sémantických jednotiek na úrovni vety odkazujeme na našu stať o spôsobe identifikácie prvkov sémantickej štruktúry vety z roku 2000 (pozri Kačala, 2000 a). Na druhej strane téma synonymických vzťahov medzi prvkami gramatickej štruktúry vety ponúka potrebu podrobnejšie a všestrannejšie preskúmať vzťahy medzi prvkami gramatickej štruktúry vety a zodpovedajúcimi prvkami sémantickej štruktúry vety. Témou synonymických vzťahov medzi prvkami gramatickej štruktúry vety a jej rozpracovaním sa zároveň ukazujú nové možnosti rozpracovania vetnočlenskej teórie vetnej stavby. (Podobne nerozpracovanou témou je aj spájanie rozličných vetných členov do spoločnej syntagmy vybudovanej na koordinatívnom vzťahu, t. j. na vzťahu rovnocennosti spájaných prvkov; na druhej strane takúto priradovaciu syntagmu nemožno pokladať za viacnásobný vetný člen, keďže spájané vetné členy sú rozdielne.)

Hneď na začiatku našej state sme spomenuli, že synonymické vzťahy medzi prvkami gramatickej štruktúry vety chápeme v sústave prvkov gramatickej štruktúry vety ako okrajový jav, vyplývajúci z toho, že v jazykovom systéme jestvujú nielen pevne vyhranené prvky, ale aj prechodné javy medzi týmito prvkami. Je prirodzené, že téma synonymických vzťahov medzi prvkami gramatickej štruktúry vety nie je a nemôže byť povedzme vo vyučovacej praxi v základnej alebo v strednej škole centrálnou témou. Na druhej strane nemožno pritom obísť to, že práve túto tému možno a treba využiť na oboznámenie žiakov s tým, že aj možná synonymia medzi vetnými členmi nám pomáha dokazovať, že veta sa skladá z gramatických prvkov rozdielnej závažnosti pre stavbu vety a že to potvrdzuje, že v nej musíme rozlišovať aj rozdielne vetné členy. V rámci tohto rozlišovania pri zisťovaní ich pozície v stavbe vety má pri nich rozhodujúcu úlohu súvzťažnosť významovej a výrazovej stránky.

Literatúra

- KAČALA, J.: Doplnok v slovenčine. Bratislava: Vydavateľstvo Slovenskej akadémie vied 1971. 280 s.
- KAČALA, J.: Sémantické vzťahy v syntaxi. Synonymia syntaktických konštrukcií. In: *Philologia XV*. Bratislava: Univerzita Komenského 2000, s. 7 – 33.
- KAČALA, J.: Identifikácia prvkov sémantickej štruktúry vety. *Slovenská reč*, 2000 a, roč. 65, č. 5 – 6, s. 309 – 318.
- MIKO, F.: Rod, číslo a pád podstatných mien. Bratislava: Vydavateľstvo Slovenskej akadémie vied 1962. 256 s.
- Morfológia slovenského jazyka. Red. J. Ružička. Bratislava: Vydavateľstvo Slovenskej akadémie vied 1966. 896 s.
- ORAVEC, J.: Slovenské predložky v praxi. Bratislava: Slovenské pedagogické nakladateľstvo 1968. 232 s.
- ŠMILAUER, V.: Novočeská skladba. 2. vyd. Praha: Státní pedagogické nakladatelství 1966. 574 s.

Ján Kačala
Katedra slovenského jazyka a literatúry
Ústav filologických štúdií
Pedagogická fakulta UK v Bratislave
Račianska 59, 813 34 Bratislava
kacala@fedu.uniba.sk

L'IMPATTO DELL'EXTRADEFINIZIONE NELLA DEFINIZIONE LESSICOGRAFICA

Michele Paolini

Università Comenio di Bratislava

Abstract: The article considers the lexicographic definition as a structure that consists internally of an ordered set of parts. The definition, regarded as text, produces phenomena of signification, potential and deferred. They interact and change the relationship between text and context. The assumption is formulated from two points of view: one synthetic and one analytical. It is also taken into consideration the purpose of the message and how it forms the immediate context of the definition, which is the dictionary, at all levels of its formal organization.

Keywords: code, context, dictionary, lexicographic definition, semantic feature, signification, text

Abstrakt: Článok sa zaoberá lexikografickou definíciou ako štruktúrou, ktorá vnútorne pozostáva z organizovaných častí. Definícia chápaná ako text spôsobuje fenomény utvárania významu, jeho potenciálu a jeho zmeny v závislosti od času, kontextu, kultúrneho kódu a pod. Tieto navzájom pôsobia a menia tak vzťah medzi textom a kontextom. Premisa je formulovaná z dvoch hľadísk: syntetického a analytického. Tak isto je zohľadnený účel správy a tiež to, ako vplýva na prvotný kontext definície, ktorým je slovník na všetkých úrovniach formálnej organizácie.

Kľúčové slová: kód, kontext, slovník, lexikografická definícia, sémantická črta, utváranie významu, text

DEFINIRE LA DEFINIZIONE

Intendo esporre qui non i risultati di una ricerca compiuta, ma un primo insieme di osservazioni e di intenzioni che, in attesa di un'elaborazione proporzionata alla complessità dell'argomento, possano costituire in parte le direttrici di una ricerca sul tema della definizione e del rapporto intercorrente tra definizione lessicografica e definizione scientifica.

Intendo fare particolare riferimento alla tradizione linguistica, filologica e lessicografica italiana, sia pure tenendo presente un più ampio orizzonte.

I lessicografi hanno spesso studiato la definizione senza problematizzarla come enunciato. La definizione di *definizione*, a rischio evidente di tautologia, si supponeva già nota, quasi non fosse essa stessa forma prodotta dal modo di pensare alla definizione. Alain Rey, con altri, ha interrotto questa tradizione,

esaminando invece la definizione di *definizione* come problema interno alla ricerca sulla definizione.

Già in Louis Hjelmslev era presente l'idea secondo cui la concezione del segno come «segno di qualche altra cosa» non è che teoria «popolare». Hjelmslev sviluppava così il principio della linguistica saussuriana in base al quale il segno linguistico non unisce una parola e una cosa, ma un concetto e un'immagine acustica (Saussure, 1995, p. 98).

Lo spostamento dall'esterno dell'enunciato al suo interno è stato porre il problema di come si usa «definire la definizione». Ne è emerso che la definizione è un complesso di elementi concettuali variamente rappresentati e che la loro varia rappresentazione si applica alla definizione stessa. Ciò comporta che della definizione ci siano diverse definizioni. Diremo allora che si possono applicare alla definizione vari tipi di definizione.

Valeria Della Valle sostiene che la definizione sia il vero e proprio «corpo della voce» di un dizionario: «il luogo in cui si illustra il significato del lessema, se unico, o si sviluppano e definiscono le sue varie accezioni, quando si tratti di parole polisemiche» (Della Valle, 2009⁴, p. 86). La definizione sarebbe dunque un elemento corporeo, centro fisico del significato. Altri, come Yves Lebrune, hanno ritenuto che la definizione rappresenti «l'âme du dictionnaire... et la croix du lexicographe» (Lebrune, 1965, p. 834).

La definizione costituirebbe perciò, in questo secondo caso, una forma ideale, incorporea, motivo di tormentosi interrogativi, oppure anche, come suggerisce una diversa esigenza di formalizzazione, un sistema semiotico.

Va sottolineato che Lebrune, con tempestività e attraverso opportuni rinvii, non solo aveva indicato nella definizione lessicografica l'*anima* del dizionario, ma aveva anche fornito indicazioni utili circa una possibile metodologia di illustrazione morfologica del fenomeno, procedendo a indicare le nozioni categoriali di *sema*, *semema* e *lessema* quali unità gerarchicamente ordinate che compongono il significato, partendo dalla sua parte più piccola per arrivare alla più grande.

Oggi, con sguardo retrospettivo, possiamo dire che la soluzione indicata in quel caso era quella, prospettata inizialmente da Louis Hjelmslev, di un'analisi semantica dell'informazione lessicale fondata sull'idea che il significato della parola possa essere concepito e descritto come una struttura, data da un insieme di elementi particolari, ognuno dei quali concorre alla formazione di questo significato. In questa direzione sono andati esemplarmente gli studi, tra gli altri, di Rey-Debove.

Cito l'esempio proposto da Ježek, di come il significato di una parola sia scomponibile in unità semantiche minime (Ježek, 2011², p. 94):

Uomo: umano, adulto, maschio.

La lettura in sequenza di Della Valle e Lebrune genera comunque una coincidenza tra le metafore alternative di *anima* e *corpo*, che fa pensare ad approcci diversi, se non dicotomici.

TIPOLOGIE E OPPOSIZIONI

Il dibattito scientifico sulla definizione, soprattutto in ambito linguistico e filosofico, si presenta attraverso una vasta mappa bibliografica, di cui occorre segnalare subito l'eterogeneità, dovuta non solo alla pluralità di discipline coinvolte e metodi impiegati, ma anche a specifiche differenze teoriche, prodotte in qualche caso dalle diverse tradizioni filosofiche, linguistiche e lessicografiche nazionali. Su questo punto del discorso ritengo che sarà necessario, in altra sede, anche uno sguardo di carattere diacronico.

Deve intanto essere ricordato (con Nencioni, 1985; Marellò, 2004; Della Valle, 2007; Marellò, 2012), sulla base di varie riflessioni in ambito romanzo, che ci sono tendenze specifiche della tradizione lessicografica italiana.

Nell'insieme comunque vari autori si sono rivolti al problema della definizione, nel nostro caso particolare alla demarcazione tra definizione lessicografica e scientifica, nelle forme della disgiunzione esclusiva, come se un'organizzazione più coerente dei materiali concettuali in esame fosse dipeso dalla scelta nell'alternativa tra due termini vicendevolmente escludentisi: parole *versus* cose, dizionario *versus* enciclopedia, semantica *versus* ontologia. Mi sembra esemplare, in questo senso, la polemica sviluppatasi intorno alle tesi proposte da Haiman.

La costruzione di opposizioni, a livello di sistema o di processo, è d'altra parte una consuetudine a cui si ricorre, talvolta per comodità, soprattutto in semiotica. Quanto la pratica del costruire schemi antinomici possa contribuire a una più avanzata conoscenza dei fenomeni resta naturalmente da verificare *in corpore vili*, cioè, qui, nel flusso concreto delle pratiche di comunicazione che hanno la definizione al proprio centro.

'DEFINIZIONE' NEL DIZIONARIO DELL'USO

Alain Rey indica come si possano applicare alla definizione vari tipi di definizione. Un caso di polisemia che denoterebbe, per lo studioso francese, una base teorica inadeguata (Rey, 2000, p. 7). Evenienza dalle conseguenze quindi particolarmente problematiche, perché le varie possibilità di senso sembrano rendere instabile la piattaforma epistemologica delle successive operazioni.

Vorrei risalire da questo punto ad alcune definizioni della parola *definizione*. Ne analizzerò qui un piccolissimo campione, lavorando su alcuni dizionari italiani. Ciò permetterà di situare empiricamente il problema in un contesto storicamente dato.

Faccio qualche esempio, partendo da un oggetto che acquisisco come prima prova di osservazione. Ci troviamo al livello della massima semplicità apparente: un vocabolario progettato per l'uso scolastico in ambito di scuola primaria: *Io e il mio primo vocabolario* (1995).

Definizione: spiegazione del significato di qualcosa.

Questa definizione può essere messa a confronto con quella, più rigorosa, di un dizionario italiano dell'uso. Lo abbiamo fatto consultando lo Zingarelli 2014:

Definizione: spiegazione del significato di un vocabolo.

Entrambe le definizioni sono adeguate al programma di comunicazione dei rispettivi dizionari. I due sintagmi presentano identica struttura. La differenza è al livello del lessico. Cambia il lessema della seconda specificazione. Tra il lessema «qualcosa» e il lessema «vocabolo» si sviluppa l'alternativa tra due referenti distinti non soltanto per estensione, perché «qualcosa» rimanda sì a un campo genericamente molto ampio e anzi tendenzialmente illimitato, ma anche qualitativamente differenziato. Siamo cioè al bivio tra il linguistico (a cui si riferisce esplicitamente il lessema «vocabolo») e un referente molto largo e sfumato, entro cui è presente, attraverso i meccanismi della presupposizione e con altrettanta precisione, l'extralinguistico, a cui, anche, deve necessariamente riferirsi, nella sua polivalenza, il lessema «qualcosa».

Una precedente edizione dello stesso vocabolario, lo Zingarelli 2011, presentava la medesima definizione. Se invece si arretra ulteriormente nel tempo, andando a un'edizione più vecchia, l'undicesima (1983), si trova la variante «determinazione precisa» al posto di «spiegazione»:

Definizione: determinazione precisa del significato di un vocabolo.

La genesi compositiva, nelle edizioni dello Zingarelli da noi controllate, tra l'edizione datata 1983 e l'edizione 2014, ha preferito quindi una maggiore concisione, semplicità e brevità dell'enunciato.

Lo Zingarelli 2014 presenta peraltro, nella sua parte iniziale, le consuete informazioni grammatiche sulle tecniche di composizione dell'opera.

Per quanto riguarda le definizioni, queste informazioni si trovano nella Sezione semantica (2014, p. 9):

Le definizioni si riferiscono al contenuto concettuale o all'oggetto reale che la parola designa e stabiliscono delle equivalenze di significato tra espressioni linguistiche al fine di descrivere l'ambito semantico d'impiego del vocabolo.

Un controllo sul precedente Zingarelli 2011 ha mostrato come questo programma sia rimasto immutato, almeno in un breve giro di anni. Insomma, la parte grammatica dell'opera segnala una sua stabilità, tanto più importante se pensiamo all'estrema e intenzionale sensibilità e variabilità diacronica di un'impresa lessicografica come questa, che dalla sua dodicesima edizione, del 1993, esce con pubblicazione annuale.

Uno dei lessicografi più impegnati nell'ambito del gruppo di lavoro dell'editore Zanichelli è Mario Cannella, a cui si devono gli interventi di aggiornamento annuale, la scelta dei neologismi e la loro definizione. Nel 2010 l'editore bolognese ha dedicato a questo lessicografo un volumetto, che

comprende tra l'altro un'intervista da cui ricaviamo numerose informazioni. Alcune particolarmente interessanti.

Cannella descrive la competenza lessicografica come «un insieme di tecniche». Questo sarebbe basato su «metodi ben definiti» nonché su «criteri rigorosi e sistematici» (2010, p. 11). La competenza lessicografica è, secondo questa impostazione, fondata più sull'esperienza che su un sistema teorico chiuso, dato a priori o costituito da conoscenze inconfutabili. Il lessicografo esprime dubbi circa il fatto che la lessicografia abbia tra i suoi requisiti «l'individuazione di leggi universali o l'accertamento di verità oggettive» e ne deduce una esplicita perplessità riguardo l'uso della categoria 'scienza' (*ibid.*). Egli sembra seguire in questo la lezione classica di Bruno Migliorini (1961, p. 1), per cui la lessicografia era «arte di compilare dizionari» [il corsivo è mio].

Poste queste premesse, Cannella (2010, p. 51) afferma che «la parte più consistente di un vocabolario sono le definizioni e gli esempi». Come puntualizzava del resto già Migliorini (1961, p. 5): «Il modo più ovvio di adoperare i vocabolari è quello di chi vi cerca il significato di una parola che gli riesce nuova, o della quale non riesce ad accordare il significato o i significati a lui noti con un dato contesto che gli si presenta». Di conseguenza la definizione viene a essere «uno dei compiti principali di un vocabolario unilingue» (*ibid.*).

La definizione, con l'esposizione fatta da Cannella, deve offrire garanzie generali di «equilibrio» e «chiarezza» (2010, p. 13). In particolare: 1) rifuggire dagli ideologismi (2010, p. 30); 2) registrare i cambiamenti di costume (2010, p. 55); 3) semplificare il più possibile il linguaggio soprattutto nelle voci scientifiche (2010, p. 51); 4) evitare i circoli viziosi che costringono il lettore a passare a un altro lemma alla ricerca di ulteriori chiarimenti (2010, p. 52).

DEFINIZIONE E FUNZIONI

Cannella segnala (al mio punto 3) l'esistenza delle voci scientifiche, le quali presentano caratteristiche e problemi propri.

Cercherò qui di coglierne elementi di ordine pragmatico. L'ipotesi da cui muove il discorso, su questo versante del problema, è che la definizione (scientifica o lessicografica, bisognerà vedere il senso delle distinzioni) si possa qualificare come un insieme di enunciati, la cui significazione complessiva è più articolata e ricca che la somma delle sue singole parti costituenti. L'ipotesi insomma è che la definizione possa essere analizzata come *testo*, e che come tale essa sia soggetta a regole di formazione e funzionamento.

In particolare, ritengo che si possa ottenere una migliore comprensione della definizione in quanto oggetto linguistico, se la si indaga per mezzo di una descrizione, ricordando, con Hjelmslev, che «descrivere un oggetto non può significare altro che rendersi conto dei rapporti in cui esso entra, e che entrano in esso» (Hjelmslev, 1970, p. 9).

Possiamo pensare di procedere alla descrizione dell'oggetto-definizione ricorrendo a queste due modalità: 1) un'analisi dell'oggetto concepito come

unità funzionale, in cui l'oggetto viene diviso nelle parti che hanno funzione reciproca; 2) una sintesi delle parti di una totalità funzionale, in cui gli elementi vengono incorporati in un tutto le cui componenti stesse hanno funzione reciproca.

Rinvio, per un inquadramento delle nozioni teoriche qui evocate, a Cesare Segre (2014, p. 297-312) e per suo tramite alla vasta produzione scientifica riguardante le nozioni di *funzione*, *testo*, *testualità*, *macrotesto*, *intertestualità*, *extratestualità*.

Segre considera *testo* il «tessuto linguistico di un discorso», nell'accezione prevalsa fino ad ora, in cui esso viene inteso per lo più scritto e «realizzato segnicamente». Ancora, attraverso la lezione diretta di Segre abbiamo appreso da tempo che «la natura del testo è condizionata dai modi della sua produzione e riproduzione, che insomma il testo non è una realtà fisica ma un concetto-limite» (Segre, 2014, p. 299).

Intendo per ora considerare la definizione alla luce di questi riferimenti: come una struttura che si compone internamente di un insieme ordinato di parti. Mi sembra di doverne indicare, in una prima approssimazione, molto generale e macroscopica, soprattutto due: una grafemica e una sintattico-semanticamente.

$$\text{Testo definitorio} \left\{ \begin{array}{l} \text{componente grafemica} \\ \text{componente sintattico – semantica} \end{array} \right.$$

Le due componenti sono contenute nel livello di organizzazione del testo definitorio, gerarchicamente superiore, e a loro volta contengono vari elementi che si implicano. Studi come quelli della Rey-Debove (1967, p. 147-153) hanno sviluppato la ricerca in questa direzione.

DEFINIZIONE E CONTESTO

C'è poi un ordine esterno alla definizione. Insomma un contesto. Riteniamo tuttora valido il rilievo generale attribuito da Roman Jakobson a questo concetto nel quadro complessivo dei fenomeni comunicativi. Si impone però qualche precisazione su quale sia il contesto della definizione.

Un'applicazione troppo corriva della terminologia semiotica designerebbe forse come extratesto tutto ciò che si trova all'esterno della definizione, compresa la voce e l'insieme delle voci raccolte nel dizionario. Intendiamo però vedere la qualità e la quantità dei legami formali che vincolano, a tutti i livelli, il testo al contesto linguistico, semantico e cognitivo. Distinguiamo quindi due contorni: 1) un contorno immediato, di natura co-testuale, a cui la definizione è vincolata saldamente; 2) un orizzonte mediato, socio-culturale che ci riserviamo di esaminare meglio altrove.

Il contorno immediato, che salda la definizione al dizionario inteso nella sua totalità, appare di decisiva importanza, per i fenomeni di coimplicazione che genera.

Prendo un esempio, attingendo alla tradizione lessicografica italiana dell'Ottocento. Si tratta di una definizione della parola *polizia*:

Polizia: quella parte di governo che veglia, o fa le viste di vegliare, alla conservazione dell'ordine pubblico, prevenendo o reprimendo non tutti i mali morali, né sociali, ma quelli che minacciano di dare molestia a chi regge.

È del tutto evidente che, per interpretare correttamente questa sorprendente definizione, essa deve essere considerata all'interno dell'opera di cui è parte, il *Dizionario della lingua italiana* del Tommaseo, così ricco di quelli che Migliorini (1968, p.10), a cui devo l'esempio, chiamava «acri commenti» dell'autore.

È anche evidente che, a un secondo livello di decodifica, per comprendere meglio una tanto stupefacente mancanza di neutralità, bisogna mettere in relazione l'opera con il contesto culturale, storico e geografico entro cui essa ha avuto concepimento: l'Italia dell'Ottocento.

Naturalmente i livelli della decodifica, a partire da questo punto, sono già molteplici. Basti pensare al fatto che l'esempio tratto dal Tommaseo non mette in gioco soltanto il problema dell'impersonalità della definizione (nel qual caso si guarda alle regole di composizione del messaggio) o della soggettività del lessicografo (nel qual caso si guarda all'emittente e alla sua ideologia), ma anche lo statuto di oggettività immanente al testo definitorio (e la sua storicità, nel qual caso si guarda appunto al testo come 'sistema di strutture'), nonché, ad un altro livello ancora, il rapporto tra la definizione, che qui ci interessa come concetto, e le diverse concezioni di verità riscontrabili sia sul piano diacronico che sul piano sincronico (nel qual caso si guarda a un tipo particolare di contesto, quale è quello cognitivo, e al rapporto tra testo e contesto cognitivo).

Su un piano pragmatico la definizione del Tommaseo sarebbe oggi improponibile all'interno di un dizionario dell'uso. Possiamo vedere quanto se ne allontana lo Zingarelli 2014:

Polizia: attività amministrativa diretta alla tutela dell'ordine pubblico mediante una funzione di osservazione, di prevenzione e di repressione.

Siamo comunque alieni dal pensare che le umorali definizioni del Tommaseo siano 'sbagliate'. L'autore firmava le sue personalissime definizioni con la celebre [T.], che segnalava convenzionalmente sia l'identità autoriale sia la natura programmaticamente soggettiva dell'enunciato. Siamo cioè in presenza di un segno riferibile a uno statuto di soggettività dichiarato esplicitamente. Non posso condividere quindi un giudizio che veda in quelle del Tommaseo definizioni 'artigianali' o imperfette perché soggettive. Esse sono invece coerenti con il loro statuto. Proprio questo fatto le ha rese storicamente interessanti, cosicché, dopo il già citato Migliorini, linguisti e lessicografi, negli anni, ne hanno raccolto un piccolo florilegio. Mi riferisco a Della Valle, Marazzini e Serianni che citano come esemplari i lemmi *moglie*, *plebiscito*, *procombere* (Della Valle, 2009⁴, p. 37; Marazzini, 2009, p. 283; Serianni, 1990, p. 70).

Ciò ha fornito anche un saggio di come, attraverso le trame dell'intertestualità, il testo definitorio sia sempre intrecciato con il suo contesto e con la stratificazione delle potenzialità informative che si sviluppano a partire dal loro rapporto nel corso del tempo. La definizione, come ogni altro oggetto di carattere segnico, ha effetti che possono perdurare dopo che il contesto è mutato. In questo caso, la lettura muove oggi da un proprio sistema culturale e si va a interessare a una parte del messaggio, la sua storicità, la sua marcata soggettività, diversa da quella che interessava i suoi primi destinatari. Un altro caso di polisemia, questa volta lungo l'asse temporale.

DIZIONARIO COME MACROTESTO

Ho considerato già, per brevi cenni, la definizione come una struttura che si compone internamente di un insieme ordinato di parti. Ho poi visto nella definizione, intesa come testo, alcuni fenomeni di significazione potenziale e differita, che agiscono al variare del rapporto tra testo e contesto. Ho quindi ipotizzato un percorso di tipo centrifugo e analitico. Non ho ancora preso in considerazione invece il problema della finalità del messaggio e di come essa vada a informare quel contesto immediato della definizione che è l'opera lessicografica, facendo di esso, almeno o soprattutto superficialmente, un *unicum* testuale, né di come questo *unicum* si presenti in due forme distinte: una virtuale (il progetto dell'opera, come entità semiotica) e una reale (l'oggetto dell'opera nella sua fisicità, come entità archeologica, o se vogliamo filologica). Infine, non ho preso in esame come questo livello di organizzazione testuale, più esterno, vada a contribuire alla determinazione della struttura di cui si compone internamente la definizione. Non ho quindi ancora prospettato un percorso centripeto, sintetico. È chiaro che in una prima fase del tentativo si tratterà non solo di prospettare sommariamente i due punti di vista, ma anche di vedere se, quanto, come ed eventualmente con quali risultati queste due modalità di investigazione e questi due punti di vista si possano integrare.

Una prospettiva esterna mi sembra evidenziare comunque gli elementi di coesione del dizionario, il loro implicarsi, ai vari livelli, da un lato con la situazione pragmatica, con cui in qualche misura fanno blocco unico (nel qual caso si guarda al codice), dall'altra con tutte le componenti interne al testo lessicografico, in un *continuum* di messe a punto contenutistiche e formali che danno vita al processo stesso di produzione del dizionario, attraverso fasi consequenziali, in cui regole testuali di ordine superiore condizionano le modalità produttive di contenuti, regole compositive e forme di ordine inferiore, cioè microscopico.

Altrimenti detto, la definizione può essere analizzata partendo da un punto di vista esterno. In tal caso essa è *testo* situato all'interno della testualità più ampia dell'opera lessicografica. Essa è posta nella parte più interna di un sistema a vari livelli, in un *continuum* che rappresenta la testualità complessiva della comunicazione lessicografica. Quanto questo

aspetto sia importante e al tempo stesso problematico lo dimostrerebbero moltissimi esempi, tratti dall'analisi di come vengono elaborati o applicati i cosiddetti «criteri generali» di compilazione del dizionario o di come le singole definizioni possano informarsi, sulla base di evidenti meccanismi di condizionamento, a un'ideologia ispiratrice dell'opera (nel qual caso si guarda di nuovo al problema della finalità, però problematizzandolo).

Prendo ad esempio, con Della Valle, la definizione di *nazionalista* tratta dal *Dizionario della lingua italiana* di Enrico Mestica, del 1936 (Della Valle, 2009⁴, p. 87):

Nazionalista: strenuo difensore dei diritti e della grandezza della propria Nazione. L'opera dei Nazionalisti prima e durante la Grande guerra mondiale per una più grande Patria, e dopo la Guerra, congiunta all'opera certamente più grande, magnifica e fattiva dei Fascisti, ha salvato l'Italia, pur vittoriosa, dalla rovina a cui una gente vigliacca, senza Patria, con le più malvage (sic) e losche arti voleva trascinarla. Il Popolo d'Italia è oggi tutto un Fascio Nazionale; opera meravigliosa di Benito Mussolini, restauratore delle glorie e delle fortune d'Italia.

Lo Zingarelli 2014, messo a confronto:

Nazionalista: fautore del nazionalismo.

Nazionalismo: tendenza e prassi politica fondata sull'esaltazione dell'idea di nazione e del principio di nazionalità.

È evidente che con Mestica siamo oltre gli «acri commenti» del Tommaseo e che in casi simili è assolutamente necessario interrogarsi non solo sul contesto, ma più precisamente sul problema della finalità del messaggio e di come essa informi, innanzi tutto sul piano semantico, la definizione. Questo rapporto costituisce, fra tutti i rapporti analizzabili, quello più significativo, almeno qui. In più, a partire dal problema della finalità, si devono andare a ricostruire in sequenza tutti i livelli di organizzazione formale e del testo definitorio, fino ad arrivare alla sua struttura interna.

Esempi come quelli del Tommaseo o di Mestica sottolineano in primo luogo l'importanza del contesto e della finalità, in secondo luogo il problema dell'unità strutturale del dizionario, della sua coesione e della sua natura di sistema. Infatti, tra le componenti della microstruttura e della macrostruttura del dizionario, a cui ci riferiamo nelle accezioni registrate da Della Valle (2009⁴), ci sono partizioni che si compongono in un *continuum* di forme e contenuti, che ha le proprietà del macrotesto e la cui condizione di esistenza è, appunto, l'unità strutturale. Parlerei allora, tenendo in considerazione gli aspetti appena evocati, del dizionario come di un macrotesto lessicografico (d'ora in poi ML), per evidenziare il carattere di una struttura composita (bisogna naturalmente vedere quanto e come, a seconda dei casi) ma tendenzialmente unitaria.

DEFINIZIONE E FRUIZIONE

Occorre anche mettere in relazione il problema della finalità con il problema delle dinamiche di fruizione, o almeno, in una prima approssimazione, con il problema del modello teorico di fruizione del testo lessicografico, per noi qui il dizionario dell'uso. Questo modello è comunemente fondato sull'idea di un uso intermittente del dizionario da parte del lettore, uso limitato ai suoi bisogni particolari. Il destinatario esaminerebbe il dizionario per singole parti, prelevandone informazioni selezionate: ciò che si dice comunemente «consultare il dizionario».

Il modello di fruizione consiste quindi nella presupposizione di una lettura non sequenziale e non continuata del macrotesto, almeno in linea di massima, ma altamente selettiva e mirata a sue singole componenti informative isolate: *in primis* le voci. Il modello è quello della decodifica componenziale, che si attua per singoli moduli. Il lettore entra in rapporto con l'opera attraverso la lettura di parti, le voci, o di loro componenti particolari, magari le singole accezioni, soprattutto (certo non sempre, non solo e non necessariamente) alla ricerca delle definizioni, cioè di quelle particolari informazioni che sono i significati.

Un simile modello guarda necessariamente alla definizione come al nucleo di ML. Come detto, ritengo che si debba tenere presente, di questo nucleo, sia lo sviluppo strutturale interno (componenti grafemiche e componenti sintattico-semantiche, in primo luogo, per il momento) sia lo 'sviluppo semiotico' per livelli successivi verso l'esterno, nelle due prospettive dell'analisi e della sintesi. Soprattutto, ma non solo, si deve guardare a quell'area esterna alla definizione, l'extradefinizione, che con la definizione si integra in un *continuum*, fino a costituire ML nella sua tendenziale unità. Si deve poi vedere come un insieme sequenziale la concatenazione dei rapporti tra: 1) modello di fruizione, 2) processo di ideazione e progettazione di ML, 3) processo di composizione di ML, 4) fruizione empirica.

Ciò potrebbe essere descritto in questo modo:

modello di fruizione → ideazione/progettazione ML → composizione ML
→ fruizione empirica.

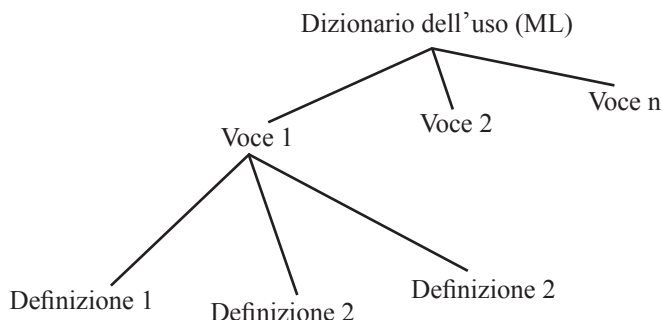
In questo insieme, elementi e fasi di elaborazione virtuali entrano in relazione con elementi e fasi di elaborazione empirici e si condizionano. Va tenuto conto del fatto che, come l'ecdotica insegna, la stesura definitiva di un testo, qualsiasi ne sia la natura, costituisce un elemento fortemente dinamico e non rappresenta in modo automatico la realizzazione pienamente coerente e lineare di una programmazione iniziale chiusa. Evidente che modello di fruizione e fruizione empirica, come progettazione del testo e stesura del testo, sono elementi tra loro distinti, che possono essere utilmente considerati come termini di confronto e nella rete dei loro rapporti:

modello di fruizione ↔ fruizione empirica;
progettazione ML ↔ composizione ML.

MACROTESTO, VOCI E DEFINIZIONI

Nella microstruttura del dizionario, la definizione è contenuta all'interno della voce. Registriamo intanto che la voce è talvolta evocata (così mi pare ad esempio in Cannella, 2010, p. 62) nella forma alternativa di «voce specialistica» (VS) o «voce comune» (VC), attraverso un meccanismo di presupposizione che sembra istituire una distinzione tipologica senza dimostrarne a priori e in modo esplicito la necessità teorica. Va osservato che lo Zingarelli 2014, frutto della cooperazione di 300 collaboratori, indica con un segno • la definizione, senza ulteriori specificazioni. La marca d'uso che indica il settore disciplinare della voce, quando c'è, viene espressa invece con appositi lessemi abbreviati (*aeron.* per aeronautica, *agric.* per agricoltura, *anat.* per anatomia etc.) e segnala, dalla microstruttura del dizionario, l'esistenza nella macrostruttura di sottoinsiemi riconducibili a questa distinzione. È comunque proprio della pratica lessicografica che nei dizionari dell'uso ci siano, in varia misura, oltre alle voci riguardanti le parole di uso comune, voci riguardanti parole provenienti da linguaggi specialistici, con le loro rispettive definizioni. È altresì evidente che le esigenze di natura sistemica di ML impongono alle definizioni, senza distinzioni, una certa (tendenziale) uniformità di criteri nella loro stesura, a tutti i livelli.

Lo schema che si compone prende, a livello generale, questa forma:



L'unità strutturale di ML detta le sue regole verso il proprio interno, a tutti i livelli dell'organizzazione testuale. Al livello delle definizioni, si può osservare che tutte le definizioni, sia «specialistiche» che «comuni», devono: 1) essere espresse attraverso lessico non scientifico; 2) essere omogenee rispetto all'intero sistema di regole di composizione del dizionario, stabilito *a priori*.

Queste caratteristiche di omogeneità compositiva suggeriscono la possibilità di disegnare uno schema, che mi sembra riassumere in modo appropriato le primissime ripartizioni:

Definizione lessicografica $\left\{ \begin{array}{l} \text{comune} \\ \text{specialistica} \end{array} \right.$

Mi sembra insomma appropriato, nel caso del dizionario dell'uso, evidenziare, a mo' di conclusione del tutto provvisoria, la relativa e tendenziale uniformità delle definizioni comprese in ML, la cui distinzione tipologica in definizioni lessicografiche comuni e definizioni lessicografiche specialistiche (o settoriali) andrà verificata e descritta in un prossimo momento d'indagine.

Bibliografia

- CABRÉ, M. T.: La terminologia. La teoria, els mètodes, les aplicacions. Barcelona : Editorial Empúries, 1993.
- CANNELLA, M.: Idee per diventare lessicografo. Cambiare il vocabolario dell'italiano che cambia. Bologna : Zanichelli, 2010.
- CASADIO, C.: Logica e psicologia del pensiero, Roma : Carocci, 2006.
- DELLA VALLE, V.: La lessicografia italiana, oggi. In : Bollettino di italianistica, 2007, n°s. IV, n°2, p. 20-29.
- DELLA VALLE, V.: Dizionari italiani: storia, tipi, struttura. Roma : Carocci, 2009⁴, [2005].
- FRAWLEY, W.: In defense of the dictionary: A response to Haiman. In : Lingua, 1981, n°55, p. 53-61.
- HAIMAN, J.: Dictionaries and Encyclopedias. In : Lingua, 1980, n°50, p. 329-357.
- HAIMAN, J.: Dictionaries and Encyclopedias again. In : Lingua, 1981, n°55, p. 53-61.
- HJELMSLEV, L.: Sproget. En introduction. Charlottenlund : The Nature Method Center, 1963 (trad. it. Torino : Einaudi, 1970).
- JEŽEK, E.: Lessico. Classi di parole, strutture, combinazioni. Bologna : il Mulino, 2011², [2005].
- LARA, F.: De la definición lexicográfica. México : El Colegio de México, 2004.
- LAVINIO, C.: Comunicazione e linguaggi disciplinari. Per un'educazione linguistica trasversale. Roma : Carocci, 2004.
- LEBRUNE, Y.: Problèmes de lexicographie. In : Revue belge de philologie et d'histoire, 1965, n°43, 3, p. 831-848.
- MARELLO, C.: Lexicography in Italy: specific themes and trends. In : International Journal of Lexicography, 2004, vol. 17, n°4, p. 349-356.
- MARELLO, C.: Imprese lessicografiche dell'Italia unita (1861-2011): caratteristiche salienti sullo sfondo delle coeve produzioni europee. In : Esperienze letterarie, 2012, n°4, p. 129-138.
- MARAZZINI, C.: L'ordine delle parole. Storia di vocabolari italiani. Bologna : il Mulino, 2009.
- MIGLIORINI, B.: Che cos'è un vocabolario? Firenze : Le Monnier, 1961.
- MIGLIORINI, B. : Profili di parole. Firenze : Le Monnier, 1968.
- NENCIONI, G.: Verso una nuova lessicografia. In : Studi di lessicografia italiana, 1985, n°VII, p. 5-19.
- REY, A.: Defining 'definition'. In : Juan C. Sager (ed.), Essays on Definition. Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins, 2000, p. 1-14.
- REY, A.: Polisémie du terme 'définition'. In : La définition : actes du Colloque La

- Définition, organisé par le CELEX (Centre d'Études du Lexique) de l'Université Paris-Nord (Paris 13, Villetaneuse) à Paris, les 18 et 19 novembre 1988. Paris : Larousse, 1990, p. 11-13.
- REY-DEBOVE, J.: La définition lexicographique; bases d'une typologie formelle. In : Travaux de Linguistique et de Littérature, 1967, n°V (1), p. 141-159.
- SAUSSURE, F. DE : Cours de linguistique générale. Paris : Payot, 1995⁴, [1916].
- SEGRE, C.: voce «Testo». In : Enciclopedia, XIV: Tema/motivo-Zero. Torino : Einaudi, 1981, p. 269-291; ora in : Opera critica. Milano : Mondadori, 2014, p. 297-334.
- SERIANNI, L.: Il Secondo Ottocento. In : Storia della lingua italiana, F. Bruni (a cura di). Bologna : il Mulino, 1990.

Dizionari citati

- IO E IL MIO PRIMO VOCABOLARIO : Vocabolario d'uso. Milano : Mursia, 1995.
- MESTICA, E. : Dizionario della lingua italiana. Torino : Lattes, 1936.
- NUOVO ZINGARELLI : Vocabolario della lingua italiana, di N. Zingarelli, XI edizione. Bologna : Zanichelli, 1983.
- TOMMASEO N., BELLINI B. : Dizionario della lingua italiana. Torino : Unione Tipografico-Editrice, 1865-79.
- ZINGARELLI 2011 : Vocabolario della lingua italiana, di N. Zingarelli. Bologna : Zanichelli, 2010.
- ZINGARELLI 2014 : Vocabolario della lingua italiana, di N. Zingarelli. Bologna : Zanichelli, 2013.

Michele Paolini
Katedra románskych jazykov a literatúr
Pedagogická fakulta UK v Bratislave
Račianska 59, 813 34 Bratislava
paolini@fedu.uniba.sk

EL CONCEPTO DE INTERFERENCIA LINGÜÍSTICA

Monika Stoková

Univerzita Komenského v Bratislave

Abstract: The linguistic interference takes part of linguistic contacts and it is the object of study of sociolinguistics. It is a phenomenon that is still not exactly delimited even nowadays. This article focuses on several points of view of various authors dealing with this phenomenon and two attitudes are presented: the negative and the positive one. At the same time, the fields of action of the linguistic interference are set and the causes of the interferential phenomena, influenced by structural and non-structural factors, are defined.

Keywords: sociolinguistics, language interference, bilingualism, language contacts

Abstrakt: Jazyková interferencia patrí do oblasti jazykových kontaktov, ktorými sa zaoberá sociolingvistika. Je to fenomén, ktorý ešte ani v dnešnej dobe nie je jednotne vymedzený. V článku sa venuje pozornosť pohľadom vybraných autorov na tento jav a uvádzajú sa dve ponímania tohto javu: negatívne a pozitívne. Zároveň sa vymedzujú oblasti pôsobenia jazykovej interferencie a určujú príčiny interferenčných javov, ktoré sú ovplyvňované štruktúrnymi a neštruktúrnymi faktormi.

Kľúčové slová: sociolingvistika, jazyková interferencia, bilingvizmus, jazykové kontakty

Cuando dos o más lenguas conviven en un mismo territorio, la superposición continuada de los sistemas resulta un terreno abonado para la injerencia de uno al otro (Montserrat Casanovas Catalá, 2004, p. 25). Esta conjunción se manifiesta en una amplia gama de fenómenos, que van desde la alternancia de códigos hasta las interferencias – el objeto de estudio del presente trabajo.

El concepto de interferencia lingüística tiene su origen en la física (Carmen Hernández García, 1997, p. 714) y como señala José Luis Blas Arroyo (1991, p. 266), su aparición en el campo de la lingüística es bastante reciente, aunque se han encontrado antecedentes sobre conceptos similares en épocas anteriores. Ya en el siglo XIX, William D. Whitney (1881) o los neogramáticos se ocupan de los préstamos de unas lenguas a otras, una forma intuitiva de fenómenos próximos. En los años treinta del siglo XX se inicia el empleo de la palabra *interferencia*, a partir de los trabajos de Kristian Sandfeld (1936) y Roman Jakobson (1936). Uriel Weinreich (1979) presenta un cambio en la visión de los contactos entre lenguas. Supone esta problemática dentro del ámbito de la sociolingüística, es decir, analiza

los fenómenos de contacto no solo desde una perspectiva lingüística sino también social. A partir de su obra se ha escrito mucho sobre la interferencia, pero no se ha llegado a un consenso sobre el alcance del término. Hernández García (1997, p. 715), al recoger las definiciones de los especialistas en este tema dice que podemos constatar la falta de acuerdo: unos autores la consideran en su sentido amplio, como cualquier marca de una lengua en otra (William F. Mackey (1976), Lluís Payrató (1985), Márius Sala (1988). Otros, como Josiane F. Hammers y Michel H. A. Blanc (1983) la identifican con la alternancia de código y Einar Haugen (1956) llama interferencia y los demás fenómenos de contacto en general como la invasión de una lengua sobre otra, lo que sería una interferencia en sentido estricto. Como veremos a continuación, algunos lingüistas entienden este fenómeno como un “desvío” con respecto a las normas y que, incluso, existen autores que prefieren otro nombre – transferencia, es decir, no existe el acuerdo ni sobre la denominación.

El término interferencia nació bajo la óptica de un valor negativo, de su consideración de “ataque” a las normas del sistema (José Luis Blas Arroyo, 1991, p. 267). En este sentido entonces, hablar de interferencia era hablar de “error”, de desvío con respecto a una actuación esperada. Ya Uriel Weinreich en su famoso trabajo *Languages in Contact: Findings and Problems* (1953, 9ª ed. 1979, p. 1) define la interferencia lingüística de esta manera: “those instances of deviation from the norms of either language which occur in the speech of bilinguals as a result of their familiarity with more than one language”. Asimismo según la opinión de José R. Gómez Molina (2000, p. 319) la interferencia refleja un desvío (voluntario o involuntario) de las normas de cualquiera de las dos lenguas que estén en contacto. Explica que se trata de un fenómeno interlingüístico que presenta un grado parcial o nulo de integración lingüística (tanto si se produce por sustitución como con algún grado de adaptación) y no está integrado socialmente (realización individual).

La producción de interferencias tiene lugar en todos los niveles de la lengua: en el fonológico, en el morfosintáctico o en el léxico, siendo en este último donde más fácilmente puede darse, ya que se trata del nivel menos estructurado.

El análisis de los errores en la producción de los bilingües ha sido una de las parcelas que más frutos ha dado en el estudio del bilingüismo. En el dicho campo, también algunos autores han definido la interferencia en términos de error: “Those errors that occur in the learning of the second language (B) that reflect the acquisition of a previous language (A) and that are not found in the normal development of those who acquire that language (B) as a first language” (Barry MacLaughlin, 1984, p. 66-67, en Blas Arroyo, 1991, p. 268). También advierte que aproximadamente sólo una tercera parte de tales errores son atribuibles a la influencia de una primera lengua.

En el otro lado están los lingüistas que declaran que los casos de interferencia no se pueden considerar como desviaciones o errores. Ya propio Weinreich (1979) advirtió que la interferencia no era una simple cuestión de préstamos efímeros de una lengua a otra, sino un fenómeno sistemático que ocurría en el habla de las comunidades bilingües. Suzanne Romaine (1988, p. 286 en Blas Arroyo, 1991, p. 268-269) ha señalado que fenómenos como la interferencia o el code-switching no pueden ser vistos como desviaciones de una organización gramatical básica:

al contrario, ellos mismos constituyen la propia gramática de esas comunidades. En tales circunstancias, por lo tanto, nociones como las de “gramaticalidad” y “aceptabilidad” deben ser consideradas con mucho cuidado, pues no podemos partir de las normas de los códigos tomados aisladamente.

Blas Arroyo (1991, p. 268) igualmente cree que la calificación de “error” para referirse al fenómeno de la interferencia no parece muy adecuada si atendemos a las características de ésta que no poseen los lapsus y equivocaciones de diverso tipo, tan frecuentes en el habla y para los que parece más adecuado reservar la primera denominación.

Gómez Molina (2000, p. 317) explica que a la vista de las connotaciones negativas de agramaticalidad presentes en el concepto de interferencia, algunos autores como Michael Clyne (1967, p. 19) se han declarado partidarios de la utilización de un nombre más neutro: “transferencia”, término bajo el que se engloba no sólo parte negativa del fenómeno, sino también los efectos del reforzamiento que experimenta el sistema en cuestión. Esta noción es al mismo tiempo aplicable a cualquier nivel de análisis lingüístico: fónico, morfológico, sintáctico y semántico.

También C. Silva-Corvalán (1994, p. 4-5, ap. Gómez Molina, 2000, p. 317) prefiere el término transferencia. Establece que el concepto de transferencia agrupa todos los fenómenos que suponen influencia de una lengua sobre otra: procesos de simplificación, generalización y pérdida (reducción del inventario de formas lingüísticas y eliminación de unidades o estructuras alternativas; extensión o mayor frecuencia de uso de unas formas a expensas de otras), así como procesos de convergencia lingüística, resultado de la tendencia a igualar las estructuras lingüísticas de ambas lenguas por los individuos bilingües. Tras reconocer la controversia del término, propone hablar de transferencia cuando se dan uno o más de estos fenómenos (Gómez Molina, 2000, p. 317-318):

1. cuando una forma de la lengua B es sustituida por una forma de la lengua A o la incorporación de una forma de la lengua A a la lengua B, previamente inexistente. En ambos casos existen varios grados de adaptación e integración y este proceso puede convertirse en préstamo;
2. cuando se incorpora el significado de una forma de la lengua A al de una forma existente en la lengua B;
3. cuando aumenta la frecuencia de una forma de la lengua B porque se corresponde con una forma categórica o mayoritaria en la lengua A;
4. la pérdida de una categoría o forma en la lengua B cuando no hay una categoría o forma paralela en la lengua A.

Al establecer la correspondencia entre estos cuatro tipos y otras denominaciones conceptuales, observamos que el primero incluye la interferencia y el préstamo, el segundo tipo hace referencia a hechos de extensión o reducción semántica, el tercero refleja la convergencia lingüística a el cuarto supone un proceso de pérdida que se origina en la interferencia. Así pues, desde la perspectiva de Silva-Corvalán la tranferencia es considerada como una categoría superior que aglutina a varios fenómenos del contacto lingüístico, entre ellos la interferencia y el préstamo.

Sarah G. Thomason y Terrence Kaufman (1988, ap. Klee – Lynch, 2009, p. 16) postulan que hay dos tipos de situaciones, a grandes rasgos, en las que se da la transferencia lingüística: una de préstamo y otra de interferencia lingüística. Es decir, reconocen la interferencia junto con el préstamo como situaciones en las que se da la transferencia. Explica que en la situación de préstamo la lengua nativa se ve modificada por la incorporación de elementos transferidos de la lengua en contacto. Estos pueden ser léxicos, en circunstancias normales se generalizan en relativamente poco tiempo o estructurales, es decir, fonológicos, morfológicos y sintácticos, que se integran a la lengua receptora mucho más paulatinamente que los léxicos. Las situaciones de interferencia lingüística se caracterizan por la adquisición incompleta de una lengua meta entre miembros de un grupo muy numeroso. Algunas de las particularidades, incluso “errores” según la gramática prescriptiva, del hablante al aprender la lengua meta se transmiten a generaciones sucesivas y se difunden por la comunidad, lo que lleva a alteraciones o cambios lingüísticos. Los cambios que caracterizan las situaciones de interferencia tienden a darse en los planos fonológico y sintáctico de la lengua, con pocas innovaciones léxicas. Los autores también consideran que la mayoría de las situaciones de préstamo pueden requerir varios siglos de contacto íntimo entre las dos lenguas, mientras que en las situaciones de interferencia lingüística las modificaciones pueden manifestarse en una sola generación.

INTEGRACIÓN, ALTERNANCIAS DE CÓDIGO Y CONVERGENCIA

Ahora nos dedicamos a diferenciar el concepto de interferencia lingüística de otros muy próximos para facilitar la distinción de todos estos conceptos.

La integración está directamente relacionada con el proceso de la interferencia. Una interferencia empieza en el habla de los bilingües como resultado de conocimiento de ambas lenguas. Pero puede llegar a ser tan frecuente que en un momento los hablantes de la comunidad no son capaces de distinguir su origen (Hernández García, 1997, p. 716). Ya Einar Haugen (1954, ap. Blas Arroyo, 1991, p. 271) restringió tempranamente la categoría de la interferencia para referirse a la superposición simultánea de dos normas lingüísticas al mismo elemento, como resultado de la incapacidad o indiferencia de dos bilingües por mantener los códigos enteramente separados. William F. Mackey (1976) se ha dedicado a comparar en profundidad interferencia e integración. Ha puesto un mayor énfasis en la distinción de las dos fases que pueden discernir en todo proceso la influencia lingüística. Considera que la integración es una cuestión de grado, incluso sugiere que puede ser medida usando una escala que va de 0 a 100. Su extremo inferior representa el fenómeno de la interferencia y avanzando se va transformando en la integración. Asimismo afirma que un elemento lingüístico se hallará más integrado cuanto más asimilado se encuentre a las normas de la lengua recipiente. Cuanto mayor sea su uso en el habla de los bilingües y también en

los monolingües, mayor será su grado de integración. Así pues, si un rasgo, cualquiera que sea su procedencia, es el único que en la actualidad utiliza una comunidad lingüística particular, éste no puede ser considerado ya como interferencia, sino como una verdadera forma estándar que sustituye a la anterior.

Ya que la alternancia de código no es nuestro objeto de interés nos delimitamos solamente a destacar aquellos aspectos que relacionan la alternancia de código con la interferencia. Boix al comparar ambos fenómenos llegó a la conclusión de que mientras que las interferencias son muestras de un proceso de adaptación o introducción de materiales de una lengua en otra y tienden a la integración en el sistema lingüístico de la lengua base, la alternancia se basa en el contraste de elementos de dos códigos lingüísticos que se mantienen diferenciados (1993, p. 23-24, ap. Hernández García, 1997, 717). En general se puede decir que la interferencia está supeditada a factores lingüísticos internos, mientras que la alternancia depende sobre todo de factores extralingüísticos. La observación del comportamiento de una persona bilingüe nos permite establecer la distinción, ya que la interferencia actúa a nivel inconsciente, mientras que la alternancia es consciente y solo opera cuando el interlocutor puede comprender el mensaje, por lo que debe haber una comunidad mínima (Hernández García, 1997, p. 717-718).

En ocasiones resulta difícil decidir si un determinado fenómeno es debido a la influencia de otro sistema lingüístico o a cambios internos en la propia lengua. Payrató afirma que “la convergencia de desarrollo entre dos lenguas emparentadas genética y estructuralmente constituye un hecho lógico y corriente en la evolución lingüística” (1985, p. 182, en Blas Arroyo, 1991, p. 279). Según G. de Granda, el término convergencia se refería originariamente a los distintos procesos, convergentes, que conducen al desarrollo de una estructura gramatical común en códigos comunicativos que conviven en situación de intenso y prolongado contacto lingüístico (1988, p. 293-306, ap. Hernández García, 1997, p. 719).

EL ÁMBITO DEL ESTUDIO

El problema de resolver o ubicar el ámbito de la disciplina no resulta muy fácil. La cuestión reside en considerar si debe entenderse sólo en el caso de los bilingües individuales o también en el caso de los miembros monolingües de una sociedad donde se vive una situación de bilingüismo social. Blas Arroyo (1991, p. 269) concluye que existen dos posturas más importantes al respecto del ámbito del estudio de la disciplina.

De un lado, la que podríamos llamar “interferencia estricta”, sólo daría cuenta de los rasgos lingüísticos procedentes de una lengua que son utilizados ocasionalmente por un hablante bilingüe cuando se expresa en la otra lengua. Aquí pertenece, por ejemplo, la definición de Weinreich (1979, p. 1): “The instances of deviation from the norms of either language which occur in

the speech of bilinguals as a result of either familiarity with more than one language, i. e. as result of language contacts, will be referred to as interference phenomena.” Por otro lado, la consideración de la interferencia como un fenómeno que también puede hallarse presente en mayor o menor medida en el código de toda una comunidad de habla. Así por ejemplo H. B. Baetens (1982) recuerda que en muchas comunidades del Lejano Oriente y de Latinoamérica donde se viven situaciones de multilingüismo, el habla de todos los individuos, jóvenes y adultos, bilingües individuales o monolingües, se halla fuertemente marcadas por la presencia de rasgos que denotan la convivencia de más de una lengua (Baetens Beardsmore, 1986, p. 123 ap. Blas Arroyo, 1991, p. 270). Esta polémica, como subraya Blas Arroyo (1991, p. 270), “guarda una estrecha correspondencia con una distinción que ya el propio Weinreich realizó en su día”. De acuerdo con la dicotomía saussuriana, habla de dos tipos de interferencia:

1. Interferencia en el habla; se trata de los rasgos lingüísticos derivados del conocimiento por parte del bilingüe en una segunda lengua. Este tipo podemos relacionar con el primer grupo mencionado más arriba.
2. Interferencias en la lengua; éstas no son el fruto ocasional de la condición bilingüe de parte de la población, sino que son habituales en toda una comunidad lingüística. Este tipo de interferencias puede ser considerado como integrante de un sistema lingüístico remozado, que ha sufrido una reestructuración en alguna de sus partes.

Weinreich explica metafóricamente la diferencia entre estos dos tipos (1979, p. 17): “In speech, interference is like sand carried by a stream; in language, it is the sediment sand deposited on the bottom of a lake.” Las interferencias en el habla dependen del conocimiento personal de una persona bilingüe, son fenómenos que ocasionalmente resultan en el habla; las interferencias en la lengua ocurren frecuentemente en el habla de los bilingües y se han vuelto hábitos.

H. Ramírez Cruz (2009, p. 171) considera que esta división corresponde a la distinción entre interferencia y transferencia. Cree que interferencia pertenece al término interferencia en el habla y transferencia a la interferencia en la lengua. La transferencia implica la consumación de ciertos cambios lingüísticos en marcha, en cambio, la interferencia implica solamente fenómenos de variación lingüística en el uso de la lengua receptora de la interferencia como resultado del influjo de la lengua fuerte.

LAS CAUSAS DE LA INTERFERENCIA

Blas Arroyo (1991, p. 280-283) afirma que el análisis de las causas de la interferencia no puede ser enfocado exclusivamente desde un punto de vista lingüístico, sino que es preciso enmarcarlo en un estudio psicológico, social y

cultural que explique hechos como la extensión de la interferencia al habla de los monolingües. Weinreich (1979, p. 3-6) formula por primera vez la conjunción de factores estructurales –los que conciernen a las lenguas como sistemas– y no estructurales –extralingüísticos– al hablar de las causas de la interferencia.

Entre los factores estructurales contamos con:

- a) la economía como la causa fundamental desde el punto de vista lingüístico,
- b) la frecuencia relativa de un determinado elemento en el discurso. Cuanto mayor sea el uso de un determinado morfema o construcción, mayor será también la posibilidad de transferencia del mismo a otra lengua.
- c) el grado de integración y de estabilidad que los elementos poseen dentro de los diferentes subsistemas de la lengua. Los rasgos más estables en cada lengua son los menos fácilmente afectados por el fenómeno de la interferencia.
- d) interferencia como un fenómeno que contribuye a desterrar puntos débiles del sistema.

Los factores no estructurales derivan del contacto del sistema lingüístico con el mundo exterior, de la familiaridad de ciertos individuos con el código y del valor simbólico y las emociones que el sistema, como un todo, puede evocar (Gómez Molina, 1986, p. 50). Weinreich (1979, p. 21) indica que estos factores pueden ser de dos tipos:

- a) Inherentes a la relación de la persona con las lenguas que pone en contacto
 - a. La facilidad para la expresión verbal del hablante y su habilidad en mantener separadas las dos lenguas
 - b. La relativa pericia en cada una de ellas
 - c. La especialización en el uso de cada una (temas e interlocutor)
 - d. Las actitudes del hablante hacia cada lengua (idiosincrásicas/estereotipadas)
- b) Característicos del grupo considerado como un todo
 - a. El tamaño del grupo bilingüe y la homogeneidad o diferenciación sociocultural
 - b. El predominio de individuos bilingües
 - c. Las actitudes estereotipadas hacia cada una de las lenguas
 - d. Las actitudes hacia cada una de las culturas
 - e. La tolerancia o intolerancia con respecto a la mezcla de las lenguas y las expresiones incorrectas
 - f. Las relaciones entre el grupo bilingüe y las comunidades monolingües.

CONCLUSIONES

Vemos, por lo tanto, que no existe acuerdo ni sobre la denominación del fenómeno ni sobre el alcance del mismo. Unos autores lo consideran

en sentido amplio, otros en sentido estricto. También es difícil establecer los límites que lo diferencian de otros fenómenos de contacto como la integración, la alternancia de código y la convergencia. En las causas de la interferencia debemos tener en cuenta el peso de los factores que intervienen en la misma y la combinación de elementos que actúan en ella.

Bibliografía

- BLAS ARROYO, J.L.: Problemas teóricos en el estudio de la interferencia lingüística. In *Revista española de lingüística*, Nº 2, 1991, p. 265-289.
- BOIX, E.: *Triar no és traïr. Identitat i llengua en els joves de Barcelona*. Barcelona : Edicions La Magrana, 1993.
- CASANOVAS CATALÁ, M.: Sobre la interferencia léxica: Patrones léxicos en el uso de una segunda lengua. In *Revista de Filología*, Nº 22, 2004, p. 25-36.
- CLYNE, M. G.: *Transference and triggering: Observations on the language assimilation of postwar German-speaking migrants in Australia*. The Hague : Nijhoff, 1967.
- GÓMEZ MOLINA, J. R.: *Estudio sociolingüístico de la comunidad de habla de Sagunto*. Valencia : Institució Alfons el Magnanim, 1986.
- GÓMEZ MOLINA, J. R.: Transferencia y cambio de código en una comunidad bilingüe. Área Metropolitana de Valencia (I y II). In *Contextos*, Nº 33-36. Valencia : Universidad de Valencia, 2000, p. 309-360.
- HAMMERS, J. F. – BLANC, M.: *Bilingualité et bilinguisme*. Bruxelles : Pierre Mardaga, 1983.
- HAUGEN, E.: *Bilingualism in the Americas: A bibliography and research guide*. Alabama : Publications of the American Dialect Society, 1956.
- HERNÁNDEZ GARCÍA, C.: De la teoría a la práctica: Dificultades para la identificación de la interferencia lingüística y otros fenómenos de contacto. In: *Actas del I Simposio Internacional sobre Bilingüismo: comunidades e individuos bilingües*, Vigo: Universidade de Vigo, 1997, p. 714-725.
- JAKOBSON, R.: Sur la théorie des affinités phonologiques des langues. In *Actes du Quatrième Congrès International des Linguistes*, Copenhague, 1936, p. 48-58.
- KLEE, C. A. – LYNCH, A.: *El español en contacto con otras lenguas*. Washington : Georgetown University Press, 2009.
- MACKEY, W. F.: *Bilinguisme et contact des langues*. Paris : Klincksieck, 1976.
- PAYRATÓ, L.I.: *La interferència lingüística. Comentaris i exemples català-castellà*. Barcelona : Curial Edicions i Publicacions de l'Abadia de Montserrat, 1985.
- RAMÍREZ CRUZ, H.: La inconcordancia de género y número en el contacto de lenguas. In *Forma y función*, Nº 2, 2009. Bogotá : Colombia, p. 165-195.
- ROMAINE, S.: *Pidgin and Creole Languages*. Harlow : Longman, 1988.
- SALA, M.: *El problema de las lenguas en contacto*. México : Universidad Nacional Autónoma de México, 1988.
- SANDFELD, K.: Problèmes d'interférences linguistiques. In *Actes du Quatrième*

- Congrès International des Linguistes*, Copenhague, 1936, p. 59-61.
- SILVA-CORVALÁN, C.: *Sociolingüística. Teoría y Análisis*. Madrid : Alhambra Universidad, 1989.
- WEINREICH, U.: *Languages in contact: Findings and Problems*. The Hague : Mouton Publishers, 9^a ed., 1979.
- WHITNEY, W. D.: On Mixture in Language. In *Transactions of the American Philological Association 12*, 1881, p. 5-26.

Monika Stoková
Katedra románskych jazykov a literatúr
Ústav filologických štúdií PdF
Univerzita Komenského v Bratislave
Račianska 59, 813 34 Bratislava
strokova1@uniba.sk

VARIA

APRENDER A MANEJAR EL DICCIONARIO

Beatriz Gómez-Pablos

Universidad Comenio de Bratislava

Elisabeth Heyns Jantz (2012): *Descubre el diccionario. Manual del maestro*. México D.F. : Colegio de México, 380 p., ISBN 978-607-462-430-4.

Descubre el diccionario es un manual dirigido en primera línea a profesores de lengua castellana de escuelas secundarias. Como explica la autora en la introducción, se trata de una obra “para enseñar y aprender a utilizar el diccionario de una manera interesante y divertida, que enriquezca el conocimiento y manejo de las palabras, y que introduzca a lo que podemos considerar el más antiguo y primordial banco de datos que existe” (p. 13).

El manual de Elisabeth Heyns Jantz tiene la ventaja de poderse utilizar con cualquier diccionario, si bien la autora especifica que se sacará mayor provecho si los diccionarios empleados por los alumnos contienen extensas definiciones, muchos ejemplos de uso y toman en cuenta el modo de hablar de los mexicanos. En este sentido, recomienda utilizar el *Diccionario del español usual en México* (DEUM), de Luis Fernando Lara, que reúne todas estas características. Del mismo modo aclara que “otro de los intereses de este libro es el de provocar en el escolar la curiosidad por su cultura y por el mundo en que vive” (p. 15), propósito que cumple acertadamente a base de preguntas e informaciones interesantes que brinda a lo largo del libro.

La obra ha sido elaborada en contacto directo con centros de enseñanza, pues en 2009 la autora realizó un proyecto piloto en numerosas escuelas de la República Mexicana, que le permitió corregir y adaptar mejor los ejercicios, las instrucciones y la estructura a los objetivos que se había propuesto. Este proyecto se vio así enriquecido con las opiniones de maestros y alumnos, de modo que la calidad didáctica y pedagógica del libro mejoró notablemente.

Descubre el diccionario consta de 29 capítulos que se corresponden con las letras del abecedario. Todos ellos siguen el siguiente esquema: a) breves informaciones acompañadas por “¿sabías qué...?”, que actúan de introducción y despiertan el interés del lector; b) una parte teórica de dos o tres páginas sobre diferentes temas relacionados con el diccionario; c) un recuadro con los “temas del capítulo” y las “capacidades que se desarrollan”; y d) los ejercicios en los que el alumno aplica sus conocimientos. De este modo, encontramos una parte teórica que sirve de base y va siempre expresada con un lenguaje llano y asequible, junto a una parte práctica con ejercicios. Elisabeth Heyns Jantz facilita la tarea del profesor al ofrecer junto con cada ejercicio las soluciones en letra roja. No obstante, esto impide que el profesor pueda fotocopiarlo y repartirlo.

El manual se divide en cuatro grandes bloques. El primero coincide con los siete primeros capítulos y en ellos se tratan temas que sirven de introducción: el diccionario, la estructura del DEUM, las palabras, la escritura, las letras, el abecedario y la ortografía. El segundo bloque trata de familiarizar al alumno con el artículo lexicográfico, es decir, la estructura de éste, la entrada, la acepción, la definición, las marcas de uso, las colocaciones y los ejemplos. La autora ha preferido colocar los tres últimos temas al final del libro, pues también tienen relación con esos capítulos. El tercer bloque se ocupa de los elementos gramaticales: marcas gramaticales, sustantivos, verbos, adjetivos, adverbios, pronombres y otras categorías gramaticales. Por último, el cuarto bloque es el semántico y describe: las relaciones de significado, la polisemia, los campos léxicos, la hiperonimia, los homónimos, sinónimos y antónimos.

A la autora no se le ha escapado ningún aspecto y en el último capítulo presenta un glosario con diversas definiciones, que resulta muy práctico. Si al principio de la obra Elisabeth Heyns Jantz apunta que su manual “tiene como objetivo aumentar el vocabulario y la capacidad expresiva de los escolares y también ayudarlos a afirmar su identidad mediante el mayor conocimiento del español mexicano” (p. 16), sólo nos resta añadir que ha cumplido con creces su propósito y que esperamos que esta obra, pionera en su género, inspire a otros.

Beatriz Gómez-Pablos
Departamento de Lenguas y Literaturas Románicas
Facultad de Pedagogía
Universidad Comenio de Bratislava
Račianska 59, 813 34 Bratislava
gomezpablos@fedu.uniba.sk

SPRÁVA Z KONFERENCIE *PREMENY POETIKY NOVELY* 20. STOROČIA V KRAJINÁCH STREDNEJ EURÓPY/EURÓPY VÔBEC

Monika Stoková

Univerzita Komenského v Bratislave

Dňa 20. novembra 2013 sa pod vedením prof. PhDr. Márie Bátorovej, DrSc., uskutočnila medzinárodná konferencia Kabinetu Dionýza Ďurišina *Premeny poetiky novely 20. storočia v krajinách strednej Európy/Európy vôbec*. Kabinet Dionýza Ďurišina pri Ústave filologických štúdií Pedagogickej fakulty Univerzity Komenského v Bratislave je výskumné pracovisko fungujúce od roku 2011, ktoré sa zameriava na komparatívne štúdium literatúry, berúc do úvahy hlavne jeho interdisciplinárny aspekt.

Konferenciu otvorila dekanka fakulty prof. PaedDr. Alica Vančová, CSc. a riaditeľka Ústavu filologických štúdií prof. PhDr. Mária Vajičková, CSc., ktoré zdôraznili význam takéhoto typu výskumu a jeho opodstatnenosť v budúcnosti. Úvod pokračoval prezentáciou a krstom prvého zborníka Kabinetu Dionýza Ďurišina *Slovenská literatúra – jej špecifiká a kontexty*. Táto publikácia je prvým zväzkom novozaloženej Edície Komparatistických štúdií a bola symbolicky pokrstená písmenkami, pretože v prvej staroslovienskej básni Proglas, ako uviedla prof. Bátorová, sa píše: „... bez kníh a bez písmen sú nahé všetky národy“. Krstnými rodičmi sa stali prof. Mária Vajičková, prof. PhDr. Ján Kačala, DrSc. a prof. PhDr. Ondrej Sliacky, CSc.

V štyroch blokoch odzneli príspevky 13 účastníkov konferencie. Prvá prednáška doobedňajšieho bloku patrila príspevku riaditeľky Inštitútu porovnávacej literárnej vedy na Rúhrskej univerzite v Bochume prof. Dr. Moniky Schmitz-Emansovej, ktorá v ňom hovorila o recepcii renesančnej novely a poetike narácie v dielach Itala Calvina. Na rozpätie poviedky a novely v európskom literárnom priestore a na ich nejednotnosť vo formálnom a obsahovom poňatí vo svojom príspevku upozornil riaditeľ Slavistického inštitútu FF MU v Brne prof. PhDr. Ivo Pospíšil, DrSc. Prof. Mária Bátorová pokračovala analýzou a porovnaním procesuality bytia a vedomia v štruktúre umeleckého diela, a to konkrétne v Tatarkovej novele *Pred zrkadlom* a vo filmovom spracovaní románu Fréderiqua Daghella *Život tej druhej*. Prof. PhDr. Tibor Žilka, DrSc. sa venoval novele a jej filmovému spracovaniu, pričom upozorňoval najmä na výrazné posuny, ktoré zasahujú do kompozičnej a tematickej výstavby textu. Svojím príspevkom o pohľade na hlavné vektory vzťahu Dionýza Ďurišina k románsky hovoriacim krajinám, ich literatúram a literárnej vede pokračoval a tento blok ukončil PhDr. Mojmír Malovecký, PhD.

Popoludní sa pokračovalo príspevkami v ďalších troch blokoch. O rozhlasovej novele a o existencii prozaického žánru v dramatickej, konkrétne rozhlasovej tvorbe, uvažovala prof. PhDr. Marta Žilková, PhD. PhDr. Jaroslav Kovář, CSc. priblížil rôzne typy nemeckej novely od Heinricha von Kleista až po súčasné novely Güntera Wilhelma Grassa. Ďalšie tri príspevky konferencie boli zamerané na rakúsku literatúru. Novely *Piaty rok* a *Zabijeme Stellu* autorky Marlen Haushoferovej, ich význam a spracovanie motívu detstva v porovnaní s románom *Nebo, ktoré nikde nekončí* predstavila doc. PhDr. Andrea Mikolášová, PhD. Doktorandka Ústavu svetovej literatúry SAV Mgr. Katarína Zechelová zasa uviedla príspevok o premenách poetiky v tvorbe dvoch autorov viedenskej moderny: Artura Schnitzlera a Stefana Zweiga. Mgr. Roman Mikuláš, PhD. sa venoval novelám Ferdinanda von Saara a ich porovnaníu so súdobými novelami rakúskych novelistov na pomezí realizmu a moderny. Posledný blok otvorila Dr. Noelia Bueno Gómez, PhD., ktorá sa zamerala na porovnanie novely španielskeho spisovateľa Julia Llamazaresa *Žltý dážď* s novelou *East of the West* od bulharského spisovateľa Miroslava Penkova a na motív smrti, pamäti a zabúdania v týchto dvoch novelách. Mgr. Eva Faithová, PhD. upozornila na osobitné postavenie Tatarkej novely *Naša Brigáda* so zreteľom na jeho schematické a konjunkturálne romány z 50. a 60. rokov a Mgr. Renáta Bojničanová, PhD. uzavrela konferenciu prednáškou, v ktorej na úvod predstavila španielske terminologické a teoretické názory na žánr novely a v jadre sa sústredila na porovnanie diela dvoch tvorcov noviel medzivojnového obdobia, slovenského autora Ivana Horvátha a španielskeho avantgardného spisovateľa Ramóna Gómeza de la Sernu.

Po prednáškach dostala priestor podnetná a zaujímavá diskusia, v ktorej sa profilovali niektoré témy príspevkov a prednášaná problematika. V závere sa konferencia vyhodnotila a záverečnou bodkou po celom dni bola príjemná večera.

Monika Stroková
Katedra románskych jazykov a literatúr
Ústav filologických štúdií PdF
Univerzita Komenského v Bratislave
Račianska 59, 813 34 Bratislava
strokova1@uniba.sk

ŽIVOT SV. CYRILA, ŽIVOT SV. METODA, PROGLAS A ĎALŠIE STAROSLOVIENSKE LITERÁRNE PAMIATKY V ŠPANIELSKOM JAZYKU¹

Radana Štrbáková

Univerzita Komenského v Bratislave

ALVARADO Salustio, BOJNIČANOVÁ Renáta: *En los orígenes de la literatura de los eslavos. Textos apologéticos de la vida y la obra de San Cirilo y San Metodio: Proanafónesis del Santo Evangelio. Panegíricos de los Santos Cirilo y Metodio. Sobre las letras. Plegaria alfabética*. Introducción, transcripción de los textos eslavos, traducción y notas. Ediciones Xorki. Madrid. 2014. ISBN 978-84-941505-6-2. Počet strán 283.

ALVARADO Salustio, BOJNIČANOVÁ Renáta: *Hagiografías eslavas: Las vidas de los santos Cirilo y Metodio*. Introducción, transcripción de los textos eslavos, traducción y notas. Ediciones Xorki. Madrid. 2014. ISBN 978-84-941505-7-9. Počet strán 329.

Začiatkom roka 2014 vyšli v španielskom vydavateľstve Xorki, vďaka osobnej zainteresovanosti jeho riaditeľky pani Valerie Kovachovej Rivera de Rosales a s finálnou podporou Literárneho informačného centra v Bratislave, dve knižné publikácie obsahujúce výber siedmich textov najstaršieho obdobia slovanského písomníctva v preklade do španielskeho jazyka: *Život sv. Cyrila a sv. Metoda, Proglas, Pochvala Cyrilovi, Pochvalné slovo Cyrilovi a Metodovi, O písmenách mnicha Chrabra, Azbučná modlitba*. Ich autormi je dvojica prekladateľov a bádateľov, ktorí už majú bohaté skúsenosti s prekladaním slovenskej literatúry do španielčiny, keďže sú autormi knižných prekladov vybraných diel Janka Jesenského a Martina Kukučina. V tomto prípade však zašli ďalej do histórie, pričom ich cieľom bolo priblížiť tieto základné literárne pamiatky, ktoré sú spoločným kultúrnym dedičstvom slovanských národov, čitateľom na celom svete, prostredníctvom španielčiny, v súčasnosti druhého najpoužívanejšieho svetového jazyka. Španielsky slavista a jeden zo zakladateľov slovakistiky na Univerzite Complutense v Madride, Salustio Alvarado, a slovenská hispanistka a slovakistka Renáta Bojničanová, ktorá pôsobí na Univerzite Komenského v Bratislave, sa podujali na preklad týchto významných pamiatok slovanského písomníctva inšpirovaní 1150. výročím príchodu vierozvestcov na Veľkú Moravu a týmto počinom chceli vzdať hold pamiatke svätých solúnskych bratov. Je treba povedať, že ide o *prvé* knižné preklady uvedených textov do španielčiny.

¹ Správa vyšla aj v periodiku *Literárny týždenník* č. 25 – 26 z 2. júla 2014 (*Prezentácie publikácií Život sv. Cyrila a sv. Metoda, Proglas a ďalších staroslovienskych literárnych pamiatok v španielčine*).

Obe knihy obsahujú texty v starosloviencine v prepise v cyrilike alebo hlaholike a ich paralelnú španielsku verziu, rovnako ako rozsiahle úvodné štúdie a početné poznámky. Každá obsahuje aj prológ z pera odborníkov; autorom úvodného slova knihy *Slovanských hagiografií* (*Hagiografías eslavas*) je jazykovedec prof. Ján Kačala a autorkou predhovoru druhej knihy, ktorá nesie názov *Na počiatkoch slovanského písomníctva* (*En los orígenes de la literatura de los eslavos*), je bulharská slavistka prof. Tania Láleva.

V Prológu *Slovanských hagiografií* (str. 15 – 16) prof. Kačala vyzdvihol skutočnosť, že autori priblížili starobylé, ale nestarnúce literárne aj kultúrne poslanstvo týchto literárnych textov španielsky hovoriacim používateľom a pričínili sa tak o jeho ďalšie rozšírenie medzi nových percipientov. Prof. Láleva v Prológu druhej knihy (str. 13 – 15) ocenila výber textov zostavený tak, že autori ním predstavili typické témy slovanskej literatúry najstaršieho obdobia, rovnako ako aj jej typické žánre. Zároveň podotýka, že toto edičné dielo zaplnilo prázdne miesto v prezentácii slovanskej kultúry v Španielsku prostredníctvom španielskych vydavateľstiev, zvlášť v súvislosti so slabým ohlasom 1150. výročia príchodu svätých bratov na Veľkú Moravu.

Autori do dnešného dňa prezentovali tieto knižné publikácie trikrát: v mieste ich pracovného pôsobenia, na Pedagogickej fakulte Univerzity Komenského v Bratislave (16. apríla 2014) a na Univerzite Complutense v Madride (24. apríla 2014), a aj na Univerzite Konštantína Filozofa v Nitre (30. apríla 2014). Na podujatí usporiadanom Ústavom filologických štúdií (ÚFŠ) PdF UK sa pozornosť autorov aj vzácných prezentujúcich hostí sústredila na *Proglas*. Prezentáciu uviedla riaditeľka ÚFŠ, prof. Mária Vajičková, autorov a ich dielo uviedol prof. Ján Kačala a odbornú diskusiu iniciovali svojimi vstupmi autori dvoch reprezentatívnych prekladov *Proglasu* do slovenčiny, Dr. Viliam Turčány a prof. Ján Zambor. Ako odznelo z úst odborníkov, *Proglas* je neuveriteľne komplexný a majstrovsky zostavený text, ktorý pred čitateľom a prekladateľom postupne odкрýva ďalšie vrstvy a ponúka stále nové podnety. Výnimočným zážitkom bola možnosť vypočuť si rôzne verzie *Proglasu*, počnúc recitáciou z úst majstra Turčányho, popretkávanou pasážami staroslovienskeho originálu, cez najnovšie prebásnenie Jána Zambora, až po španielsky preklad, ktorý predniesol Salustio Alvarado.

V Madride sa prezentácia uskutočnila v rámci okrúhleho stola s názvom *Misia svätých bratov Cyrila a Metoda na Veľkej Morave*, usporiadaného v spolupráci s Veľvyslanectvom Slovenskej republiky v Madride, ako jedno z podujatí „Literárneho týždňa Complutense“ (IV. Semana Complutense de las Letras), kultúrneho cyklu, ktorý sa tohto roku konal na Univerzite Complutense už po štvrtýkrát. Medzi prezentujúcimi okrem autorov vystúpili aj prvý tajomník slovenského veľvyslanectva v Madride, pán Gabriel Szóke, vydavateľka a riaditeľka Xorki Dr. Valéria Kovachova a autorka jedného z prológov, prof. Tania Dimitrova Láleva. Pri tejto príležitosti autori zhodnotili vlastné skúsenosti pri prekladaní staroslovienskych literárnych pamiatok do španielčiny a diskusia sa odvíjala v nadväznosti na túto tému.

Napokon Katedra romanistiky na FF UKF v Nitre pozvala autorov, aby vystúpili v rámci Dní hispánskej kultúry, a prezentácia pred publikom študentov katedry a hispanistov sa konala dňa 30. apríla 2014.

Na záver možno konštatovať, že zásluha autorov nespočíva iba v chvályhodnom sprostredkovaní slovanských textov inojazyčnej kultúre, ale aj v prezentovaní textov s aplikáciou rigorózneho vedeckého prístupu, teda s rozsiahlym poznámkovým aparátom a s podrobnými úvodnými reflexiami prinášajúcimi nové poznatky v oblasti cyrilo-metodských štúdií. Z hľadiska prekladu je zaujímavý prístup preferujúci čo najvernejší a najpresnejší prevod staroslovienskych výrazov do španielčiny a vyhýbanie sa perifrastickému prekladu, takže na preklad slovanských slov vytvorených kalkom z gréckych kompozít autori použili novovytvorené grécke kompozitá a adaptovali ich do španielčiny. Zhodnotenie takéhoto prekladateľského prístupu by si určite zaslúžilo osobitný priestor. Tieto publikácie sú teda vzácnym výsledkom vzájomného prepojenia hispanistiky a slavistiky, ktorého významným prínosom je šírenie slovenského a slovanského kultúrneho dedičstva vo svete.

Radana Štrbáková
Katedra románskych jazykov a literatúr
Ústav filologických štúdií
Pedagogická fakulta UK v Bratislave
Račianska 59, 813 34 Bratislava
strbakova@fedu.uniba.sk

PHILOLOGIA
Vol. XXIV, N°2 (2014)

Tento časopis nadväzuje na Zborník Pedagogickej fakulty Univerzity Komenského *Philologia*,
Vol. I – XXI (1971 – 2011)

This journal is a continuation of Zborník Pedagogickej fakulty
Univerzity Komenského *Philologia*,
Vol. I – XXI (1971 – 2011)

Kontakt na redakciu – Editorial Office:

Philologia, Ústav filologických štúdií, Pedagogická fakulta Univerzity Komenského v Bratislave
Račianska 59, 813 34 Bratislava

Príspevky – Contributions:

butasova@fedu.uniba.sk

Pokyny pre autorov – Instructions for Authors:

Príspevky sa uverejňujú spravidla v slovenskom, anglickom, nemeckom, francúzskom, španielskom a talianskom jazyku.

Príspevky posielajte v elektronickej podobe v súbore programu WORD. Forma príspevku:

- písmo Times New Roman 12, riadkovanie 1,5;
- názov článku Times New Roman 14 majuskuly hrubé, zarovnajte na stred;
- názvy jednotlivých kapitol Times New Roman 12 majuskuly hrubé, zarovnajte na stred;
- pravé okraje nezarovnávejte, nedel'te slová, očíslované poznámky uvádzajte na konci príslušnej strany;
- zoznam literatúry uveďte na konci príspevku.

Dodržiavajte spôsob citovania a uvádzania literatúry zaužívaný vo *Philologii*.

K príspevku pripojte abstrakt v rozsahu 5 – 10 riadkov v slovenskom a anglickom jazyku a kľúčové slová v slovenskom a anglickom jazyku.

Nezabudnite uviesť svoje meno, pracovisko s presnou adresou a e-mailovú adresu.

Dátumy uzávierky pre posielanie príspevkov: 15. máj a 15. december.

Vydala Univerzita Komenského v Bratislave vo Vydavateľstve UK
ako účelovú publikáciu pre Pedagogickú fakultu UK.

Vyšlo v decembri 2014.

Technický redaktor: Andrej Lukáč

Vytlačilo Polygrafické stredisko UK v Bratislave

ISSN 1339-2026